

PASSER PAREIL

GOING TO, MAKING DO, PASSING

MAKING DO, PASSING JUST THE SAME

ALLER À, FA

FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

GOING TO, MAKING

THE SAME

ALLER À, FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

GOING TO, MAKING DO, PASSING JUST THE SAME

R À, FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

GOING TO, MAK

NG JUST THE SAME

ALLER À, FAIRE AVEC, PASSER

FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

GOING TO, MAKING

ALLER À, FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

GOING

GOING TO, MAKING DO, PASSING JUST THE SAME

FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

GOING TO, MAKING D

SER PAREIL

GOING TO, MAKING DO, PASSING JUST

MAKING DO, PASSING JUST THE SAME

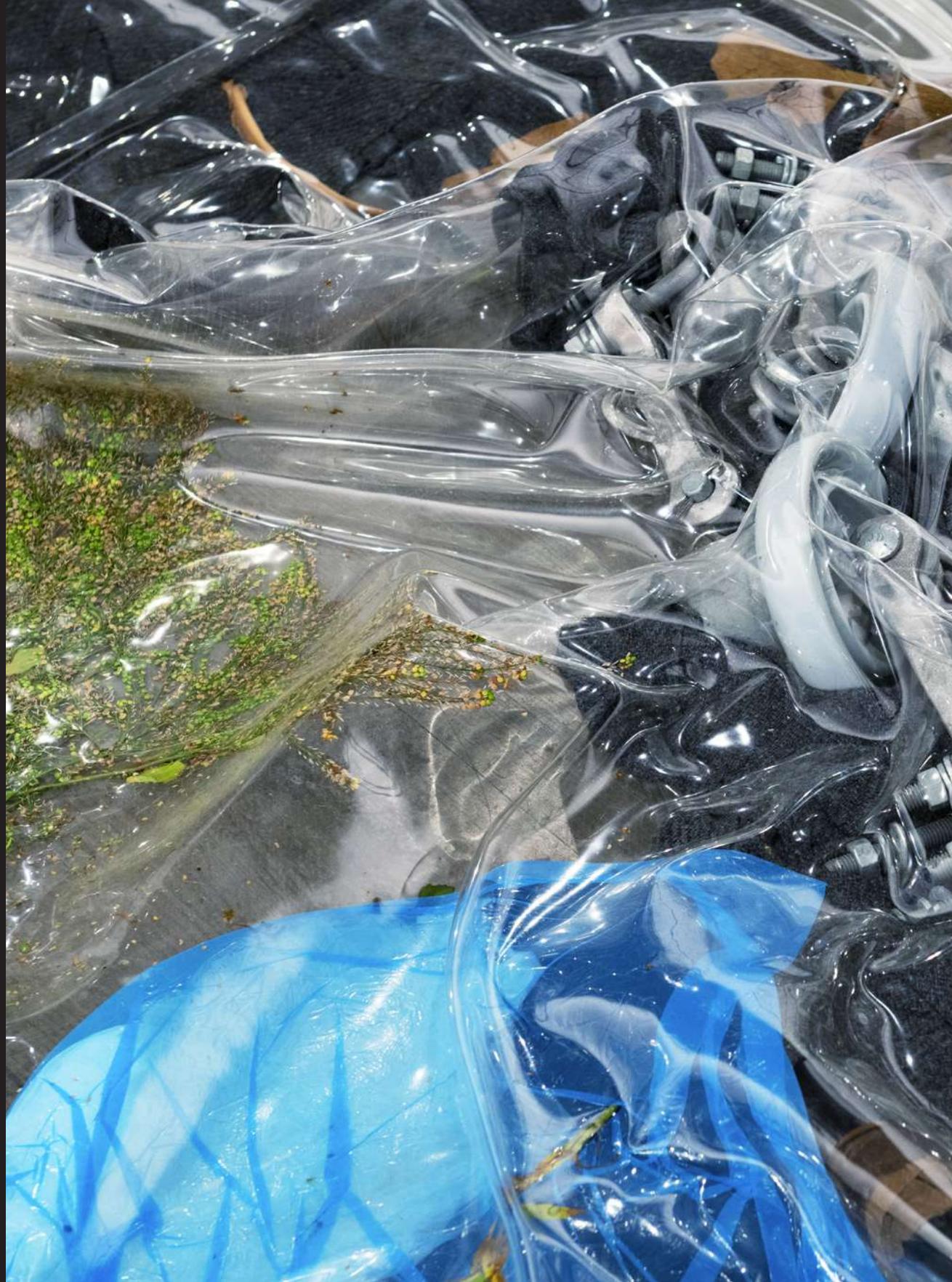
ALLER À, FAIR

E AVEC, PASSER PAREIL

GOING TO, MAKING DO,

NG JUST THE SAME

ALLER À, FAIRE AVEC, PASSER





**ALLER À, FAIRE AVEC,
PASSER PAREIL**

**Sous la direction de
Edith Brunette
et François Lemieux**

**GOING TO, MAKING DO,
PASSING JUST THE SAME**

**Edited by
Edith Brunette
and François Lemieux**

Reconnaissance de territoire

Ce livre a été créé sur les territoires non cédés de diverses nations autochtones, notamment Kanien'kehá: ka, Anishinabeg et Dzawada'enuxw. Des colons venus d'Europe ont graduellement accaparés ces territoires, que s'approprient encore aujourd'hui l'État canadien et les gouvernements provinciaux et dont ils avalisent la destruction. S'ils sont encore habitables malgré des siècles de pillage, c'est entre autres grâce aux luttes et aux soins des premiers peuples. Cette réalité a habité nos réflexions : nous espérons qu'elle pourra accompagner les vôtres.

Territorial Acknowledgement

This book was made on the unceded lands of several Indigenous nations, including the Kanien'kehá: ka, Anishinabeg and Dzawada'enuxw First Nations. Settlers from Europe gradually took over these lands, which today continue to be claimed by and destroyed with the consent of the Canadian federal and provincial governments. If they are still inhabitable despite centuries of spoliation, it is thanks in no small part to the struggles and care of Indigenous peoples. This reality has occupied an important place in our thinking: we hope it will accompany you in yours.

Habiter ce qui se défait

Edith Brunette
et François Lemieux

Residing in What Is Coming Undone

Edith Brunette
and François Lemieux

7

97

Éveils nouveaux

Diane Roberts

Fresh Awakenings

Diane Roberts

23

113

Résidus scripturaires d'une dérive au pays de l'amiante

Dalie Giroux et
Amélie-Anne Mailhot

Written Residues From a Trip to Asbestos Country

Dalie Giroux et
Amélie-Anne Mailhot

27

117

Déplacement et discrimination : le travail des personnes migrantes au Canada

Marisa Berry Méndez

Displacement and Discrimination: Migrant Labour in Canada

Marisa Berry Méndez

47

135

Aimer les choses de seconde main et bifurquer

Suzanne Beth

To Love Second-Hand Things and Deviate

Suzanne Beth

63

149

« Comme une tempête tropicale » : essai d'exfoliation de la forme valeur

Erik Bordeleau

"Like a Tropical Storm": Exfoliating the Value-Form

Erik Bordeleau

79

165

S'arrêter en chemin

Edith Brunette
et François Lemieux

Stopping on the Way

Edith Brunette
and François Lemieux

179

180

Le Fil des jours

Catherine Lavoie-Marcus

Le Fil des jours

Catherine Lavoie-Marcus

249

251

Habiter ce qui se défait

Edith Brunette
et François
Lemieux

Que nous assistons et participons à une rapide destruction de nos milieux de vie, cela n'est plus l'objet d'un débat, sauf à écouter les négationnistes et les lobbyistes pour qui le monde – le profit – est ailleurs¹. Contre le risque que la catastrophe en cours ne plombe l'imaginaire politique, il importe de s'en saisir pour réinventer nos manières de vivre, et faire de l'effondrement l'occasion d'une transformation. Mais par quel bout, se demande-t-on, (re)prendre un monde en état de déliquescence?

À une question aux allures de gouffre, nous proposons de répondre par un changement d'échelle, en nous tournant vers ce qui se trouve sous nos pieds et entre nos doigts, une poignée de terre et un pas à la fois. Ce choix du geste primordial nous permet de resserrer ainsi la question : comment habiter un monde rendu inhospitalier? Ni individualiste ni globaliste, l'habiter ramène la politique incommensurable du désastre planétaire au niveau des usages. Au plus près de soi, mais toujours en correspondance. Il n'est pas question ici de survivre à la dévastation du monde, dans une sorte de sauve-qui-peut vers encore moins de présence, mais d'en faire l'expérience. Habiter, c'est éprouver ces lieux où nous vivons par tout notre corps, en deçà de toute possession territoriale ou identitaire. « L'habitation, écrit Dalie Giroux, [est] l'extension poïétique, vécue et imaginée de ce que nous faisons et qui fait que nous vivons. [C']est l'empreinte de notre imaginaire, la manière dont nous nous constituons² ». Aucun être n'existe indépendamment du lieu dans lequel il s'insère, un lieu que nous entendons ici comme relationnel et mouvant, et qui « libère l'espace du royaume des morts³ ».

La question de l'habiter, cependant, ne se pose pas de la même façon pour tout le monde. L'espace forgé au croisement du capitalisme et de l'État-nation se décline en différents degrés de confort pour différentes personnes – suivant le principe de séparation et donc de distinction qui préside à sa construction. Il y va d'un partage

du sensible comme d'un partage des ressources. Considérant la situation israélo-palestinienne, Eyal Weizman parle littéralement de *niveaux* dans un aménage-

1. Nous remercions Suzanne Beth pour sa lecture attentive et généreuse du texte, ainsi que les autrices et l'auteur de ce livre, dont les recherches ont abondamment nourri nos réflexions.

2. Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement : enquête sur l'habitation postcoloniale*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, p. 9.

3. Suivant la définition qu'en donne Doreen Massey dans *Space, Place and Gender*, Cambridge (Angl.), Polity Press, 1994, p. 4. Notre traduction.

ment vertical du monde auquel contribue l'architecture, et qui permet aux colons (les Israélien.ne.s) de ne pas croiser les colonisé.e.s (palestinien.ne.s) – mais cela pourrait être dit de toute l'infrastructure coloniale et néocoloniale⁴.

Colons et colonisé.e.s, riches et pauvres, partagent cependant les legs de siècles d'arrachement au sol, un processus qui tend à placer tous les êtres humains en orbite du capital pour assurer leur subsistance et qui fait aujourd'hui de la circulation organisée la condition même de leur existence⁵. La vie dans l'espace produit du capitalisme se fait au rythme de la traversée d'un continuum de dispositifs (tangibles ou non⁶) de saisie de nos corps et de nos imaginaires, qui orientent, disposent, reproduisent, maintiennent ou mettent à l'arrêt les marchandises comme les êtres (les êtres *comme* marchandises) – notre passage dans ces dispositifs permettant l'extraction d'une valeur.

C'est pour parer aux effets néfastes de ce déracinement, et en particulier à la relation destructrice à nos milieux qu'il suscite, que Bruno Latour en appelle à un « atterrir » de l'humanité et à une déposition de la classe des « Hors-sol⁷ » : celles et ceux qui jouissent des privilèges leur permettant d'aménager agréablement la suspension, dans la croyance très moderne que la vie se gagne mieux en se soustrayant au vivant, voire à la matérialité. Contre la matière « qui freine », il faudrait, selon la vision dominante l'époque, « tendre

à l'aérodynamisme absolu de la transparence, mettre les choses à la diète, les réduire vers l'inframince, cette neige fondante de l'être⁸ », devenir soi-même immatériel. Accélééré.e.s jusqu'à être partout et nulle part à la fois, les Hors-sols transforment le déracinement en plus-value

4. Weizman invoque par exemple le déploiement de viaducs qui permettent aux colons juifs de ne pas partager les routes des Palestiniens, la construction de colonies en hauteur qui les sépare des vallées et le contrôle de l'espace aérien par l'armée israélienne. Voir « The Politics of Verticality » sur le site Open Democracy, en ligne : https://www.opendemocracy.net/en/article_801jsp/.

5. Sur le processus d'arrachement comme fondement du capitalisme, voir la section huit du livre premier du *Capital* de Karl Marx, « L'accumulation primitive » (éditions multiples). Sur l'être circulé, voir Dalie Giroux, « L'être circulé de l'espace mondialisé », dans *Généalogie du déracinement*, op. cit., p. 37-59.

6. Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000 (1974) : « [L]espace abstrait s'appuie sur les énormes réseaux des banques, des centres d'affaires, des grandes unités de production. Et aussi sur l'espace des autoroutes, des aéroports, des réseaux d'information » (p. 65).

7. Bruno Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017. Latour ne parle pas de classe, mais bien d'« attracteur » : permettons-nous de remettre l'enjeu de classe, et donc de privilège économique, à l'avant-plan.

8. Mireille Buydens, « La transparence : obsession et métamorphose », *Intermédiarités*, n° 3 (printemps 2004), p. 72.

personnelle, en colonialisme touristique et entrepreneurial : se frayer une voie dans les hautes sphères, se rêver une carrière, s'accrocher aux ailes de son capital culturel.

Et cependant, d'autres modes d'adhérence au monde sont possibles, qui passeraient par d'autres ancrages que ceux que nous offrent les structures extractives. Mais leur recherche soulève de nouvelles questions. Par exemple, comment se poser sans que cela ne passe par la possession ? Comment résister à l'errance sans s'enfermer dans le même ? Comment choisir ce, celles et ceux qui nous tiennent et que nous tenons en retour ? Comment, ce faisant, composer un « nous » qui excède notre histoire et nos privilèges (dans le cas de l'autrice et de l'auteur de ce texte, ceux de personnes blanches) ? Comment faire de l'habitat le creuset d'un agir politique et la source d'un devenir-dangereux collectif, où des liens inattendus pourraient ouvrir d'autres manières possibles de vivre ? Et pour nous qui posons ces questions depuis une pratique artistique : comment se saisir d'une exposition comme d'une occasion de *faire milieu* – c'est-à-dire de créer une communauté – en faisant de la création un geste d'hospitalité ? Cherchant à répondre à cette dernière interrogation, nous nous rappelons que faire une exposition, c'est d'abord mettre ensemble des choses et des gestes pour réunir des gens autour. C'est déjà un peu, aussi, faire advenir un monde.



[L]’ontologie plate se rapporte à la matérialité du lieu : parce qu’elle mord la boue et le gravier de l’immanence, elle est adhérence⁹.

Pour penser, il faut *gester* (Citton)¹⁰. Pour habiter aussi. Et nous ajoutons qu'il faut *gester* à plusieurs, avec d'autres – à commencer par les collaboratrices et collaborateurs de ce projet – et avec la matérialité des terres qui nous portent. Le tout, depuis une ontologie plate

qui donne sa voix à la moindre chose¹¹ – ces poignées de terre, ces poignées d'air – et en adhère-

9. Simon Springer, *Pour une géographie anarchiste*, trad. de l'anglais par Nicolas Calvé, Montréal, Lux, 2018, p. 243.

10. Yves Citton, *Gestes d'humanités : Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, 2012.

11. Tristan Garcia, « L'être le plus faible possible », *Multitudes*, vol. 65, n° 4 (2016), p. 42-50. <http://www.cairn.info/revue-multitudes-2016-4-page-42.htm>

rence avec elles. Le projet *Aller à, faire avec, passer pareil* reprend le pari de Tim Ingold de penser par les gestes et avec la matière, la connaissance émergeant de leur friction¹². Nous pourrions dire aussi : penser à partir de la moindre expérience, dans l'ornière des grands récits, sur le mode mineur de l'enquête.

Dans ce livre et dans l'exposition dont il fait partie, il s'agit donc, d'abord, d'*aller à*, soit d'interroger à tâtons et à plusieurs ce monde abimé dans lequel nous vivons tant bien que mal, en l'abordant par plusieurs bouts. Dans la partie livre : par les haldes de résidus d'amiante de la région appalachienne, les objets rescapés du déchet dans un quartier de Tokyo, les empoignes administratives de personnes migrantes en terre « canadienne », les rivages d'une mémoire brisée et un futur capturé par les écritures financières. Dans la partie exposition : par un cargo en Atlantique, les terrains limites d'une centrale nucléaire en déclassement ou d'une frontière rendue poreuse, la ville en confinement, l'ossature d'un wagon DOT-111, les ruines d'un hôpital en quête de vocation.

Il s'agit également de *faire avec*, c'est-à-dire de faire usage de ce que nous trouvons là : de l'argile plus ou moins propre, le souvenir d'une vieille Saab, une terre sans or, la puissance risquée du typhon, une communauté d'infortune, l'esquif des ancêtres, des plantes de bords de routes, les lueurs du crépuscule, des allié.e.s. En somme, nous saisir de ce qui est à portée de main et qui n'a l'air de rien, qui peut-être même nous semble archaïque ou impur, jusqu'à nous compromettre dans l'agir sans savoir à l'avance si le geste est ajusté.

Il s'agit, enfin, de *passer pareil*, en dépit des obstacles placés sur le chemin (ou du chemin lui-même), barrières et autres interdictions qui soustraient aux sens toute une partie du territoire et de ses institutions. En dépit, également, des mots d'ordre qui clôturent les possibles « parce que c'est ainsi et qu'il ne saurait en être autrement ». Surtout, refuser les injonctions à vivre en demi-teinte, à ramener l'existence dans le giron du raisonnable ou de l'efficace.

12. Tim Ingold, *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, trad. de l'anglais par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa, Bellevaux, Dehors, 2017.

La question de l'habiter, disions-nous, ne se pose pas de la même façon pour tout le monde. Malcom Ferdinand nous rappelle que l'arrachement à la terre, bien avant de devenir cette condition des Modernes que décrit Latour, fut imposée aux hommes et aux femmes littéralement « exporté.e.s » d'Afrique par les négriers européens. Pour ces hommes et femmes, l'extranéité au sol se prolonge dans une extranéité au monde – un monde qui leur est refusé¹³.

Dans *Éveils nouveaux*, Diane Roberts explore la difficulté d'atterrir depuis cette extranéité, dans l'expérience des legs des « voyages forcés » : ceux des corps arrachés à leurs terres d'Afrique, ceux des corps arrachés à leurs terres des Antilles (Yurumein / Saint-Vincent). Double déracinement, pour Roberts, de la Noire et de l'Autochtone (Garifuna), où la violence de la prise de terre se prolonge dans une dépossession de soi, de sa propre culture et de son histoire. Une capture qui est aussi un effacement des origines, que l'autrice recherche dans les brumes des rivages hantés par les ancêtres, ces zones où la terre ferme se dissout dans l'eau, où les ancres se lèvent. L'habiter, pour les corps déposés à la fois d'un sol et d'une mémoire, requiert d'atterrir depuis de multiples exils.

À arracher sans replanter, on multiplie les *tumbleweeds*¹⁴, ces boules d'herbes sèches qui roulent dans les zones désertiques, séparées de leurs racines par l'aridité du climat. Les Nations Unies décomptaient, en 2019, quelque 272 millions de migrant.e.s transfrontalières, ces « personnes qui résident dans un pays dans lequel elles ne sont pas nées¹⁵ », par espoir ou par nécessité. Des personnes muées en combustible économique, mais aussi politique. Aux Hors-sols de Latour répondent les cortèges de déraciné.e.s. En cherchant à se poser là où on ne les attend pas, ces incivilisé.e.s de l'arrachement résistent au départage (racial) des corps et des territoires tel qu'il fut décidé en haut lieu. Creusant leurs propres voies entre les mers hostiles et la violence

de ce qui pense avec l'État, elles et ils se rassemblent aux portes des métropoles, venant ainsi hanter le vieux rêve colonial de pouvoir toujours prendre sans jamais remettre.

Avec leurs expertises ou, à défaut, leur corps comme monnaie d'échange, les migrant.e.s

13. Voir *Une écologie décoloniale, Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019, p. 92-99.

14. « Virevoltants » en français.

15. Nations Unies, « Migrations », en ligne : <https://www.un.org/fr/sections/issues-depth/migration/>

aussi négocient leur passage dans les canaux de circulation du capitalisme et de l'État, selon ce que ceux-ci leur offrent... ou leur refusent. Autour de leur personne se déploient des politiques que les gouvernements et les médias osent parfois qualifier d'« accueil », mais que Marisa Berry Méndez, dans *Déplacement et discrimination : le travail des personnes migrantes au Canada*¹⁶, décrit comme la simple perpétuation de pratiques d'extraction. L'État (canadien) et les industries qui y opèrent arrachent ainsi leur profit à même le corps des migrant.e.s, séparant le bon grain (diplômé, jeune, nanti, francisé, etc.) de l'ivraie : « Le Canada veut la main-d'œuvre bon marché que fournissent ces individus, écrit-telle, mais il ne veut pas d'eux. » En dialogue avec trois personnes venues chercher travail ou refuge au Canada, le texte de Berry Méndez relate leurs manières d'appréhender ce territoire par l'interface osseuse de ses lois et de sa bureaucratie, mais aussi d'y créer des connexions autrement.

L'inhospitalité n'est pas sans effets : des vies s'échappent des espaces et des temporalités impraticables, générant toute une écologie de pratiques « déviantes » du territoire, qui forgent pas à pas une autre géographie¹⁷. Voies de migration irrégulières et séjours clandestins forcent l'émergence de structures et de déploiements frontaliers ayant pour double fonction de capturer ces déviances et de rétablir les contours de l'État. On le voit à Roxham (territoire traditionnel mohawk / Québec), où la police des frontières a érigé tentes et maisons mobiles en bordure d'un chemin autrefois ignoré des autorités. On le voit encore dans la construction des nouveaux bâtiments d'une prison pour migrant.e.s à Laval (territoire traditionnel mohawk / Québec), avatar local du camp, sous prétexte de mieux prendre soin de celles et ceux qu'on y enferme.

Dans cette lecture, l'infrastructure étatique apparaît comme le bubon qui enfle au contact du corps étranger, réaction quasi épidermique d'un organisme hallucinant des menaces. Et cependant, il y a bel et bien, dans le surgissement de celles et ceux qui n'ont pas été convoqué.e.s, une mise en crise du partage des privilèges.

16. Nous employons le terme Canada pour désigner le pays qui fut construit sur les territoires traditionnels de nombreux peuples autochtones, et qu'englobe le nom d'Île de la Tortue, utilisé par plusieurs de ces peuples.

17. Federico Rahola, « The Detention Machine », dans Salvatore Palidda (dir.), *Racial Criminalization of Migrants in the 21st Century*, Londres, Routledge, 2011, p. 95-106.

Dans le territoire déshabité, l'être singulier devient superflu, car interchangeable : une matière première comme une autre (c'est l'homme comme « carcasse du temps » de la production dont parlait Marx). Enraciné.e dans un territoire ou une communauté, je lui appartiens, j'existe avec. Privé.e de cet ancrage, me voilà soumis.e aux désirs de ce ou de celles et ceux qui peuvent me nourrir, mais ne me doivent rien. Cette qualité excédentaire, toujours latente, est la condition de la création maximale de valeur pour celles et ceux qui tiennent l'épuisette.

L'être en excès, condition partagée de l'humanité déracinée, devient à son tour le lieu d'une séparation : il y aurait l'excès valorisable et l'excès désigné sans valeur. Pur exercice rhétorique, au sortir duquel la réfugiée se voit rangée du côté du surplus inutile, jetable, que l'on gère en le plaçant dans des espaces excédentaires au droit (national), en état d'exception¹⁸. Il en va de même du chômeur, du vieux dans son centre d'hébergement et de soins de longue durée (CHSLD), de l'assistée sociale, du malade, de la sans-papier qui s'invisibilise elle-même jusqu'à l'état de nullité¹⁹, des terres désolées comme des marais²⁰; du passé broyé par le progrès²¹.

Pour échapper à la mise au ban, il revient à l'être en excès de prouver sa valeur, au risque de ne plus y croire lui-même. À défaut d'autres imaginaires, chacun.e finit par chercher les signes de sa propre qualité dans sa capacité à se rattacher à l'ordre de la production et à la reconnaissance institutionnelle, qui ensemble déterminent ce qui vaut la peine (mais la peine de qui et de quoi?²²). Main dans la main, l'État et le capital admi-

21. La désignation de l'être inutile n'implique bien sûr pas qu'il le soit, même du point de vue du capital. Pensons à l'économie lucrative du système carcéral, au rôle joué par le chômage comme outil de nivellement par le bas des salaires et comme réserve disponible de main-d'œuvre, ainsi qu'aux personnes migrantes soudain devenues « anges gardiennes », au printemps 2020, lorsque les CHSLD du Québec furent assaillis par la COVID-19.

22. La peine n'est, on le sait, nullement réservée aux humains; elle peut s'étendre à l'ensemble du vivant – forêts détruites, populations d'animaux saccagées – voire du non-vivant – rivières asséchées, terrains défigurés.

nistent de cette façon une sorte de nécropolitique bénigne (pour ainsi dire), départageant non pas ce qui doit vivre de ce qui doit mourir, mais ce qui a vie utile de ce qui est voué à la mort sociale : tomber en désuétude, se voir relégué.e à l'invisibilité honteuse ou à l'enfermement, jusqu'à perdre parfois ses droits les plus élémentaires.

L'être jetable et l'être circulé²³ sont deux versants d'un même être : foncièrement passif, en attente d'une désignation, de l'attribution d'une valeur, d'un mouvement, d'un lieu. La vie, pulsionnelle, désirante, se transforme en attentisme et place tous ses jetons du côté de l'économie. Ainsi en est-il de ces Américain.e.s qui, en pleine pandémie, alors que les hôpitaux débordent et que les morts s'accumulent, sortent les armes pour réclamer à grands cris le droit de retourner au travail²⁴.

Sur les terrains-vestiges de décennies d'exploitation de l'amiante, en région appalachienne et en territoire abénakis, Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot scrutent, dans *Résidus scripturaires d'une dérive au pays de l'amianté*, cette manière commune de chercher la valorisation dans cela même qui nous fait déchet. Parce que le déchet *total* n'est jamais atteint; il est toujours encore exploitable ou, à défaut, aménageable. Leur texte pointe vers l'incapacité de la pensée capitaliste à admettre que quoi que ce soit puisse être soustrait à la production de valeur. Il exhibe le hiatus déjà mentionné entre la désignation de l'inutile à des fins d'abandon et l'inexistence d'un véritable dehors à l'économie capitaliste.

Comment, alors, se penser autrement que par notre suspension aux verdicts des forces qui nous amoindrissent, en particulier lorsque cette suspension, cette mise à disposition des corps et du temps devient créatrice de précarité à un niveau endémique? Anna Tsing suggère de lire la précarité en termes d'écologie plutôt

que d'économie, rappelant que la précarité comme vulnérabilité est une condition du vivant : on ne vit qu'avec les autres²⁵. Cette réflexion invite à découvrir qui sont ces « autres » et à cultiver des attachements imprévus.

23. Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, op. cit.

24. « Armed protesters demand an end to Michigan's coronavirus lockdown orders – video », *The Guardian*, 16 avril 2020, en ligne : <https://www.theguardian.com/global/video/2020/apr/16/armed-protesters-demand-an-end-to-michigans-coronavirus-lockdown-orders-video>. Voir également Luke Mogelson, « Nothing to Lose But Your Masks. Groups Protesting the lockdown measures see the pandemic as a pretext for tyranny—and as an opportunity for spreading rage », *The New Yorker*, vol. 96, n° 24, (août 2020), p. 32–45.

25. Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017.

18. Giorgio Agamben, *Homo sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. de l'italien par Marilène Raoila, Paris, Seuil, 1997.

19. Nous empruntons l'image à Diana, une femme sans statut légal interviewée par Berry Méndez, qui décrit ainsi son sentiment de ne compter pour rien (« *estar nula* »). Dans cet ouvrage, p. 55.

20. Valérie Kuletz explique comment la désignation des terres désertiques du Sud-Ouest étatsunien comme « *wastelands* », c'est-à-dire improductives, est précisément ce qui a rendu possible leur exploitation par l'industrie du nucléaire. Valérie Kuletz, *The Tainted Desert: Environmental and Social Ruin in the American West*, New York et Londres, Routledge, 1998.

S'intéressant à la Révolte des amateurs, un mouvement japonais cherchant dans le réemploi les moyens d'une résistance à la « précarité de l'âme » (Anne Allison), Suzanne Beth tend quelques fils qui nous aident à penser un usage non conservateur de l'entretien. Dans *Aimer les choses de seconde main et bifurquer*, la récupération de vieux cossins, la prise au vol de lois électorales pour se réappropriier l'espace public et la création d'une communauté politique deviennent des voies collectives et bricolées pour sauver le passé du déchet. Rendant à l'usage ce qui aurait dû être obsolète, les amateurs japonais font des objets récupérés des « alliés » pour marquer une bifurcation dans le temps du progrès. Le propos serait, en quelque sorte, d'user pour ne pas abdiquer, pour ne pas s'abandonner soi-même à un temps qui, en promouvant l'avenir, annule le futur.

À celles et ceux qui cherchent les gages de leur survie dans une destruction toujours plus avancée de leur milieu, répondent donc des pratiques à contre-courant, pour lesquelles l'habiter s'imprime dans la durée d'un temps long et le soin de ce qui nous entoure – à commencer par nous-mêmes.

Depuis plus de deux siècles, [les Autochtones] adressent aux arpenteurs [anglais] la même question et ils attendent toujours la réponse... Et le ciel, alors? Pourquoi ne pas enfoncer également des piquets de clôture dans l'air que vous respirez pour empêcher vos voisins d'être attaqués par le même vent qui passe à travers vos carrés²⁶?

Les frontières, tout comme la propriété, sont les fruits âpres d'un travail d'écriture du monde – les peuples autochtones, notamment, l'ont appris à leurs dépens²⁷. Rédiger des lois, tracer des barrières fantômes, créer des fictions d'États, consacrer la propriété privée en proclamant son origine dans le travail ou dans quelque droit de nature, écrire l'autre. Remodeler patiemment l'imaginaire de la terre nourricière – et donc inviolable – pour en faire « un système physique, mort et inanimé », dans lequel on peut forer à volonté²⁸.

Oscillant entre interdictions – au nom de la sécurité et de la propriété – et aveuglement volontaire au danger – au nom de l'économie –, les puissant.e.s de ce monde en modulent les usages possibles et impossibles, creusant une géographie adaptée à leurs besoins. Il s'agit de permettre l'accès à certains lieux pour banaliser le pire et de barrer l'accès à d'autres pour le faire oublier, selon les dessins d'un colonialisme dit intérieur, reproduisant les inégalités entre centres/sommets protégés et marges/bas-fonds sacrifiés. Six ans après l'explosion de réacteurs nucléaires à Fukushima, le gouvernement japonais coupait ainsi les aides à la relocalisation des déplacé.e.s de zones pourtant contaminées,

où il pouvait dès lors renvoyer les personnes les plus vulnérables (et souvent âgées) comme armes de repeuplement²⁹. Au Canada,

26. Jean Morisset, *Sur la piste du Canada errant : déambulations géographiques à travers l'Amérique inédite*, Montréal, Boréal, 2018, p. 238.

27. Au sujet de l'écriture du mythe de l'Indien et son rôle dans l'entreprise coloniale en Amérique, voir par exemple : Susan Castillo, *Colonial Encounters in New World Writing, 1500–1786: Performing America*, New York, Routledge, 2006; et Pierre Déléage, *La croix et les hiéroglyphes*, Paris, Édition Rue d'Ulm/ Presse ÉNS, 2009. Merci à l'ami Guillaume Poirier pour ces références.

28. Carolyn Merchant, « Exploiter le ventre de la terre », dans Émilie Hache (dir.), *Reclaim : recueil de textes écoféministes*, Paris, Cambourakis, 2016, p. 134.

29. Sabu Kohso, *Fukushima et ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Des mondes à faire, 2018, p. 16.

le Ontario Power Generation (propriété du gouvernement ontarien) tente aujourd'hui de faire approuver, par la Première Nation Saugeen, la construction d'un énorme site d'entreposage de déchets nucléaires, promettant de recoloniser ces terres pour les cent mille ans à venir³⁰.

Le futur court du capitalisme – celui des rentes et des profits – jette aux orties le futur long des terres détruites, des animaux à coronavirus et des eaux empoisonnées, dévorant l'habitat de celles et ceux qui nous succéderont. La profonde insécurité qui en résulte pourrait faire oublier que, comme le souligne Erik Bordeleau dans son texte « *Comme une tempête tropicale* » : *Essai d'exfoliation de la forme valeur*, le capitalisme a besoin de sécuriser l'avenir pour créer de la valeur. Il lui faut écrire le futur et, pour ce faire, clore le présent. Passant outre les écueils induits par la fiction d'un monde dématérialisé et donc, insaisissable, il nous invite à trouver des prises à même le monde « flottant » du capitalisme spéculatif, en nous compromettant dans la saisie des outils organisationnels de la finance. Pour habiter, dit-il, il faut accepter de ne pas « être tranquille d'avance » (Péguy), et donc de remettre le futur en jeu.

Il faut aussi redéfinir les usages – parfois en gardant à l'esprit ce qu'ils furent jadis. C'est en quelque sorte la proposition de la chorégraphe Catherine Lavoie-Marcus dans *Le Fil des jours*, une performance destinée à être réalisée sur le site de l'ancien Hôpital Royal Victoria (Tiohtiá:ke / Montréal)³¹. Lieu de soins entre deux vies, délaissé au profit des monstres administratifs et architecturaux du CUSM et du CHUM³², le Royal Victoria est aujourd'hui en attente d'une nouvelle désignation. Dans cet état liminaire, ses ruines ont néanmoins accueilli à l'hiver 2020, discrètement et précairement, des personnes en situation d'itinérance atteintes de la COVID-19 et des

demandeurs.euses d'asile. Dans la lumière déclinante du crépuscule, une vingtaine d'interprètes devaient s'y disperser pour tracer

30. Le 31 janvier 2020, les membres de la communauté ont rejeté la première phase du projet à 1058 voix contre 170 (<https://www.saugeenonjibwaynation.ca/vote-results/>). Voir Colin Perkel, « Indigenous community votes down proposed nuclear waste bunker near Lake Huron », *CTV News*, en ligne : <https://www.ctvnews.ca/canada/indigenous-community-votes-down-proposed-nuclear-waste-bunker-near-lake-huron-1.4793412>. Merci à Steven Vanloffeld d'avoir porté ces politiques à notre attention.

31. L'œuvre, réalisée dans le contexte de l'exposition *Aller à, faire avec, passer pareil*, fut présentée furtivement le 8 octobre 2020 au parc Jarry, le site du Royal Victoria étant devenu inaccessible en raison du confinement. Voir la documentation p. 248.

32. Respectivement, le Centre universitaire de santé McGill et le Centre hospitalier de l'Université de Montréal.

le fil d'une ligne de soin fragile, activée par des gestes portés et répétés par le groupe. Le collectif, ici, rappelle en acte une vocation toujours à risque de tomber dans l'oubli, et interroge du même souffle ce que « soin » signifie, et pour qui.

Ces expériences, comme bien d'autres, nous rappellent l'importance de résister à l'écriture d'un territoire et d'une temporalité uniques, enfermés dans les récits de l'économie et de l'État-nation. Il y a d'autres puissances capables de créer des futurs. Des puissances *déjà là* : la révolution, comme le signalent Fred Moten et Stefano Harney, habite le monde, portée par les pratiques de celles et ceux qui refusent de s'incarner comme sujets³³. Il s'agit, écrivent-ils, de nous faire nous-mêmes *déchets dangereux* : déplacer la toxicité, pousser dans les marges, sortir la vie du vivoir pour imprimer dans la géographie du maître l'empreinte de nos pas. Bref, se ranger du côté du pissenlit et du tussilage, parce qu'il n'existe pas de haie assez haute ni de bunker assez profond pour nous protéger du monde.

33. Stefano Harney et Fred Moten, *The Undercommons: Fugitive Planning & Black Study*, Brooklyn, Autonomedia, 2013.

Aller

à

[Redacted]

[Redacted]

[Redacted]

Éveils nouveaux

Diane
Roberts

Il y a une aisance dans les éveils nouveaux
L'épreuve du temps qui souffle la peur à travers ce squelette secoué

Un soupir sans importance
Qui s'échappe par-delà
Le nous, le eux
Et les soi, perdus dans le présent, dans le passé

«C'est maintenant ou jamais», qu'elle dit
au précipice précaire d'un arc de nulle part

Le vent qui grince
Un chant d'oiseau qui passe, qui perdure

Le bourdonnement des mouches
Qui ne se posent jamais
Des pas...

«Tu arrives? Tu pars?», qu'ils disent

Je ne sais pas. Jamais je — chut

On raconte une histoire dans l'au-delà
Sur des choses
Qui n'appartiennent pas au monde d'aujourd'hui

Puis elle, emmurée dans un creux désir

Elle s'arrête, attend, écoute...

L'eau qui dégoutte
Le feu qui crépite

“Éveil nouveaux” fut créée en 2018 sous la forme d'une poésie *spoken word* et vidéo en pièce d'ouverture de l'installation multimédia (vidéo et audio multicanal / photographie)

Six Questions. Six Questions est le fruit d'une commande des artistes Marianne Nicholson et Althea Thauberger, dans le cadre de leur projet

Mirrored in Stone financé par le programme Nouveaux Chapitres du Conseil des arts du Canada. L'œuvre fut présentée dans l'exposition *Hexsa'am: To Be Here Always* à la Morris and Helen Belkin Art Gallery (Vancouver) et à la Kamloops Art Gallery (Kamloops) (2019). Elle fut présentée à nouveau à Art Mûr (Montréal) pendant la Biennale d'art contemporain autochtone (2020).

On raconte un bateau sur la rivière

Qu'est-ce qui me ramène... ?

Où? Quand?

Ils ont gagné l'autre rive

Ici, maintenant, et après?

Un maintenant d'avant moi, avant mon père, avant son père
Avant qu'on puisse dire la perte
Avant les ruptures, les voyages forcés
Avant qu'ils fassent craquer le squelette de l'Histoire
Avant qu'ils replacent ses vertèbres

«Je te connais?», qu'elle dit, le sourire opaque
Connaître, ne pas connaître

Celle qui ne voit pas
La tristesse qui résonne à travers le temps
Échos de choses longtemps passées
Mais pas oubliées

Être connue, reconnue? Un geste d'accueil, un sourire curieux
Atterrir en exil, loin des siens

Atterrir en exil
Atterrir en
Cet exil en
Cette terre

Puis, elle?

Elle a trouvé sa place
Elle se repose, pour l'instant
Sur l'autre versant de toujours

Traduit de l'anglais par Simon Brown et Edith Brunette

**Résidus
scripturaires
d'une dérive
au pays de
l'amiante**

**Dalie Giroux et
Amélie-Anne
Mailhot**

« Ils feront crisser leurs pneus pour le Christ » : grand titre tiré d'un journal traînant sur la table d'un café quelque part sur la route entre le Maine et l'Outaouais, une nouvelle en provenance de Saint-Joseph-de-Coleraine. On y explique qu'une « soixantaine de propriétaires de voitures de sport feront crisser leurs pneus pour sauver l'église de leur village lors d'un immense show de boucane ». Les participant.e.s commentent : « Je m'en fiche du côté écologique, une fois par année, il n'y a rien là ». Et un autre : « Ce n'est pas nous qui allons faire mourir la planète ». Et encore : « Moi, je vais aller voir ça, mais cette journée-là, on va juste fermer les fenêtres ».



La vie parmi les résidus de l'exploitation de l'amiante : forme d'habitation paradigmatique, industrielle et idiomatique, dans laquelle on essaie de vivre, à tout prix, et malgré tout. Habiter les ruines d'une industrie qui a laissé un paysage dévasté, mais auquel on s'identifie à corps perdu. Le minerai cancérigène, la violence de son extraction et la désertification qu'elle entraîne deviennent objet de fierté par la transvaluation de toutes les souffrances humaines et environnementales en bons emplois, en bons salaires, en promesses de mieux, en promesses de ne pas être les victimes de l'action dévastatrice de la grande industrie, mais d'en devenir un jour, bientôt, les héros.



La région de l'amiante (située dans les Appalaches québécoises, entre la Beauce et l'Estrie) est empesée de 400 millions de tonnes de résidus. La ville de Thetford Mines est construite sur une dune de déchets miniers. Toutes les grandes villes du monde sont construites sur des déchets, tous les marais qui ont été comblés pour les assécher, nous rappelle Lucie Taïeb dans *Freshkills*¹, sont comblés avec des déchets. Selon un garagiste de Sainte-Cécile-de-Masham dont le père a longtemps travaillé pour la voirie, il en serait de même de l'autoroute 50 sur la rive nord de la rivière des Outaouais. La terre de remplissage achetée par le gouvernement était détournée de sa route à d'autres profits, et on substituait à celle-ci des déchets de toutes sortes, récupérés dans les dépotoirs. Sorte d'économie circulaire apocalyptique.



Photographies depuis l'habitable, 2016.
Photos : Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot

À l'occasion d'une tentative de revégétalisation des résidus stériles, certaines haldes² de la région ont été recouvertes avec les sols de Lac-Mégantic, contaminés à la suite de l'accident ferroviaire qui a mené à un déversement de pétrole dans la ville. Transfert culturel postindustriel dans le territoire abénakis. Du contaminé avec du contaminé, ça fait-tu du décontaminé ? Une décontamination visuelle, diront certains, mais pas nécessairement payante, puisque les autorités régionales misent sur l'attrait touristique de ces paysages lunaires. Les lacs (ces trous de mines remplis d'eau au fil du temps), selon une ressortissante de la région de l'amiante, « y sont beaux » ... comme « la mer des Caraïbes ». Elle ajoute : « on est reconnu pour ça ». Le chez-nous, ou l'amour des haldes, est la forme locale du patri-autisme. Le géologue a dit : « Moi, quand je vois les haldes minières, je suis chez nous ».

1. Lucie Taïeb, *Freshkills. Recycler la terre*, Montréal, Varia, 2019.
2. Accumulation de déchets issus de l'extraction de minerai.

ANTI-MONUMENTS

Nous visitons le site de l'ancienne mine Normandie de Vimy-Ridge, quelque part entre le mont King, du nom des princes locaux de l'industrie, et le mont Caribou, du nom d'un animal en voie d'extinction rapide au Québec. Vimy, comme dans bataille de Vimy, et Normandie, comme dans débarquement de Normandie.

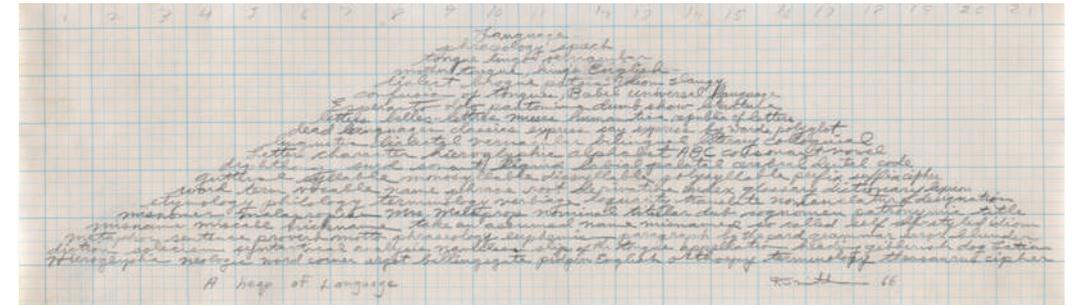


Cedric Pearson, *Camionneur, mine Normandie, Vimy Ridge*, de la série « Disraeli, une expérience humaine en photographie », 1972, épreuve à la gélatine argentique

Il y a une sorte de fusion, de confusion historique, technique et humaine, entre la guerre et l'industrie, entre le front et la mine – les soldats et les ouvriers sont les mêmes hommes, ils sont les mêmes enfants, dans des lieux solidement mortifères. Des gens dont on cherche à garder au moins le souvenir des noms, en érigeant des ouvrages mémoriaux gris, qui rappellent sans faire exprès l'anonymat du sacrifice. Les soldats et les ouvriers sont les mêmes patriotes au service du même empire – qu'ils le conçoivent ou qu'ils ne s'en soucient pas. Sous la ban-

nière du « il faut ce qu'il faut », du « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », tout est solennel, tout est respectueux, tout est grave – et le vivant peine à vivre, à grands coups de poésie involontaire et de pintes de misère bues d'une traite, comme possédé par la soif.

La série des haldes de l'ancienne mine Normandie de Vimy-Ridge est un bloc, une présence massive, un grand œuvre au noir. *Heap* : très exactement ce que Robert Smithson nommait « anti-monument³ ».



Robert Smithson, *A Heap of Language*, 1966, crayon sur papier

C'est un monument inconscient, qui serait un effet plutôt qu'une cause : sablières et autres carrières, grands bâtiments abandonnés, autant d'infrastructures gigantesques et de résidus industriels sans fonction – négativité pure. Un anti-monument est aussi un dispositif philosophique, il nous invite au décryptage – ce que Robert Hébert, le philosophe de Villeray, appellerait un « malaise significatif⁴ ». Les quadistes⁵ qui circulent sur les dunes de résidus d'amiante expérimentent cette forme extrême de philosophie locale.

3. Robert Smithson, *The Collected Writings*, Berkeley, University of California Press, 1996.

4. Robert Hébert, *Derniers Tabous*, Montréal, Nota Bene, 2015.

5. Quadistes : de quad, amateurs de véhicules motorisés tout-terrain à trois ou quatre roues.

LE KLONDIKE

À la fin du 19^e siècle, un fier résident de Saint-Georges de Beauce, de retour du Klondike avec quelques pépites dans sa besace, propose de transposer le cadre légal de la ruée vers l'or au territoire de la province de Québec : ainsi, d'après une coutume de la Californie qui s'est implantée au Klondike, le prospecteur qui plantait son bâton quelque part obtenait les droits d'exploration exclusifs dans un rayon de quelques centaines de mètres. C'est l'origine du *claim*, par lequel, aujourd'hui encore, les compagnies minières peuvent confisquer n'importe quelle portion de territoire par l'obtention d'un permis d'exploration exclusif ayant préséance sur tout autre usage ou occupation. Une grande partie du rapport légal et mental au territoire, au Québec, est donc régi par le caractère spéculatif de la ruée vers l'or. La loi du prospecteur.

*Ma mère me parle parfois de mononcle Willie, son oncle à la per-
ruque rousse portant fièrement une pépite d'or sur sa cravate,
qui lui avait montré comment chercher de l'or dans la rivière
Chaudière. Il fallait tamiser le sable et espérer voir quelque chose
qui brille au fond. Quand elle l'a connu, il vivait à Saint-Georges,
de rentes tirées de ses aventures au Klondike.*

*Je demande à ma mère : « te souviens-tu du nom de l'hôtel de
matante Ghislaine ? » Elle me répond : « Il me semble que c'était
l'Auberge de l'Essor. Pour l'avancement, le progrès, et un clin
d'œil à Lessard (le mari de Ghislaine était un Lessard) ». Ghislaine
a dû vendre l'Auberge de l'Essor, où toute la famille se réunissait,
et sa grande terre avec jardins maraîchers et arbres fruitiers, pour
que la mine Carey soit agrandie. Une vente obligée. Quand je l'ai
connue, elle vivait à Saint-Joseph, grâce aux rentes provenant
de la vente de son hôtel et de ses placements en bourse.*



Arrêt pour le dîner devant le Lac Carey, site de l'ancienne mine Carey et site plus ancien de l'Auberge de l'Essor, East Broughton, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot



La Relocalisation Ltd. est l'agence qui a été chargée de déplacer le quartier Saint-Maurice, bâti sur un gisement de serpentine que la compagnie détentrice des titres au sous-sol voulait exploiter. Le quartier est disparu, le gisement n'a pas été exploité. S'y dresse maintenant un mémorial vernaculaire de garnotte et d'acier noir, financé par les paroissiens eux-mêmes. Comme une halde des âmes, c'est un monument sur un anti-monument, un sacré-cœur d'amiante.



Un étagé monumental, 2019.
Photo : Dalie Giroux



Premières impressions de Thetford, de Coleraine, de ces villes de l’amiante : une forte identification, pas seulement esthétique et paysagère, mais économique, politique, émotive, aussi, avec le minéral. Une symbiose. Les paysages stériles de l’amiante, c’est toute la vie – les plantes, les animaux, les terres fertiles, les mycorhizes, les insectes, les habitats, les écosystèmes complexes – engloutie sous ces tas de résidus, excavés et jetés à la volée.



Fidèles à l’or blanc. Plaque commémorative dans la cour du Musée de l’amiante, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot

L’Appalachie laurentienne est un bas-fond en hauteur, et d’une manière contentieuse, c’est également un lieu toxique. Un lieu où l’on cultive l’attachement à ce qui nous empoisonne. C’est un front de colonisation, ou : tuer pour vivre, ou : convertir le vivant en capital. Le 8 mars 2018, *Le Courrier de Frontenac* titrait : « La réutilisation des résidus miniers menacée par la santé publique ».



Qu’est-ce qu’on mange, désormais, au pays de l’amiante ? Un des débouchés possibles des résidus miniers d’amiante est la production d’engrais. Les résidus amiantés se retrouveront alors dans le grand cycle de l’agriculture industrielle, dont le principe consiste à « nourrir » des populations dépossédées de leurs terres et savoir-faire grâce aux aliments achetés avec le salaire qu’elles pourront tirer de leur travail (à la mine). Des aliments cultivés par des agriculteur.trice.s surendetté.e.s et avec ce que les agronomes appellent le « paquet technologique » : semences brevetées, pesticides, engrais de synthèse et herbicides. Les terres stériles seront donc engraisées au magnésium tiré des résidus amiantés, pour peu qu’on l’ait extrait grâce à de grands réservoirs d’acide chlorhydrique.

Exploiter les résidus miniers : tamiser le sable pour espérer y trouver quelque chose qui brille encore.

RECONNAISSANCE DE TERRITOIRE

Le 4 octobre, nous devons nous rendre dans la réserve d’Odanak, pour une visite du sentier de plantes médicinales tenu par les responsables du Bureau environnement et terre, dont l’herboriste abénakis Michel Durand. Or, le bureau était fermé ce jour-là. La raison de sa fermeture le 4 octobre est la commémoration du Raid de Rogers, lors duquel 200 Anglais (les Rangers de Robert Rogers) ont surpris un groupe abénakis pendant la nuit, tué une trentaine d’entre elles et eux, pillé et incendié le village qui se nommait alors Saint-François-de-Sales.

De 1660 (ou 1683, selon les sources) à 1700, la mission Saint-François-de-Sales était située le long de la rivière Chaudière, près des chutes de la Chaudière. Elle aurait ensuite été déplacée le long de la rivière qui s’appelle aujourd’hui Saint-François, à l’emplacement d’un campement abénakis.

Sur le bord du Saint-Laurent, on passe trois points, trois rivières se jetant dans le fleuve. D’ouest en est : Saint-François, Bécancour, Chaudière. Mais quand on remonte ce système hydrographique, dans les terres, vers le sud, on constate que celui-ci relie les communautés abénakises d’Odanak et de Wôlinak et les forêts appalachiennes du Maine, jusqu’à l’Atlantique. Cette piste ancienne traverse toute la région de l’amiante.

La piste Bécancour est un sentier abénakis reliant le Petit lac Saint-François (rivière Saint-François) et la

rivière Bécancour⁶. Une réserve abénakise a ainsi existé au Petit lac Saint-François, de 1853 à 1882 (l'amiante a été découverte dans la région en 1876, et on retrace l'existence de sept mines en opération dès 1885), de même qu'un campement abénakis au pied des chutes de Lysander, sur la rivière Bécancour. Un sentier abénakis reliant le lac Mégantic et le Grand lac Saint-François apparaîtrait également sur une carte de John Mitchell datant de 1755⁷. Du lac Mégantic, on sait que les Abénakis circulaient jusqu'à la côte atlantique par la rivière Kennebec et jusqu'au Saint-Laurent par la rivière Chaudière⁸.

On connaît également l'existence de Piau Pissenne, aussi appelé Pierre Montagne ou Peter Mountain, dont la trace peut être suivie depuis Odanak jusqu'au lac Georges dans l'État de New York, en passant par les cantons de Leeds et d'Inverness. Pierre Montagne était un herboriste abénakis que consultaient les paroissien.ne.s tant protestant.e.s que catholiques des cantons avoisinants. Il en est de même pour Mali Agat, Marie-Agathe, Molly, herboriste abénakise réputée.

À eux seuls, et il y en a d'autres, les textes de Gwen Barry pour les rivières Saint-François et Bécancour, et de Madeleine Ferron pour la rivière Chaudière – qui utilisent toutes les deux un mélange d'archives paroissiales, de travaux d'historien.ne.s les ayant précédées et de tradition orale – démontrent sans l'ombre d'un doute qu'on est, dans la région de l'amiante, en plein territoire abénakis.

Aussi, selon le Conseil des Abénakis d'Odanak :

Le territoire ancestral de la Nation Waban-Aki (le N'dakinna) s'étend approximativement de Rivière-du-Loup jusqu'à la rivière Richelieu (limites est-ouest) et du fleuve Saint-Laurent jusqu'à Boston pour les limites nord-sud. Des recherches sont en cours afin de mieux définir ce territoire et pour retracer l'histoire des déplacements de population passés et le devenir des différents peuples qui constituaient autrefois la grande Nation Waban-Aki, et ce, afin de comprendre ce qui est advenu de ces peuples et les transformations qu'a subi le territoire⁹.

6. Gwen Barry, « La "piste Bécancour" : des campements abénakis dans l'arrière-pays », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, n° 2 (2003), p. 93-100.

7. « Rivière Bécancour », Wikipédia, en ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Riviere_Becancour

8. Voir à ce sujet, et pour un survol de la présence abénakise le long de la Chaudière, Madeleine Ferron, *Les Beaucerons ces insoumis. Petite histoire de la Beauce, 1735-1867*, Montréal, Hurtubise, 1974.

9. Conseil des Abénakis d'Odanak, *Territoire Odanak*, en ligne : <https://caodanak.com/territoire-odanak/>

Pourtant, pas la moindre trace d'une reconnaissance du territoire traditionnel abénakis au pays de l'amiante. D'après ce qu'on peut lire dans le document *Vitrine sur notre histoire* (un document célébrant les faits saillants de l'histoire de St-Joseph-de-Coleraine, disponible en ligne), subsiste de la présence abénakise dans la région de l'amiante une plaque de l'amitié, installée à l'initiative d'un citoyen de Coleraine, dans le parc Waban-aki. Pendant quatre ans, de 1985 à 1989, on a en effet célébré la fête de l'amitié, après l'invitation faite par ce citoyen aux Abénakis.e.s d'Odanak et de Wôlinak, sur les lieux de ces terres desquelles ils et elles ont été chassé.e.s. En 1986, c'est Doris Lussier (dit le père Gédéon, personnage folklorique de la télévision québécoise) qui arbitre la partie de balle-molle, et en 1989, Édith Butler agit à titre de « princesse Matawalisis ».

AMIANTE, TIM HORTONS ET GLYPHOSATE

Au pied des haldes, de grandes clôtures encerclent des usines rouillées, avec des panneaux indiquant la propriété privée, l'interdiction de passer et des avertissements de toxicité. Sur leur autre versant, les haldes bordent les cours arrière des maisons et côtoient statues de la Sainte Vierge, paniers de basketball, arrangements floraux et véhicules motorisés.



Cour arrière jouxtant les haldes de la Société Asbestos à Thetford Mines, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot

Sur plusieurs sites abandonnés par les minières, sur le mort-terrain, dans les quartiers expropriés puis laissés à l'abandon, pousse du tussilage. Puisqu'il s'agit d'une plante ayant de nombreuses vertus pour soigner les maladies pulmonaires et qu'elle aime les sols pauvres (lire : stériles), on se demande si elle a une affinité avec les mésothéliomes et l'amiantose. Est-ce que Pjal Pissenne et Mali Agat en auraient recommandé aux travailleur.euse.s de l'amiante et aux habitant.e.s de Thetford ?



Tussilage sur les ruines du quartier St-Maurice à Thetford Mines, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot



Cèdres en boule sur les abords de la rivière Bécancour, centre-ville de Thetford Mines, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot

Si on traverse la rivière Bécancour (qui relie Wôlinak et le lac Bécancour) au centre de Thetford, on peut rejoindre la rue Smith, fameuse rue ouvrière bordée de haldes. Quatre cèdres y ont été sculptés en boules, sur un parterre de gazon parfaitement entretenu.

En passant par-dessus la rivière, nous engageons une discussion sur la végétation aseptisée. On nous raconte la passion d'une voisine pour les gazons parfaits et les arbustes bien ordonnés. C'est étrangement la troisième conversation du même type à laquelle nous participons en quelques semaines, lors de laquelle on nous confie que des gens sont obsédés par la « propreté » des terrains de leurs voisin.e.s, c'est-à-dire qu'ils sont préoccupés par ce qu'ils appellent les mauvaises herbes, les friches, les arbres qui poussent librement. Si bien qu'ils imposent ces normes à leurs voisin.e.s de différentes manières : offres d'aide manuelle, chimique ou mécanique pour en venir à bout, demandes verbales de bien vouloir gérer la situation au plus vite, et même mises en demeure ou lettres d'insultes.



Mort-terrain de la mine Boston 2, Thetford Mines, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot

Sur les collines qui dominent les haies en boules : canettes de bière, verres de carton jetables (quantité phénoménale de verres Tim Hortons sur les bords de route, de toutes les routes), sacs de poubelles, sacs de chips, bouteilles d'eau, mégots de cigarettes. Les déchets jetés par terre répondent aux déchets enfouis dans les haldes de mort-terrain revégétalisées sur lesquelles nous nous baladons : pneus, barres de fer, bâches

de plastiques, boîtes de conserves. Pendant que nous prenons des photos de déchets enfouis dans la montagne, on entend le bruit des moteurs de quatre-roues qui passent un peu plus bas, de manière intermittente, rappel sonore de la course amicale aperçue plus tôt, sur la crête d'une halde, près du cimetière de Vimy-Ridge.



Mort-terrain de la mine Boston 2,
Thetford Mines, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot



Pendant la balade dans le parc, alors que nous discutons champignon, une marcheuse évoque *Mémoires d'un tricheur* de Sacha Guitry. La prémisse du roman est qu'un jeune garçon, en guise de punition pour un quelconque méfait, est privé de souper. Ce soir-là, toute la famille s'empoisonne avec les champignons toxiques cueillis le même jour par le grand-père. La punition, dès lors, devient la vie – ou bien, version qui sied à l'esprit de notre excursion : le refus intempestif de l'héritage toxique est une forme de délinquance qui fait vivre.

Devant le trou de la mine Boston qui a déjà étéensemencé de truites, la question se pose parmi les gens présents, hypothétiquement, d'en manger ou pas. Quelqu'un de la région nous dit : « À l'extrême, tu pourrais en manger de l'amiante ». Les mots résonnent : amiante comme dans amiantose, comme dans poumon noir, comme dans transplantation pulmonaire, comme dans cancer de la plèvre ou du péritoine. Quelqu'un raconte : « Les médecins coupaient les poumons, et ça faisait "crouutch". »

Ils n'avaient pas le droit de le dire ». Est-ce que la peur de l'intoxication, dont plusieurs s'émeuvent et qui dans la région de l'amiante est condamnée et ridiculisée comme un phénomène irrationnel, n'est pas aussi une résistance à quelque chose d'autre qu'une intoxication biochimique ? Qui veut de l'héritage toxique du grand-père ? Qui doit garder son secret ?

Les bouleaux et les peupliers poussent comme ils le peuvent sur le mort-terrain. Dans leur symbiose avec le résidu minier, comme Marie et Joseph dans la Sainte Famille, ils font le bonheur de tous et chacun. Ils se passent le minerai dans le corps. Ils sont capables de vivre là. Comme les soldats, comme les ouvriers, comme les femmes qui ramassaient leurs draps gris sur les cordes à linge derrière les petites maisons de la rue Smith, comme les gens qui ont installé un immense drapeau du Québec (battu par le vent, déchiré) dans les rues d'Asbestos. Comme les quenouilles ou les saules qui sont mobilisés dans les entreprises de revégétalisation, comme tout le monde ici : ils emmagasinent les métaux, dans les poumons de leurs grands-parents et dans leur mémoire, dans leur « identité ». Tout le monde métabolise et tous les peuples de la création sont conviés à l'édification de la nation : les chevaux, les canaris, les truites, les caribous, les enfants travailleurs, les enfants décédés, les femmes qui ont passé 50 ans à casser de la roche, leurs mains, leurs dos, leurs talons, leurs yeux, leurs bronches, leurs carcasses, les *water boys* chargés de porter de l'eau à leurs pères au fond de la mine, « le paysage, le beau paysage » (Roland Giguère). Tous ces gens, les humains, les nôtres, qui s'accrochent dans les ruines de la colonisation, dans le sérieux et la folie du nécessaire.

PSYCHOPATHOLOGIE DE LA ZONE DE DÉSINDUSTRIALISATION

Une femme roule dans un Ford F150 noir sur le boulevard, elle se gare dans le stationnement de la SAQ. On passe devant une boutique qui s'appelle «Le pro du CB», des échoppes d'armuriers, des concessionnaires de quads et de ski-doo, un centre de paintball, des ateliers de mécanique, de soudure, d'usinage, des bars de danseuses, amiante-ci, amiante-ça, chasse et pêche et autres loisirs régionaux. C'est le paysage de l'habitation, où l'on s'affaire à faire de l'argent et à le dépenser.

Au centre historique de la mine, à Thetford Mines, on parle toujours au « nous ». On nous parle d'un forgeron ingénieux qui, n'ayant pas le temps d'aller aux toilettes pendant son *shift* à la mine, s'est fabriqué un urinoir à côté de son poste, dans le passage. On nous parle de ce génie qu'ont eu les travailleur.euse.s qui permet d'éliminer des emplois, qui fabrique de l'efficacité, qui fait réaliser des profits – les ouvrier.ère.s ici, au centre d'interprétation, veulent la même chose que les patrons : faire de l'argent, gagner de bons salaires, rentabiliser l'opération, miner, miner, miner.

On nous dit qu'à l'époque (entendre l'époque des enfants dans les usines), les jeunes filles allaient casser de la roche à la mine pour aider financièrement leurs familles et parce que, paraît-il, c'était une façon, la façon de rencontrer un potentiel mari. La reproduction industrielle du cheptel minier est facilitée sur les lieux mêmes de production. Et on raconte l'histoire de deux vieilles filles qui ont passé leurs vies à casser de la roche « parce qu'elles étaient laides ». Écho de la violence qui s'exerce contre tout le petit personnel subalterne de la vie industrielle, monde domestique à l'insignifiance sanctifiée, animaux, femmes, et enfants : la Sainte Famille, toujours.

On nous dit : « Hoistmen¹⁰, c'est une job de rêve. Assis sur ses deux fesses. On voulait faire cette job pendant 25 ou 30 ans ». Dans l'histoire que le « nous » se raconte ici, au centre d'interprétation, il n'y a pas de grève en 1949, pas d'amiantose, pas d'exploitation, pas de racisme anti-franco, pas de dépossession. On nous dit : « il n'y avait pas d'argent au Québec pour investir, c'est pour ça que c'était des Anglais qui achetaient des mines ». Répétition lassante du mythe de l'accumulation primitive – selon lequel la pauvreté est fruit de la paresse, et le labeur enrichit. Et c'est pourquoi on écrit, sur un monument à la mémoire d'un travailleur : « Merci papa ».

Merci, aussi, aux frères King, qui ont obtenu sous le régime foncier colonial des concessions de terre à



Merci Papa, 2019. Photos : Dalie Giroux

rabais pour l'exploitation forestière à Lyster, qui en ont tiré un capital suffisant pour mettre la main sur 5000 acres de terres de la Couronne dans les montagnes de serpentine du territoire abénakis, où ils ont exploité le minerai, fondé une *company town* qu'ils ont nommé Kingsville, ouvert un magasin de péonage sur le modèle des compagnies de fourrure monopolistiques et qui sont devenus les princes de l'amiante – et avec eux, par procuration, merci aux tyranneaux domestiques et autres gradés du minerai qui se sont gratté des royaumes de plastique à même la roche verte.

Le parvenu régional est le petit-fils du *water boy* et le fils du cancéreux. Les gros salaires, la mine sécuritaire, le marché mondial de l'amiante, la job « assis sur ses deux fesses qu'on ferait pendant 25 ans ou 30 ans », huit mois d'hiver avec une piscine hors terre, c'est le rêve de celui qui a rêvé alors qu'il était en manque, la bouche gourde et les mains noires. La situation des terriens dans ce pays à la fin du 19^e siècle devait être telle qu'il fallait en sortir à tout prix – qui peut juger ? Et qui témoigne ?

Mon père enorgueilli de ses improbables placements mobiliers a fini sa vie de salarié corps et âme dans le caltor¹¹ albertain avec deux poumons greffés et une fille qui est passée sous la table.

Les gens de la misère appalachienne, comme les bouleaux, comme tous ces arbres sans noms, comme la fougère fabuleuse du frère Marie-Victorin, sont atta-

10. Opérateur de treuil.
11. Dérivé de l'anglais *coal tar*. Le géographe Jean Morisset fait la remarque sémantique suivante à

chés au territoire. Ils s'hallucinent dans leur tragique paysage, ils se célèbrent pour survivre. Le ressortissant de l'amiante, quand il nomme le paysage du «chez-nous», dit : «vous trouvez ça laid, mais moi c'est quelque chose que je trouve beau». Usant de quelque vieux truc de magie, il change les valences. Les enfants de l'amiante se bourrent la face dans les champignons du grand-père, réunis autour du site d'enfouissement de l'humiliation collective. Parce qu'il faut bien manger, pour ne pas brailler sur son sort, mettre des sous de côté et parvenir à s'envoler au-dessus des haldes, comme un *snowbird*.



Enfants devant un trou de mine d'amiante à la fin des années 1960. Photo : Gérard Laflamme.

propos des «*tar sands*» : «En français, *sables bitumineux*, *pisasphalte*, ou *bitume mou*. Nous conservons ici la désignation anglaise de *tar sands* pour rappeler qu'on l'a changée officiellement en *oil sands* afin de masquer l'aspect goudronneux et

sale auquel renvoie, à leur yeux, le mot *tar*. Le langage parlé fait usage pour sa part du mot *caltor*, déformé de l'anglais *coal tar*, houille goudronnée (Jean Morisset, *Des Tar Sands de l'Athabaska à la Grande Rivière de Canada. Le recours au pétrole comme substitut au bilinguisme*, Montréal, La Passe, 2015, p. 6).

**Déplacement
et discrimi-
nation :
le travail des
personnes
migrantes au
Canada**

**Marisa Berry
Méndez**

En février et mars 2020, je me suis entretenue avec trois personnes migrantes au sujet de leur expérience de travail au Canada. Je suis entrée en contact avec elles par l'intermédiaire du Centre des travailleurs et travailleuses immigrants (CTI) de Montréal. Le CTI est un organisme qui défend les droits des immigrant.e.s sur leurs lieux de travail et qui les aide à s'organiser et à revendiquer leurs droits. Chester est un père de quatre enfants originaire des Philippines qui vit actuellement à Sherbrooke, où il a été embauché comme mécanicien dans le cadre du Programme des travailleurs étrangers temporaires. Mohamed, un réfugié guinéen dont la demande d'asile a été refusée, boite à la suite d'un accident de travail qu'il a subi dès son arrivée à Montréal. Diana est une femme sans statut légal provenant de la Colombie, une survivante de violence basée sur le genre et une demandeuse d'asile refusée. Chacun.e de ces personnes contribue de façon significative à l'économie canadienne, accomplissant des tâches que les employeurs sont souvent incapables de faire exécuter par des personnes non immigrantes. Et pourtant, leur droit de demeurer au Canada est mis en question ou carrément dénié, ce qui les maintient dans un état d'incertitude, ne sachant pas, d'un jour à l'autre, si elle et ils seront expulsé.e.s du pays.

LA SITUATION DES TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES MIGRANT.E.S AU CANADA

Le Canada dispose de plusieurs programmes de migration pour le travail temporaire, dont certains existent depuis les années 1970. Certains, comme le Programme de mobilité internationale, visent des catégories de travailleur.se.s «qualifié.e.s» qui possèdent un niveau élevé de scolarité et de formation. Ces travailleur.se.s peuvent être accompagné.e.s de leur famille, ont accès aux services d'accueil des nouveaux.elles arrivant.e.s et peuvent obtenir la résidence permanente grâce aux programmes d'immigration économique fédéraux ou provinciaux. D'autres, comme le Programme des travailleurs agricoles saisonniers et les filières «peu qualifiées» du Programme des travailleurs étrangers temporaires, font venir des travailleur.se.s racisé.e.s provenant des pays du Sud pour occuper une variété d'emplois, allant de la prestation de soins aux métiers de services dans l'industrie de la restauration et de l'hôtellerie, en passant par les secteurs de l'alimentation, de l'agriculture, de la transformation de la viande et du travail «semi-qualifié» en usine. Ces travailleur.se.s ne sont pas autorisé.e.s à venir au Canada avec

leur famille, et doivent donc traverser de longues et douloureuses périodes de séparation. Les mauvais traitements et l'exploitation sont monnaie courante chez les personnes embauchées dans le cadre de ces deux programmes; les médias, les syndicats et les ONG en ont répertorié d'innombrables cas.

Les travailleur.se.s migrant.e.s sont vulnérables à l'exploitation pour deux raisons fondamentales : leur statut temporaire leur permet de séjourner au pays uniquement pour la durée pendant laquelle leur permis de travail est valide; et les permis de travail «fermés» qu'on leur octroie les obligent à travailler pour l'employeur qui les a fait venir au Canada. La plupart de ces travailleur.se.s n'ont donc pas accès à la résidence permanente.

Légalement, les demandeur.se.s d'asile ont le droit de travailler au Canada pendant qu'ils et elles attendent que leur demande soit traitée par la Commission de l'immigration et du statut de réfugié. Ces individus sont pourtant parmi les travailleur.se.s les plus vulnérables et précaires au Canada. La non-reconnaissance de leurs compétences professionnelles ou leurs faibles niveaux de scolarité et de formation, combinés aux barrières linguistiques, à la discrimination, à un manque d'expérience canadienne de travail, ainsi qu'à d'autres difficultés constituent d'importants obstacles à l'emploi. Plusieurs se retrouvent ainsi face à peu d'options et deviennent, par conséquent, des recrues cibles pour les postes les moins convoités. Il a été prouvé que les agences de placement temporaire tirent profit de cette main-d'œuvre flexible et bon marché pour combler des postes à bas salaire, notamment en usines ou dans des entrepôts, où les règles de santé et de sécurité sont fréquemment contournées afin de réduire les coûts et d'augmenter les marges de profit¹. Des personnes embauchées par l'intermédiaire de ces agences ont rapporté avoir été payées moins cher que les travailleur.se.s permanent.e.s pour effectuer les mêmes tâches, avoir reçu une rémunération sous le salaire minimum et n'avoir bénéficié ni d'un équipement sécuritaire adéquat ni d'une formation suffisante.

Les individus sans statut légal au Canada – aussi appelés sans-papiers – sont les plus précaires de tou.te.s les travailleur.se.s. Ceux-ci sont souvent relégués à des emplois difficiles, dangereux et peu valorisés, et se trouvent dans l'incapacité de porter plainte s'ils sont exploités. Par conséquent, ils peuvent être victimes

1. Aziz Choudry et Mostafa Henaway, «Temporary Agency Worker Organizing in an Era of Contingent Employment», *Global Labour Journal*, vol. 5, n° 1 (2014), p. 1-22.

de vol salarial ou de harcèlement, en plus de n'avoir aucune sécurité d'emploi. En situation d'urgence, comme lors de la pandémie de COVID-19, ils ne sont pas admissibles aux mesures de soutien mises en place par le gouvernement, ce qui les rend encore plus vulnérables qu'en temps normal.

MOHAMED

Originaire de la Guinée, où il dirigeait auparavant une entreprise d'importation prospère à Conakry, la capitale, Mohamed, âgé de 34 ans, est arrivé au Canada en juin 2012. Il m'a confié qu'il ne voulait pas quitter son pays, mais qu'il avait été forcé de fuir pour sa sécurité, faisant face à des persécutions. Lorsqu'il est arrivé au Canada, Mohamed a présenté une demande d'asile et, en attendant que celle-ci chemine dans le système, il a travaillé.

L'un de ses premiers emplois, obtenu par le biais d'une agence de placement temporaire, a été celui de préposé à l'entretien ménager dans une usine de crème glacée. Mohamed décrit ce travail comme très inconfortable parce qu'il faisait toujours extrêmement froid à l'intérieur de l'usine, où la température avoisinait régulièrement les -30 °C. En mai 2013, Mohamed a été victime d'un accident de travail, lorsqu'un charriot élévateur lui roula sur le pied. Il a eu deux orteils cassés et on a dû lui amputer le gros orteil. Les traitements médicaux ont entraîné des complications : il souffre maintenant de douleurs chroniques à la colonne vertébrale, il boite et utilise deux cannes pour se déplacer. Mohamed affirme qu'il devra prendre des médicaments pour le reste de sa vie.

Lorsqu'il a été blessé, l'agence de placement a refusé de reconnaître qu'il était leur employé afin qu'il puisse présenter une demande d'indemnisation à la Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail (CNESST). Même s'il travaillait au salaire minimum, il a dû engager un avocat à ses frais pour forcer l'agence à reconnaître son rôle d'employeur afin que sa requête soit acceptée.

En 2014, la demande d'asile de Mohamed a été refusée par la Commission de l'immigration et du statut de réfugié, l'organe juridictionnel qui traite ce type de demandes. Le juge affirma qu'il ne croyait pas l'histoire de Mohamed. Ce dernier a ensuite présenté une demande de résidence permanente pour des considérations

d'ordre humanitaire, qui prennent en compte le niveau d'intégration de la personne au Canada, tout lien familial qu'elle a au pays, l'intérêt supérieur de tout enfant

touché et ce qui pourrait arriver si la personne retournait dans son pays d'origine.

Mohamed se sent très bien ancré à Montréal. Il n'a pas maintenu de relations avec celles et ceux qu'il a laissé.e.s derrière lui en fuyant la Guinée, mais il a développé un solide réseau à Montréal et est très engagé dans sa communauté. Devenu un fervent défenseur des droits des réfugié.e.s et des travailleur.se.s migrant.e.s, il s'implique activement dans divers organismes communautaires et de soutien. À cause des blessures qu'il a subies sur son lieu de travail au Québec, Mohamed est maintenant limité en ce qui a trait aux types d'emplois qu'il peut occuper. Il est actuellement employé dans un centre d'appel. Malgré sa résolution évidente à se bâtir une vie nouvelle au Canada, ses deux premières demandes pour considérations d'ordre humanitaire ont été rejetées. Il s'affaire en ce moment à tenter sa chance une troisième fois.

Lorsqu'on lui demande ce qu'il pense de la relation entre son pays d'origine et le Canada, Mohamed répond sans hésitation. Il croit qu'il y a un lien entre les intérêts du Canada pour les minéraux guinéens et le rejet des demandes d'asile en provenance de la Guinée : entre 2013 et 2019, près de 40 % des demandes guinéennes ont été refusées, alors que la moyenne pour tous les pays sources combinés était de 32 %². « Je pense que le Canada est intéressé uniquement par l'exploitation minière, pas par les gens », dit-il. La Guinée possède la plus grande réserve mondiale de bauxite, un minerai utilisé dans la production de l'aluminium. Selon Ressources naturelles Canada, en 2017 (soit la dernière année pour laquelle les données sont disponibles en ligne), sept sociétés minières canadiennes avaient des actifs en Guinée³.

Depuis son indépendance en 1958, la Guinée a été aux prises avec des gouvernements qui répriment la dissidence politique. Lors d'un rassemblement qui s'est tenu en septembre 2009 en opposition à la junte militaire qui était au pouvoir à l'époque, au moins 150 personnes ont été tuées et plus de 100 femmes ont été violées ou

2. Voir les statistiques de demandes d'asile par pays pour des motifs de persécution alléguée entre 2013 et 2019 sur la page suivante : Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada, « Statistiques de demandes d'asile », dernière modification le 5 mai 2020, en ligne : <https://irb-cisr.gc.ca/fr/statistiques/asile/Pages/index.aspx>.

3. Ressources naturelles Canada, « Actifs miniers canadiens selon le pays et la région, en 2016 et en 2017 », dernière modification le 8 juillet 2020, en ligne : https://www.rncan.gc.ca/cartes-outils-publications/publications/publications-sur-les-mineraux-le/actifs-miniers-canadiens/actifs-miniers-canadiens-anexe-1/15407?_ga=2.46345313.713514941.1594934675-1641453011.1594296992.

ont subi d'autres formes de violence sexuelle de la part de membres des forces de sécurité. Depuis cet événement, l'organisme de défense des droits de la personne Amnistie internationale a enregistré plus de 450 morts et des milliers de blessures, toutes infligées par les forces de sécurité guinéennes, qui répriment les manifestations dans une impunité quasi totale⁴. Après que l'actuel président, Alpha Condé, a déclaré son intention de changer la constitution afin de pouvoir se présenter pour un troisième mandat aux élections présidentielles d'octobre 2020, le nombre de morts de civil.e.s imputables aux forces de sécurité et en lien avec des manifestations prodémocratie a augmenté. Mohamed croit qu'en dépit de ces violations des droits de la personne, le Canada se montre réticent à critiquer le gouvernement guinéen pour éviter de compromettre ses intérêts miniers et qu'incidemment, les demandes d'asile provenant de la Guinée sont rejetées parce que le Canada ne reconnaît pas publiquement qu'il s'agit d'un pays dangereux que les réfugié.e.s doivent fuir.

CHESTER

Chester vient de Manille. Depuis les années 1970, la stratégie économique des Philippines repose en grande partie sur l'exportation de ses habitant.e.s en tant que travailleur.se.s migrant.e.s. De cette façon, le gouvernement peut contourner son obligation de créer des opportunités économiques viables au pays et récolter les fruits des devises étrangères grâce aux transferts de fonds effectués par ses ressortissant.e.s à l'étranger.

Chester est d'abord venu au Canada en 2015 à titre de participant au Programme des travailleurs étrangers temporaires pour fabriquer des produits et de la machinerie agricole à Repentigny, au Québec. Après seulement six mois de travail, la compagnie a déclaré qu'en raison d'un ralentissement économique, elle licencierait 24 travailleur.se.s philippin.e.s, dont Chester. Ce dernier est retourné chez lui, stressé et démoralisé.

Chester est revenu au Québec en 2017, cette fois à Sherbrooke, où il travaille maintenant comme mécanicien. Les choses vont mieux cette fois-ci – il dit qu'il aime son emploi de soudeur dans une entreprise

4. Amnistie internationale, *Guinée. Les voyants au rouge pour les droits humains à l'approche de l'élection présidentielle de 2020*, Communication d'Amnistie internationale pour l'examen périodique universel de l'ONU, 35^e session du groupe de travail de l'EPU, novembre 2019, en ligne : https://www.amnesty.org/download/Documents/AFR2910802019_FRENCH.PDF.

qui construit des silos de ferme et qu'il aime Sherbrooke. Cependant, les programmes de travail migrant au Canada impliquent de longues périodes de séparation familiale. Chester a laissé derrière lui sa femme et ses quatre enfants aux Philippines : l'aîné a 21 ans, suivi d'un fils de 17 ans, d'une fille de 16 ans, ainsi que d'une fillette de 7 ans, qui n'en avait que 3 lorsqu'il a quitté Manille. Chester a la gorge nouée lorsqu'il raconte le moment où il a annoncé à son « petit ange » qu'il devait partir. « Le plus dur, c'est quand elle pleure », dit-il. « Les émotions sont très difficiles. »

En tant que travailleur semi-qualifié, Chester est l'un des rares qui ont une chance d'obtenir la résidence permanente au Canada et de faire venir leur famille par l'entremise du Programme de l'expérience québécoise, ce qu'il souhaiterait. Cependant, pour qu'il soit admissible, son employeur doit accepter de le parrainer en lui offrant un emploi stable et il doit atteindre un niveau de français intermédiaire – ce qui n'est pas tâche facile. Bien qu'il ait accès à des cours de français financés par le gouvernement, ceux-ci sont offerts uniquement les jours de semaine, pendant qu'il travaille. Son entreprise lui a fourni des cours de langue de base, mais rien de plus. En vue de satisfaire aux exigences provinciales en matière d'emploi et de compétences linguistiques, Chester est donc complètement dépendant de son employeur. Alors qu'il était traditionnellement de la responsabilité du gouvernement de sélectionner et d'admettre les immigrant.e.s, dans le cas des travailleur.se.s étrangers.ères temporaires cette tâche est devenue l'apanage du secteur privé.

À l'automne 2018, la Coalition avenir Québec (CAQ) de François Legault a été élue au Québec après s'être engagée, pendant la campagne électorale, à admettre moins d'immigrant.e.s. Une fois le nouveau gouvernement formé, les employeurs n'ont cependant pas tardé à lui faire savoir qu'ils comptaient sur ces personnes pour pourvoir des postes et qu'une diminution des seuils d'immigration ne fonctionnerait pas dans un marché du travail restreint. En guise de réponse, le gouvernement Legault a encouragé une plus grande dépendance envers les travailleur.se.s migrant.e.s, satisfaisant les employeurs et l'économie en marche, tout en respectant l'engagement du gouvernement de réduire l'immigration permanente⁵. Le nombre de travailleur.se.s migrant.e.s a explosé en 2019, tandis

5. Laura-Julie Perreault, « François Legault, un champion de l'immigration qui s'ignore », *La Presse*, 9 décembre 2019, en ligne : <https://www.lapresse.ca/debats/editoriaux/2019-12-09/francois-legault-un-champion-de-l-immigration-qui-s-ignore>

que celui des personnes admises avec un plein statut – et tous leurs droits – a diminué. Ce n'est qu'un exemple d'une tendance observée partout au Canada depuis le début des années 2000 : une dépendance accrue envers une main-d'œuvre temporaire – et précaire – pour alimenter l'économie et répondre aux besoins des employeurs.

Lorsque je lui ai demandé s'il trouvait ce système juste, Chester a répondu que, pour lui, il se situait «à mi-chemin entre le juste et l'injuste». En tant que Philippin dont les compatriotes partent travailler dans une variété d'autres pays, il sait que la situation pourrait être pire. Cependant, il se sent aussi piégé par le système des permis de travail au Canada. «Tu es prisonnier d'un papier», soutient-il, voulant ainsi dire qu'une personne migrante est enchaînée par son permis de travail à l'entreprise qui l'a fait venir au Canada, pour le meilleur ou pour le pire. Les employeurs choisissent d'aider ou non les travailleur.se.s migrant.e.s à rester au pays en appuyant leur demande de résidence permanente ou en refusant de le faire; et s'ils déclarent que l'économie – et donc l'entreprise – connaît un ralentissement, comme ce fut le cas pour Chester en 2015, les travailleur.se.s peuvent être renvoyé.e.s dans leur pays d'origine, sans aucun recours.

DIANA

Diana a quitté la Colombie pour s'installer au Canada avec sa fille en 2008, fuyant un conjoint violent. À son arrivée, elle a demandé le statut de réfugiée, la persécution fondée sur le genre constituant depuis 1993 un motif de revendication admissible pour obtenir l'asile au Canada. Alors qu'elle était coiffeuse en Colombie, elle n'était pas autorisée à exercer sa profession au Canada. Pour ce faire, il aurait fallu qu'elle obtienne une équivalence de diplôme, mais l'établissement d'enseignement qui aurait pu la lui octroyer n'acceptait pas les demandeur.se.s d'asile comme étudiant.e.s. De ce fait, elle a plutôt étudié pour devenir préposée aux bénéficiaires dans un foyer de soins. Elle trouvait ce travail gratifiant, mais dans le cadre de son premier emploi, elle a été harcelée sexuellement et agressée physiquement de façon répétée par un collègue masculin. Ayant déjà subi de la violence basée sur le genre dans le passé, Diana a de nouveau été traumatisée par le harcèlement, ce qui l'a finalement conduite à donner sa démission. Lorsqu'une amie l'a informée qu'elle pouvait réclamer une indemnisation, elle a découvert qu'elle n'était pas couverte par la CNESST parce que les employé.e.s de son ancien lieu de travail étaient syndiqué.e.s. Mais, raconte-t-elle, lors-

qu'elle est allée demander l'aide du syndicat, ce dernier s'est rangé du côté de l'employeur et ne lui a offert aucune protection.

La demande d'asile de Diana a été refusée en 2010. Elle a le sentiment que cette décision est due aux mauvais conseils qu'elle a reçus d'une consultante en immigration qui lui avait indiqué quoi dire à l'audience sur sa demande d'asile. Dans les années qui ont suivi ce refus, Diana épuisa les mécanismes d'appel offerts aux demandeur.se.s d'asile, en vain. Prête à tout pour régulariser son statut après le rejet de sa demande, elle s'est fait arnaquer de 13 000 \$. Une femme qui se décrivait comme son amie lui a dit qu'elle connaissait un moyen plus rapide d'obtenir la résidence permanente, qui impliquait de soudoyer un agent d'immigration. Diana affirme que, dans la mesure où acheter un fonctionnaire pour passer devant les autres était un scénario plausible en Colombie, elle a cru que ce devait être le cas ici aussi. Sa fille et elle se sont épuisées au travail afin de ramasser l'argent nécessaire, lequel a disparu avec la femme en question. Finalement, un ordre d'expulsion a été émis contre elle. À ce moment, elle occupait un autre emploi qu'elle aimait dans une résidence de soin pour personnes âgées.

Son espoir de trouver une protection contre la violence basée sur le genre au Canada avait été anéanti, mais Diana avait encore l'impression qu'elle ne pourrait pas retourner en Colombie. Elle a donc décidé de vivre à Montréal dans la clandestinité, sans statut, même si cela impliquait de renoncer aux soins de santé, à l'assurance-emploi, ainsi qu'à d'autres services publics. Sa fille a songé à retourner sans elle en Colombie afin d'échapper aux difficultés liées à la vie de sans-papier, mais ultimement, quitter sa mère pour repartir à zéro en Colombie aurait été encore plus difficile que de rester avec elle à Montréal, même sans statut. À cause de la vulnérabilité inhérente à cette absence de statut légal, Diana a senti le besoin de couper ses liens d'amitié et d'éviter d'en développer de nouveaux. Elle avait peur de nouer des amitiés parce que «les gens sont curieux» et qu'ils pourraient dévoiler son secret. Elle s'est ainsi retrouvée très isolée.

Depuis qu'elle a perdu son statut légal, il y a maintenant plusieurs années, Diana a occupé une variété d'emplois à bas salaire. Elle travaille actuellement comme préposée à l'entretien et se sent prise au piège dans le boulot subalterne qu'elle effectue. Ce travail est difficile et elle est toujours fatiguée. Elle craint de ne pas pouvoir bénéficier des services de santé en vieillissant et que sa fille ait moins d'opportunités parce qu'elle est aussi sans statut légal. Elle dit que vivre de cette façon équivaut à ne pas exister («estar nula»).

TROUVER UNE APPARTENANCE ET UNE VOIX

Bien qu'ils et elle soient privé.e.s des avantages que procure un statut permanent, Chester, Mohamed et Diana ont trouvé un sens à leur vie là où ils et elle habitent. Lorsque j'ai rencontré Diana, elle se trouvait au Centre des travailleurs et travailleuses immigrants, affairée à la réalisation d'une bannière pour la marche organisée à l'occasion de la Journée internationale des femmes. Par l'intermédiaire du CTI, elle a enfin pu se créer un réseau d'ami.e.s à qui elle fait confiance. Elle y a aussi appris qu'elle peut demander la résidence permanente pour des considérations d'ordre humanitaire, une démarche dans laquelle elle s'est engagée. Diana affirme qu'avec le CTI, elle a trouvé sa voix. En tant que personne sans statut légal, elle doit prendre des précautions dans tous les aspects de sa vie, mais après avoir été reléguée au silence et à l'isolement pendant plusieurs années, elle est devenue très impliquée dans la défense des droits des femmes et des personnes migrantes.

Tisser des liens avec le Centre des travailleurs et travailleuses immigrants s'est avéré extrêmement important pour Chester et Mohamed également. À la suite de son congédiement en 2015, Chester a obtenu des informations du CTI et est alors devenu une personne-ressource et un intervenant auprès des groupes de travailleur.se.s philippin.e.s à Sherbrooke. Il participe à l'organisation d'ateliers afin de renseigner les travailleur.se.s sur leurs droits. Dans le cas de Mohamed, ce qui le motive en ce moment est d'éveiller les consciences quant aux injustices auxquelles font face les réfugié.e.s et les autres nouveaux.elles arrivant.e.s partout au Canada. Grâce aux différents organismes dans lesquels il s'implique, il est devenu un ardent défenseur des droits des personnes migrantes. Tou.te.s les trois ont trouvé leur place au Québec en soutenant d'autres individus qui vivent des situations semblables et en prenant la parole afin de sensibiliser la population aux défis et à la discrimination auxquels sont confronté.e.s les travailleur.se.s migrant.e.s au Canada.

L'EXTRACTION DES RESSOURCES HUMAINES

Le concept d'*extractivisme* est un outil utile pour analyser la relation entre le Canada et les travailleur.se.s migrant.e.s⁶. Depuis la colonisation, l'économie du pays est fondée sur l'extraction de minerai et d'autres ressources naturelles. L'État colonial a déplacé et dépossédé les peuples autochtones de leurs terres et a violé la souveraineté territoriale de ces nations afin de générer de la richesse grâce à l'extraction des ressources naturelles, une pratique qui est toujours en cours. Le Canada est également devenu tristement célèbre pour ses activités d'extraction, minière en particulier, à l'étranger. Les sociétés minières canadiennes implantées dans un grand nombre de pays ont été à l'origine non seulement de la dégradation environnementale et du déplacement de plusieurs communautés, autochtones et autres, mais aussi de violations des droits de la personne, notamment par le biais du travail forcé, du travail des enfants, de viols et de meurtres commis envers ceux et celles qui s'opposent à leurs activités⁷.

L'extraction des ressources humaines par l'exploitation du travail des personnes migrantes présente des affinités notables avec celle des ressources naturelles par les entreprises canadiennes. Le travail de gens comme Mohamed, Chester et Diana est extrait au profit de leurs employeurs, des gouvernements qui récoltent leurs taxes et des économies dans lesquelles ces travailleur.se.s sont imbriqué.e.s. Et pourtant, comme plusieurs communautés affectées par l'extraction des ressources naturelles, ils et elles sont particulièrement vulnérables aux violations de leurs droits humains, notamment dans le contexte du travail. À l'image de l'environnement qui se dégrade à cause des activités extractives, les travailleur.se.s migrant.e.s sont souvent considéré.e.s comme « jetables » par les industries qui en dépendent pour réaliser des profits. Celles-ci les traitent comme des ressources renouvelables et s'en débarrassent quand leurs visas expirent ou quand leurs processus d'immigration ou de demande d'asile échouent. En termes économiques, leur marginalisation et leurs luttes constituent des « externalités » : des effets secondaires de l'activité commerciale qui ne se reflètent pas dans les coûts de production. Étant déjà déraciné.e.s de leurs pays d'origine, ces travailleur.se.s s'atta-

6. L'extractivisme est un concept socio-économique utilisé pour décrire des économies qui sont fondées sur la production et l'exportation de ressources primaires.

7. Voir, par exemple : Alain Deneault et William Sacher, *Paradis sous terre : comment le Canada est devenu la plaque tournante de l'industrie minière mondiale*, Montréal, Écosociété, 2012.

chent aux lieux et à leurs communautés d'adoption, mais leur futur ici demeure au mieux incertain⁸.

Tout au long de l'histoire du Canada en tant que projet colonial, jusqu'à l'adoption du multiculturalisme dans les années 1960, l'immigration en provenance de l'Europe a constitué un élément clé de l'entreprise d'occupation du territoire. Durant cette période, les immigrant.e.s n'étaient pas considéré.e.s en fonction de leurs compétences ou de leur niveau d'instruction, mais plutôt de leurs origines ethniques. Certaines personnes racisées étaient admises afin, principalement, de pourvoir des emplois dangereux, comme ce fut le cas des ouvrières chinoises qui ont construit le chemin de fer Canadien Pacifique vers la fin du 19^e siècle. Pour le reste, la politique d'immigration était explicitement réservée aux personnes blanches. En 1967, un système de points a été mis en place afin de déterminer qui pourrait immigrer au Canada. Ce système, que nous utilisons encore aujourd'hui, ne fait pas de discrimination selon la race ou l'origine ethnique, mais principalement sur la base du revenu, de la scolarité et du niveau de compétence.

Le système de points est considéré comme une avancée par rapport aux systèmes ouvertement racistes qui l'ont précédé, mais il est en place depuis longtemps, sans qu'on ne l'interroge ou qu'on l'examine avec attention. Si les immigrant.e.s hautement qualifié.e.s se retrouvent constamment victimes d'une déqualification (suivant le cliché de l'ingénieur.e-qui-conduit-un-taxi), les personnes travaillant dans les domaines de l'alimentation, de l'agriculture et des soins sont, pour leur part, non seulement essentielles, mais très recherchées. Et pourtant, les demandes d'immigration des premières continuent d'être traitées en accéléré, alors que les autres sont marginalisé.e.s et leur statut précaire maintenu. Dans notre système d'immigration, la discrimination selon les compétences et la scolarité est devenue un moyen indirect d'exercer une discrimination selon la classe et la race.

Le travail qu'effectuent les travailleur.se.s migrant.e.s est souvent essentiel au fonctionnement de la société canadienne. Ils et elles prennent soin de nos jeunes, de nos aîné.e.s et de nos malades,

produisent et transforment notre nourriture et nettoient nos maisons, nos bureaux et nos hôtels. Malgré son importance, ce travail est extrêmement dévalorisé. Et contrairement aux candidat.e.s à l'immigration posséd-

8. Il est intéressant de noter que Mohamed, Chester et Diana viennent tou.te.s de pays où les intérêts miniers canadiens ont été directement associés à des déplacements et à des violations des droits de la personne.

tant un niveau d'instruction élevé, la majorité de ces travailleur.se.s essentiel.le.s n'est pas considérée comme étant digne de séjourner au pays. Le Canada veut la main-d'œuvre bon marché que fournissent ces individus, mais il ne veut pas d'eux.

Notre économie nationale compte donc sur le roulement d'une main-d'œuvre composée de demandeur.se.s d'asile, de travailleur.se.s migrant.e.s embauché.e.s dans le cadre de programmes gouvernementaux et de personnes sans statut afin de soutenir des entreprises qui, sans ces gens, lutteraient pour leur survie. Ces entreprises ne parviennent pas à trouver des employé.e.s canadien.ne.s, soit parce qu'il y a une pénurie dans leur domaine ou parce que les conditions qu'elles offrent ne sont pas assez compétitives. Dans ce dernier cas, faire venir des gens de pays à faibles revenus – qui sont prêts à travailler à bas salaire – permet de subventionner les modes de vie des consommateurs.trices canadien.ne.s et de garantir le rendement de plusieurs entreprises en offrant des prix concurrentiels sur le marché. Le Canada renforce son économie en exploitant le labeur de travailleur.se.s marginalisé.e.s des pays du Sud tout en les laissant à l'écart de la société canadienne.

Les personnes réfugiées et migrantes ne retirent pas toujours un bénéfice économique du fait de travailler au Canada : certaines sont maltraitées, d'autres sont blessées pour la vie et plusieurs sont reléguées aux marges de la société. Nombre d'entre elles sont expulsées du pays ou doivent, d'une manière ou d'une autre, retourner dans leur pays d'origine. Or, l'économie canadienne – et, par extension, la société canadienne – bénéficie toujours de leur travail. Les histoires de Diana, Mohamed et Chester, comme celles de tou.te.s les travailleur.se.s essentiel.le.s qui se sont retrouvé.e.s aux premières lignes durant la pandémie de COVID-19, mettent crûment en lumière les façons dont la discrimination et l'exploitation demeurent au cœur de notre économie.

Traduit de l'anglais par Katrie Chagnon

FFFaire

avec

CC

CC

**Aimer les
choses de
seconde main
et bifurquer**

**Suzanne
Beth**

C'est l'été au Chili – c'est donc le cœur de l'hiver à Montréal, mais c'est vraiment dur à croire. On roule dans les montagnes désertiques des environs de Santiago. La route est sinueuse, nous avançons sous un immense ciel bleu. C'est déjà les Andes, chaque tournant laisse apparaître d'autres montagnes, toujours plus élevées. Elles continuent longtemps d'être principalement peuplées de grands cactus. En haut, où le soleil continue de briller mais le fond de l'air est frais, nous passerons un long moment à regarder un condor assis sur le toit d'un haut bâtiment en espérant que l'énorme oiseau s'envole. Après de longues minutes, il se déplacera de quelques centimètres, à pied, pour passer de l'autre côté du toit. Les condors ont mieux à faire que d'impressionner les touristes.

Sur le chemin du retour, nous sommes dans la félicité d'avoir passé quelques heures dans toute cette beauté. Nous discutons de choses et d'autres et, peut-être parce que ça ne nous arrive pas souvent d'être en auto, la conversation porte, un temps, sur la voiture qu'on aurait si on en avait une. Quand arrive mon tour, je dis que j'ai déjà vu une vieille Saab tout en angles, qui me plaisait bien.

L'ami qui conduit est *coach*, il travaille pour une compagnie de conseil, ici au Chili. La mention de Saab l'amuse beaucoup parce que, ainsi qu'il nous l'explique, le fondateur et consultant en chef de sa compagnie commence toujours sa présentation de leurs services en parlant du constructeur automobile suédois : Saab incarne pour lui l'exemple d'une entreprise n'ayant pas su s'adapter. En effet, et bien que l'enchaînement des rachats soit un peu compliqué, Saab a arrêté de produire des autos au cours des années 2000. Cette anecdote me ravit et je me mets à aimer sincèrement cette voiture au capot pointu qui doit désormais envisager l'avenir à partir d'une lignée éteinte, au sein d'un temps fini. J'explique à notre ami que tout mon souci est d'essayer de formuler l'envers du récit de son patron.

Je me propose donc de réfléchir aux objets dont la durée excède le temps qui leur était alloué ou, plus précisément, aux choses – matières et usages – dont la durée contrarie l'ouverture infinie – le vide – du temps linéaire. L'idée est de voir comment ces choses, en devenant anachroniques, font stagner et dévier la succession dans laquelle elles étaient appelées à s'inscrire. Il ne s'agit pas de faire l'éloge du vintage ou de préférer les antiquités; ce n'est pas exactement une question de goût. Il y a un enjeu esthétique à leur présence, mais il tient plutôt à ce que, de la sorte et quelle que soit la manière dont ils ont été produits, ces objets sont délivrés de l'emprise de la modernité industrielle. S'ils sont libérés, nous qui



vivons avec eux et les utilisons, nous pourrions peut-être suivre leur sillage. Pour expliquer un peu ce que j'essaie de dire, je crois qu'une bonne piste se nomme Shirōto no ran : La révolte des amateurs.

Shirōto no ran, c'est un collectif aux contours flous qui tient magasins d'articles d'occasion, cafés et espaces libres dans Kōenji, un quartier de l'ouest de Tokyo où se loger était encore abordable dans les années 2000. Dans ce texte, je vais explorer l'idée de Matsumoto Hajime, l'un des fondateurs et la principale figure publique de La révolte des amateurs, selon laquelle les objets de seconde main vendus dans son magasin sont des « alliés¹ ».

Dans un livre consacré aux formes d'activisme dans le Japon de l'après-Fukushima, Azumi Tamura rapporte la formulation mi-figue mi-raisin par laquelle le candidat du Parti communiste japonais aux élections municipales de 2007 dans la circonscription de Kōenji décrit le collectif. Il dit : « Shirōto no Ran est un mouvement qui comble l'écart entre les gens qui prennent la politique au sérieux et les nihilistes². » Quand le candidat communiste parle de prendre la politique au sérieux, il faut entendre politique représentationnelle, celle de l'État japonais. L'horizon du militantisme de La révolte des amateurs, qui scande « nous ne sommes pas le peuple qui vous écoute », est

1. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo: Power Struggles*, New York, Routledge, 2018, p. 58. Dans ce texte, toutes les citations tirées des ouvrages de langue anglaise sont traduites par l'autrice.

2. Azumi Tamura, *Post-Fukushima Activism Politics and Knowledge in the Age of Precarity*, New York, Routledge, 2018, p. 115.



plutôt celui de la micropolitique, mineure et localisée³. Les pratiques autonomes du groupe oscillent entre un engagement indirect avec la sphère publique et un désintéret total pour ce qui s'y passe.

Lors des élections de 2007, Matsumoto, de Shirōto no ran, s'était aussi porté candidat dans Kōenji, mais pas en vue d'être élu. Dans un contexte restreignant considérablement les possibilités de manifester dans l'espace public, il se proposait plutôt de tirer parti d'une disposition de la loi électorale japonaise permettant aux candidat.e.s de faire campagne bruyamment, avec des porte-voix fixés sur des camionnettes qui sillonnent leur circonscription. Pour Matsumoto, le moment de la campagne valait pour lui-même : contre la privatisation croissante de l'espace tokyoïte, son intention était « de créer un espace dont l'usage serait libre⁴ ». Typique des actions de La révolte des amateurs, sa non-campagne se caractérisait par un certain humour et de la musique punk⁵. Dans les mots du candidat communiste : « Je trouvais ça terriblement cavalier d'utiliser les

élections pour organiser des performances publiques, mais à vrai dire ça donnait envie⁶. »

Cette manière de transformer l'espace par la musique et la danse est une variation des *sound-demos* : des manifs sonores dont la formalisation date du mouvement de 2003-2004 en

3. *Ibid.*, p. 102 et 28.

4. *Ibid.*, p. 115.

5. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, op. cit., p. 53.

6. Azumi Tamura, *Post-Fukushima Activism Politics and Knowledge in the Age of Precarity*, op. cit., p. 115.

opposition à l'invasion américaine de l'Irak puis de l'Afghanistan ayant initié un renouveau de la contestation publique au Japon⁷. Mais ce qui entre aussi en ligne de compte pour La révolte des amateurs – et d'ailleurs pour les luttes contre les guerres d'Irak et d'Afghanistan –, ce sont les circonstances sociopolitiques du Japon à partir du début des années 1990. On l'appelle le Japon « post-bulle », celui de la récession ayant suivi l'envolée spéculative de la fin des années 1980. Mêlée aux politiques néolibérales qui donnent son goût singulier à notre époque, elle a entraîné la précarisation considérable des conditions de travail de beaucoup de monde. Cette précarité, ça donne les *freeters* : « être *freeter* ne désigne pas un type particulier d'emploi, mais l'appartenance à une strate de personnes pouvant osciller entre les études, le chômage, le travail journalier, d'autres formes de travail irrégulier ou de retrait social⁸. » C'est aussi le cas de jeunes sans-abris et des femmes au foyer travaillant à temps partiel.

La catégorie est donc vaste et floue. Elle s'oppose d'abord aux vrais emplois, stables et convoités, des maris pourvoyeurs de l'après-guerre japonais : des emplois à vie évoluant en fonction de l'ancienneté. Mais ce flou témoigne aussi de l'histoire de la formation, au cours des trente dernières années, de ce précaire. Le terme *freeter* a d'abord été associé à de jeunes gens qui choisissaient de vivre de petits boulots instables pour éviter délibérément de se conformer aux commandements du travail salarié et ainsi pouvoir explorer d'autres manières de vivre. Les années 1990 avançant, la récession et ses remèdes néolibéraux faisant leur œuvre, la condition de *freeter* s'est généralisée et le terme se rapporte désormais aux horizons socioéconomiques rétrécis des « générations perdues » qui se succèdent depuis.

L'activisme déployé par les *freeters* au sens très large conserve le désir de renversement des valeurs sociales promues par les premières organisations militantes, comme la « Ligue des bons à rien » (*Dameren*, fondée en 1992). Le mouvement des luttes organisées autour du travail précaire est ainsi tendu entre, d'une part, un rejet de la précarité qui s'exprime dans toutes sortes d'actions et de pratiques visant à mitiger la violence matérielle et psychique qu'elle occasionne et, d'autre part, une tendance à embrasser cette précarité, parce qu'elle permet d'entrevoir des manières de vivre soustraites à l'emprise du capital. Carl Cassegård dit : une tension entre vie et survie⁹.

7. Carl Cassegård, *Youth Movements, Trauma and Alternative Space in Contemporary Japan*, Leiden, Brill, 2014, p. 67.

8. *Ibid.*, p. 4.

9. *Ibid.*, p. 84.

Le militantisme *freeter* est au principe de La révolte des amateurs, qui est donc traversé par cette tension. En 2005, Matsumoto, celui de la non-campagne électorale, a ouvert avec un camarade un magasin d'articles de seconde main dans la rue commerçante de Kōenji : le magasin numéro 1. « Ils ont bouché les trous dans les murs, posé de la pelouse artificielle au sol et installé un studio à l'arrière. Ils ont ouvert un petit bar et commencé à diffuser des émissions de radio, la nuit, sur internet¹⁰ ». Puis d'autres lieux sont apparus dans le quartier, composant peu à peu la nébuleuse Shirōto no ran. Leur ancrage local, qui comprend l'établissement progressif de bons rapports avec les commerçant.e.s du voisinage, sert de base à différentes pratiques visant à contester la privatisation rampante de l'espace tokyoïte.

Le propos est d'abord la vie quotidienne : les manifs et les moments de mobilisation s'ancrent dans la communauté organisée comme ça. Les magasins de vêtements et d'objets d'occasion s'inscrivent dans une perspective anti-consummatrice qui fait partie intégrante de leur politique. Contre toute forme de misérabilisme, les activités de recyclage, de réparation et de réutilisation pratiquées par le collectif s'offrent comme un plan de partage matériel et sensible. De la même manière que les manifs sonores sont des critiques immanentes de la privatisation de l'espace à Tokyo, l'attention portée à la deuxième vie des choses ne sert pas simplement à permettre aux gens d'acheter un frigo ou un manteau sans se ruiner (ou s'endetter) : elle vise un monde. Soutenir la survie se fait avec une idée de la vie en tête, qui résonne avec le ton joueur du titre de l'un des livres écrits par Matsumoto, *La contre-attaque des pauvres*.

« En retournant la situation de pauvreté dans le Tokyo ultracom-pétitif en un point d'appui pour échapper à la pression et au désenchantement économique, [La révolte des amateurs] propose une définition du bonheur accessible à tous et désirable d'une autre manière¹¹. » Ces choses permettent de vivre autrement que suivant les impératifs d'une vie conduite par le travail corporatif et la consommation.

Elles autorisent et soutiennent d'autres désirs. Elles en sont, en fait, la matérialisation. Incarnant la tension et le jeu entre vie et survie, les objets recyclés se trouvent au cœur d'une pratique qui dépose et désactive la précarité en tant que catégorie sociologique.

10. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, op. cit., p. 56.

11. « Introduction », dans Sabu Kohso et al., *Fukushima & ses invisibles. Cahiers d'enquêtes politiques*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2018, p. 41.



Shirōto no ran affirme la pauvreté des personnes qui le composent : leurs moyens financiers limités sont la mesure des usages du collectif. Mais, dans un même mouvement, cette pauvreté est aussi revendiquée comme une forme de richesse parce qu'elle offre une voie de sortie des impératifs de l'économie : « [leur] lutte constitue en fait un "exode" [...] de la forme étatique et du mode de vie actuel¹² ». En prenant « soin des objets délaissés par l'économie¹³ », le collectif voit la précarité, des choses et des personnes, comme appelant une recomposition du rapport au monde matériel hors de la consommation et de la conception du temps qui va avec. Autrement dit, les objets de seconde main sont des alliés pour envisager et pratiquer un avenir qui se pense autrement que comme la continuation des forces dominant notre présent. Ils sont des alliés dans notre lutte contre le temps vide et linéaire du progrès. Ils sont nos alliés parce qu'ils permettent de concevoir et de performer une bifurcation.

Le recyclage et la récupération, la réparation et le réemploi se rapportent au passé, mais différemment de l'héritage compris comme succession. Ils supposent une forme de reprise ou de répétition qui offre l'étonnante possibilité d'une nouveauté. Giorgio Agamben, évoquant Walter Benjamin, décrit par exemple la

12. Azumi Tamura, *Post-Fukushima Activism Politics and Knowledge in the Age of Precarity*, op. cit., p. 100.

13. « Introduction », dans Sabu Kohso et al., *Fukushima & ses invisibles. Cahiers d'enquêtes politiques*, op. cit., p. 41.

manière dont le souvenir permet de renouveler le passé : se remémorer n'est pas constater un avoir été figé. En se frayant un chemin vers le passé, la mémoire retrouve les choses dans leur puissance – elle les rencontre dans leur pouvoir-être et leur pouvoir-ne-pas-être, c'est-à-dire dans la possibilité qu'elles soient autrement. « La force et la grâce de la répétition, écrit Agamben, la nouveauté qu'elle apporte, c'est le retour en possibilité de ce qui a été, le rend à nouveau possible¹⁴. » Ce qui est répété, ce n'est pas le fait, mais sa potentialité et sa contingence : « la répétition restitue la possibilité », elle la régénère dans son indétermination¹⁵. Le retour permet donc une repotentialisation – tout le contraire de la conception dominante qui voit le passé comme un entrepôt pour choses périmées et événement révolus, réduisant la possibilité de renouveau à la seule projection dans l'ouverture d'un avenir vide. Ce que Peter Szondi a appelé « l'espoir dans le passé¹⁶ » de Benjamin est reformulé ici comme espoir dans le retour. Je dirais que pour les objets d'occasion, les opérateurs de cette repotentialisation et des innombrables bifurcations qu'elle ouvre sont l'usage et l'entretien.

En 2006, Shirōto no ran a dû défendre son alliance avec les articles d'occasion quand la Loi sur la Sécurité des appareils et matériaux électriques (PSE) devait entrer en vigueur : « la loi aurait empêché la vente de produits électriques d'occasion ne portant pas l'inscription indiquant qu'ils avaient été testés et approuvés par le ministère de l'Économie, du Commerce et de l'Industrie¹⁷. » On imagine un bataillon de gratte-papiers du ministère inspectant chaque cuiseur à riz, chaque rasoir, chaque ventilateur, chaque grille-pain des boutiques de Kōenji et c'est presque attendrissant. Mais bien sûr, il ne s'agissait pas de mettre sur pied une flotte d'inspection, mais de compliquer sérieusement la revente d'appareils électriques. Pourquoi leurs fabricants en feraient-ils de nouveaux, sinon ? Ne s'y trompant pas, l'appel de la manif était : « sauvons les électros des pauvres¹⁸ ».

Les appareils électroménagers sont un peu plus que des produits de consommation courante : ce sont aussi des emblèmes, ceux

14. Giorgio Agamben, « Le cinéma de Guy Debord », dans *Image et mémoire. Écrits sur l'image, la danse et le cinéma*, trad. de l'italien par Marco Dell'Omodarne, Suzanne Doppelt, Daniel Loayza et Gilles A. Tiberghien, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, p. 91.

15. *Ibid.*
16. Peter Szondi, « L'espoir dans le passé. Sur Walter Benjamin », *Revue germanique internationale*, n° 17 (2013), p. 137.
17. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo: Power Struggles*, op. cit., p. 59.
18. *Ibid.*

de la prospérité de l'après-guerre. À la défaite du Japon en 1945 et à la misère des années suivantes a succédé la période dite de Haute Croissance, l'expansion économique de 1955 à 1970 environ, dans le contexte d'une alliance privilégiée du Japon avec les États-Unis de la Guerre froide. Alors, tout le monde s'est mis à convoiter les « trois trésors » des années 1950 et 1960 : laveuse, frigo, télé – puis les « trois "C" » des années 1970, *colour television* (télévision couleur), *car* (automobile) et *cooler* (air conditionné).

C'est là que Fukushima entre en scène : la triple catastrophe du 11 mars 2011 – séisme, tsunami et accident dans la centrale nucléaire Daiichi de Fukushima – que Thomas Lamarre appelle fort justement « le désastre de TEPCO à Fukushima¹⁹ », du nom de la compagnie électrique exploitant la centrale. Le militantisme *freeter* a joué un rôle de premier plan dans les mobilisations suivant les événements de mars 2011, d'abord devant des institutions gouvernementales et les bureaux de TEPCO. Un mois après la catastrophe, le 10 avril, une manif antinucléaire est organisée par La révolte des amateurs, dans leur quartier de Kōenji. Elle rassemble contre toute attente 15 000 personnes, dont beaucoup manifestent pour la première fois.

La *sound-demo* d'avril 2011 s'inscrit dans le registre carnavalesque et festif dont j'ai parlé plus haut et qui vise, d'une manière générale, à permettre aux « citoyens pauvres de faire un usage inhabituel d'espaces supposément "publics" qui leur sont ordinairement inaccessibles²⁰ ». Plus singulièrement, Matsumoto décrit la nécessité de cette manifestation comme celle de se libérer de l'« atmosphère de retenue » prévalant depuis la catastrophe. Pour lui, cette injonction à la retenue interdisait la circulation des émotions liées à la situation, à commencer par la colère et la peur : cette manif était un espace-temps de libération plus encore qu'une adresse au pouvoir. Insistant aussi sur l'importance de tels affects pour les luttes dans l'après-catastrophe, l'autrice féministe Matsumoto Mari affirme : « [c'est] la puissance fondamentale de la terreur, nourrie par l'effroi et la rage du monde [...] [qui] initie nos pensées à ce qui est réellement émouvant, fragile et précaire²¹. »

19. Thomas Lamarre, *The Anime Ecology: A Genealogy of Television, Animation, and Game Media*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2018, p. 226.

20. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, op. cit., p. 49.
21. Mari Matsumoto, « Mon espoir que nous restions enragés, ensemble, plus que jamais » dans Sabu Kohso et al., *Fukushima & ses invisibles. Cahiers d'enquêtes politiques*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2018, p. 151 et 155.

Il est certain que ce registre des luttes antinucléaires est indissociable de l'ensemble de réflexions et de pratiques développées, depuis les années 1980, par les réseaux de l'activisme *freeter*, qui visent l'ensemble des implications – politiques, sociales, psychiques – de la vie dans la société industrielle « *Japanese-style*²² ». Bien sûr, l'industrie nécessite de l'électricité, une électricité atomique apportée à la métropole tokyoïte, cœur du « tout économique », depuis les campagnes appauvries du nord-est. Historiquement périphériques à la constitution du Japon, elles ont été l'objet d'une colonisation intérieure dont relève l'installation des deux centrales nucléaires à Fukushima.

Sabu Kohso observe qu'un des effets inattendus de l'accident nucléaire a été de révéler l'importance du travail reproductif, le « soin quotidien²³ », et les personnes qui en ont la charge, massivement des femmes. Matsumoto Mari, l'autrice féministe dont j'ai parlé un peu plus haut, le définit comme « tout ce dont nous avons besoin pour vivre : de la nourriture, des vêtements, des abris, des lieux de vie, des espaces de cohabitation, des aptitudes à soigner nos propres corps²⁴ ». Pour y penser, les références des cercles militants sont Tchernobyl, les mouvements de lutte contre la pollution industrielle au Japon et l'activisme d'Act Up. Cette perspective expose l'envers de la logique intégralement productive du dispositif famille/compagnie/État de la Haute Croissance japonaise – une machine à fabriquer les aspirations de la classe moyenne à une vie réussie qui repose sur une profonde division genrée : « les enfants travaillaient fort à l'école, les femmes prenaient en charge leur éducation et l'entretien de la maison et les hommes s'engageaient à occuper un emploi à vie pour lequel ils recevaient un "salaire familial"²⁵. »

Dans le Japon post-bulle, l'effondrement de la vie organisée par le travail salarié se traduit notamment par un sentiment de perte d'un

endroit où vivre – l'expression japonaise qui dit ce déracinement (*ibashō ga nai*) entremêle l'absence de lieu à celle de liens. Nombre de personnes précaires n'ont simplement plus de toit :

22. Oguma Eiji cité dans Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, op. cit., p. 1.

23. Sabu Kohso, « The Invisible Violence of Radiation. Sabu Kohso in Conversation », *Le Merle – Cahier sur les mots et les gestes*, vol. 5, n° 2 (automne 2018), p. 49.

24. Mari Matsumoto, « Mon espoir... que nous restions enragés, ensemble, plus que jamais », op. cit., p. 138.

25. Anne Allisson, « Ordinary Refugees: Social Precarity and Soul in 21st Century Japan », *Anthropological Quarterly*, vol. 85, n° 2 (printemps 2012), p. 351.

« faisant référence à une nouvelle manière d'être sans abri où les personnes, principalement jeunes, s'installent temporairement dans des cybercafés, le terme "*net café refugees*" est devenu synonyme de précarité – de la maison, du travail et de la vie elle-même²⁶. » Plus qu'un malaise social, cette expérience de solitude et de déconnexion radicales constitue une véritable dévitalisation spirituelle, qu'Anne Allisson appelle « précarité de l'âme²⁷ ». L'âme, comme principe vital, renvoie aussi bien aux conditions matérielles qu'immatérielles qui font et soutiennent la vie. L'expression de « souffrance de vivre » (*ikizurasa*), par laquelle la militante Amamiya Karin nomme cette affliction, donne une idée de sa sévérité²⁸.

« Le réemploi, note Matsumoto Hajime, n'est pas seulement bon pour les pauvres, qui ne peuvent se permettre d'acheter des objets neufs, ça l'est aussi pour la construction de communautés²⁹ » : la clientèle est bien souvent du quartier, elle vend aussi bien qu'elle achète. Ainsi, les choses de seconde main sont nos alliées parce qu'elles prennent soin de nous et réfutent notre atomisation. Aussi, je dirais finalement que les objets d'occasion sont nos alliés parce qu'ils nous sauvent d'aller chez Muji.

Contrairement à ce qu'on peut penser, le pic de la consommation japonaise ne date pas des années 1980, le temps de la bulle et du rachat des châteaux européens, mais des années 1970. Après ça, on ne voulait « pas acheter plus, mais *moins*. Le style substractiviste est devenu la manière de vendre ce moins³⁰ » : une consommation conçue à partir de notre désir de ne pas consommer. Cette idée de substractivisme va plus loin que la neutralité ou la discrétion, c'est un minimalisme qui vise l'« ignorabilité³¹ ». Personne ne sera donc étonné de lire que la chaîne Muji (Mujirushi ryōhin : articles de qualité sans marque), dont le premier magasin a ouvert en 1983 à Tokyo, incarne cette promesse d'invisibilité. Faire un tour chez Muji, c'est une manière risquée, tant d'un point de vue spirituel que financier, de prendre l'air : dans le substractivisme, la question de l'emballage s'articule historiquement à la promotion, au Japon, de nouvelles approches, typiquement néolibérales, « du travail et de soi, organisées par le contrôle émotionnel et une vie à basse intensité affective³² ».

29. Carl Cassegård, *Youth Movements, Trauma and Alternative Space in Contemporary Japan*, op. cit., p. 109.

30. Paul Roquet, *Ambient Media: Japanese Atmospheres of Self*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2016, p. 139.

31. *Ibid.*, p. 137.

32. *Ibid.*, p. 133.

26. *Ibid.*, p. 353.

27. *Ibid.*, p. 349.

28. *Ibid.*, p. 350.



Soustraite de l'obligation de vivre avec son temps, la matérialité anachronique des objets d'occasion vendus dans les magasins de Shirōto no ran libère notre désir de l'obligation de remplir le vide du temps chronologique avec nos achats et nos déchets. Leurs vies multiples matérialisent un temps fait de répétition et de boucles, de retenue et d'immobilité. C'est ici, je crois, que se situe leur enjeu esthétique, qui n'est pas une question de bon goût mais d'amour : « l'amour ne s'attache jamais à telle ou telle propriété de l'aimé (l'être-blond, petit, tendre, boiteux [ou, en régime Muji, blanc, gris, indigo ou translucide]), mais n'en fait pas non plus abstraction au nom d'une fade généralité (l'amour universel), il veut l'objet avec tous ses prédicats, son être tel qu'il est³³. »

Anachronisme, c'est un mot qui a mauvaise réputation, mais je l'aime bien – il semble que c'est aussi le cas de La révolte des amateurs. Outre la confiance qu'il place dans les vieilleries, le collectif s'inscrit dans une généalogie élective d'anciennes luttes, révoltes et rébellions japonaises³⁴. Pour les réseaux activistes des quarante

dernières années, cette interpolation avec un passé séditieux relativement ancien est notamment motivée par ce qui est perçu comme l'échec traumatisant des grands mouvements de contestation plus récents, ceux des années 1960 et 1970. Renouer

33. Giorgio Agamben, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, trad. de l'italien par Marilène Raiola, Paris, Seuil, 1990 [1990], p. 11.

34. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, op. cit., p. 55.

de la sorte avec d'autres lignées antiautoritaires participe d'une tentative de se libérer de l'héritage pesant des aspirations contestataires de l'après-guerre, directement aux prises avec l'alliance redoutable de l'État et du capital de la Haute Croissance.

Matsumoto Hajime rapproche volontiers les *sound-demos* organisées par Shirōto no ran des *ikki*, des insurrections – souvent des révoltes paysannes – aux visées égalitaires organisées dans le Japon prémoderne³⁵. De même, il établit un lien entre la texture de l'implantation de La révolte des amateurs dans Kōenji et celle du petit peuple d'Edo – du nom de Tokyo avant la modernisation. « Il s'agit clairement d'un traditionalisme, mais un traditionalisme qui ne trouve pas son ancrage dans la version orthodoxe et élitiste de la tradition japonaise, mais dans celle du petit peuple, alliée à une force anarchiste sous-jacente³⁶. »

Dalie Giroux note que l'amalgame entre tradition et conservatisme caractéristique de la pensée moderne, et qui nous est pour cette raison si familier, repose « d'une part [sur] une conception progressiste du temps et, d'autre part, [...] [sur] l'identification au passé sous le mode de l'appropriation des institutions de domination³⁷ ». S'efforçant de soustraire la tradition au borbier où l'a ainsi reléguée le régime temporel de la modernité, qui la confine à un attachement conservateur au passé, Giroux refuse de voir la tradition réduite à un plan de connaissance désuet. Elle la décrit au contraire comme le médium par lequel « le passé est toujours inscrit dans le présent, il est vivant dans le présent – et ce passé prend la forme d'un affect, d'une image, d'une adresse au présent, d'une possibilité³⁸ » : ce n'est pas un entrepôt où stocker le révolu, c'est un monde qui peut être activé.

Shirōto no ran embrasse son archéologie populaire : *ran* c'est la révolte, avec une nuance émeutière, qui évoque les insubordinations anciennes; l'amateurisme de *shirōto* dépose la professionnalisation et le conditionnement de la vie aux besoins corpo. Dans les mots de Matsumoto : « Debout! Le temps de l'insurrection est venu! Je vais vendre quelque chose dont je n'ai pas besoin au magasin d'occasion!³⁹ »

37. Dalie Giroux, « Habiter les ruines. Notes sur le plan existentiel de la tradition », texte inédit, rédigé en préparation à un atelier organisé par STASIS à la Flèche rouge (Montréal), le 25 mars 2017.

38. *Ibid.*

39. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, op. cit., p. 59.

35. Carl Cassegård, *Youth Movements, Trauma and Alternative Space in Contemporary Japan*, op. cit., p. 109.

36. *Ibid.*, p. 109.

Passeril

ppareil



**« Comme une
tempête
tropicale » :
essai d'exfo-
liation de la
forme valeur**

**Erik
Bordeleau**

Le futur catégorique, le futur proprement dit, se détermine au sortir du présent. C'est sa position de définition. Qui dit présent clos dit futur catégorique. Et si on quitte le futur catégorique, c'est qu'on renonce aussi à clore le présent.

— Gustave Guillaume

I¹

Au cœur de la finance, on trouve un désir de maîtrise et d'immunité. On « fait des économies » pour se prémunir en cas d'infortune et, à ceux et celles qui parviendraient un tant soit peu à échapper à la précarité, on offre des outils de planification en vue d'assurer leur futur, par exemple sous la forme d'une « retraite ». Avoir de l'argent nous permet de voir venir, de produire une petite bulle plus ou moins volatile, une sorte d'abri portatif facile à déployer à partir duquel aménager quelques conditions de possibilité pour habiter le présent et affronter les intempéries.

Comme la forme marchandise, la richesse financière recèle quelques subtilités à la fois pratiques et métaphysiques. Elle dépend d'une série de véhicules abstraits pour se préserver dans le temps (pensons, par exemple, à la gamme des produits dérivés), et bénéficie (trop) souvent de régimes d'exception et autres législations de complaisance pour s'accroître dans la durée. On peut se représenter la richesse financière comme une puissance temporelle et météorologique (c'est-à-dire atmosphérique, turbulente et sujette aux fluctuations) chargée d'options à exercer. Le mot allemand *vermögen* est, en ce sens, fort suggestif. Son champ sémantique inclut à la fois la richesse, la propriété ou les actifs financiers, et l'idée d'une faculté ou puissance partagée, la capacité de savoir ou de faire (l'antonyme *unvermögen* dénote quant à lui l'incapacité). La potentialité active suggérée

par le terme *vermögen* nous rappelle pourquoi l'œuvre maîtresse de Karl Marx s'intitule *Le Capital* et non simplement *L'Argent*².

Dans son livre sur l'économie adressé à sa fille, l'ex-ministre des finances grec Yannis Varoufakis expose de façon fort imagée le mécanisme d'émission monétaire et son rapport bien particulier au

1. Merci à Françoise, Patrick, Côme, Suzanne, Patrick-Guy, Jean-Sébastien et aux éditeurs.trice.s du présent volume pour leur généreuse relecture d'une version précédente de ce texte.

2. Pour une itération politico-artistique fort inspirante articulée autour de la notion de *vermögen*, voir le projet *The Future of Demonstration* de Sylvia Eckermann et Gerald Nestler : <http://the.future.of.demonstration.net/vermoegen/index.html>.

futur. Les banquier.ière.s explique-t-il, sont les seules personnes qui, dans le monde actuel, sont autorisées à voyager dans le futur pour ramener des unités de valeur dans le présent³. De même, dans ses *Cartographies schizoanalytiques*, Félix Guattari note comment

des techniques de sémiotisation économique, par exemple par les moyens de monnaies de crédit, impliquent une virtualisation générale des capacités d'initiative humaine et un calcul prévisionnel portant sur les domaines d'innovation – *sortes de traites tirées sur le futur* – qui permettent d'élargir indéfiniment l'impérium des économies de marchés [je souligne]⁴.

Guattari décrit ainsi une pratique sémiotique bien particulière, une mise en signe *programmatrice* et comme plus vraie que nature de par ses capacités d'effectuation et de virtualisation. L'écriture cursive et récursive des marchés détermine une forme de valeur dont la matérialité consiste, étrangement, en une constante intégration du futur dans le présent. De là la teneur furieusement spéculative de nos économies, et la futurisation autoritaire des rapports sociaux qui s'en suit, comme dirait l'amie Dalie.

Le futur exige d'être écrit, et non prédit, suggère quelque part Élie Ayache, ex-trader et poète-philosophe du réalisme orienté-marché. Autre manière pour lui de dire que le marché est le médium par excellence de la contingence : au contact d'un futur dit radicalement incertain, il informe et détermine, il contingente et *monétise* des états de fait – il produit des *formes-de-valeur* qui intègrent en leur sein une série de calculs et d'approximations afin de limiter l'exposition au risque et de maximiser les profits⁵. Tout ce travail de coupe et de découpe sémiotique, d'anticipation collective et d'évaluation performative tendue sur la pointe d'un présent à la fois intuitif et algorithmique, tout cela finit par prendre la forme apparemment unifiée et intelligible, c'est-à-dire rendue lisible, d'une « économie ».

3. Yannis Varoufakis, *Mon cours d'économie idéal : 8 brèves leçons pour tout comprendre*, Paris, Flammarion, 2016.

4. Félix Guattari, *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, 1989, p. 20.

5. « La forme-de-valeur est l'« abstraction réelle » pratique par excellence, pour reprendre l'expression de Sohn-Rethel : une opération sémiophysique dont la performativité est induite axiomatiquement : elle met en œuvre la règle qui la pose. [...] Le capital financier est le méta-formalisme de la forme-de-valeur, un cas et une occasion d'apprendre et de performer une écriture quantique. » Niklas Damiris, *Reflections on Finance, the Form-of-Value and Human Potential*, 2018, manuscrit non publié. Traduction de l'auteur.

Ce texte témoigne d'une tentative de produire un savoir à l'épreuve de la finance, c'est-à-dire : un espace où penser la question de la valeur et de ses formes sans se détourner de ses inévitables effets de contingentement, tout en essayant d'échapper à l'impératif catégorique de l'économie. L'impératif catégorique de l'économie, c'est bien sûr celui de la croissance et de la profitabilité : le règne de la mesure, de la lisibilité des index, de la commensurabilité statistique. Ces modes de formalisation et de catégorisation sont autant de *modes d'organisation* qui tendent à s'opposer aux puissances de l'habiter ici convoquées. Comment participer à l'élaboration de formes de vie qui sachent se soustraire aux incorporations valorisantes (et donc, dans une certaine mesure, *immunisantes*) tout en restant disponible à d'autres usages de la finance ? Des formes d'être-ensemble qui ne cherchent pas seulement à être « tranquille d'avance⁶ » – résolues, comme dirait Gustave Guillaume le grammairien, à « quitter le futur catégorique » et à ne pas « clore le présent »...

6. « Il y a un mot de Péguy que j'adore, qui serait comme un virus pour faire muter nos psychismes : "Ne pas vouloir être tranquille d'avance." Ça pourrait être une base éthique. » Alain Damasio, « Pour le déconfinement, je rêve d'un carnaval des fous, qui renverse nos rois de pacotille », propos recueillis par Hervé Kempf, *Reporterre*, 28 avril 2020, en ligne : <https://reporterre.net/Alain-Damasio-Pour-le-deconfinement-je-reve-d-un-carnaval-des-fous-qui-renverse-nos-rois-de-pacotille>.

« Comme une tempête tropicale, Moi aussi, je deviendrai peut-être un jour "mieux organisée"⁷. »

II

Cette phrase n'est pas tirée d'un texte plus long. Ce n'est ni un extrait, ni une citation. C'est une histoire en elle-même, une petite machine littéraire tout ce qu'il y a de plus exhaustif et achevé – une mise en intrigue de plein droit. Elle figure dans la section « Varieties of Disturbance » des *Collected Stories of Lydia Davis*⁸. Je préférerais en honorer la brièveté en l'épargnant d'un commentaire qui risquerait d'entamer son autosuffisance poétique. Mais il me faudra tout de même en déplier quelques propriétés génétiques, fabulatoires, pharmakoniques, et décrire un peu la situation dans laquelle elle s'est insérée. Le micro-récit m'aura en effet servi d'amorce pédagogique, ou plus exactement, d'appât pour le sentir (ou *lure for feeling*) autour duquel s'est articulé un séminaire que j'ai enseigné à l'automne 2019 et à l'hiver 2020 à la School of Disobedience (théâtre Volksbühne, Berlin). Intitulé « Cryptoéconomie et changements climatiques : design spéculatif pour l'Aerocene », ce séminaire visait à contribuer au changement de paradigme civilisationnel dans lequel nous sommes engagé.e.s. Il s'agissait, pour faire court, de repenser la question de la valeur « à la fin de l'économie », suivant le beau titre d'un ouvrage de Brian Massumi⁹, en explorant de nouvelles méthodologies pour écologiser nos imaginaires techno-sociaux, organisationnels et financiers. Le séminaire s'est déroulé en partenariat avec le projet *Aerocene*, une initiative de l'artiste Tomas Saraceno portée par une communauté d'artistes, de scientifiques et de chercheur.euse.s transdisciplinaires en tous genres souhaitant interroger l'Anthropocène par le biais du médium de l'air. L'idée était de générer une nouvelle *aïsthêsis* atmosphérique, une autre manière d'éprouver notre être-au-monde aérien – d'ailleurs, n'habitons-nous pas au fond d'un océan d'air,

7. « Like a tropical storm, I, too, may one day become "better organized." » Traduction de l'auteur.

8. Lydia Davis, « Tropical Storm », dans *The Collected Stories of Lydia Davis*, New York, Picador, 2009, p. 520.

9. Brian Massumi, *The Power at the End of the Economy*, Minneapolis, Minnesota University Press, 2014. L'ouvrage a été ingénieusement traduit en français sous le titre *L'économie contre elle-même : vers un art anti-capitaliste de l'événement*, Montréal, Lux Éditeurs, 2018.

comme l'avait déjà noté en 1644 l'inventeur du baromètre à mercure, Evangelista Torricelli¹⁰ ?

Avec une remarquable économie de moyens, la phrase-système de Lydia Davis parvient à établir une zone d'intelligibilité récursive, une ritournelle, un air qui lui est propre – un *climat*. Dérivé du grec ancien κλίμα, *klima*, qui signifie inclinaison, le terme était à l'origine d'usage géographique : il désignait une position définie selon l'inclinaison du ciel ou des astres, ou encore une « région terrestre considérée sous l'angle de la température qui y règne ». De là, il n'y a qu'un pas vers l'usage courant du mot climat pour décrire l'atmosphère affective, l'ambiance qui baigne un lieu (par exemple, un climat d'insécurité), ou comme le dit avec force sociologie Auguste Comte dans son *Cours de philosophie positive*, « l'influence sociale des diverses causes locales continues »¹¹.

Cet élément d'organisation atmosphérique des forces offre un intéressant contrepoint à ce constant processus de contingement et d'intégration formelle, à cette unification fonctionnelle du monde sous l'égide du capital que l'on appelle « économie ». Car s'il s'agit bien d'*écologiser la valeur*, si l'idée est de contre-effectuer le système-monde de l'économie et de désœuvrer, voire d'*exfolier* les modes de capture et d'organisation qui lui sont propres, il me semble nécessaire de se donner des images de pensée qui permettent d'échapper à ce régime qui prend tout de l'extérieur, à ce mode d'existence pour lequel chaque abstraction se traduit par une procédure d'extraction. (Que ce qu'il y a d'irréductible à la logique économique soit désigné du nom d'externalité n'est d'ailleurs pas la moindre des ironies.)

Dans *La vie des plantes : une métaphysique du mélange*, Emanuele Coccia déploie une ontologie qui s'accorde au souffle des vivants, une grande cosmologie du mélange qui fait la part belle à la notion de climat. « Le climat, écrit-il, est le nom de la structure du mélange. » Il poursuit :

10. Pour plus de détails sur le projet, voir www.aerocene.org, ainsi que mon article « Love is in the Air: Airquakes for the Aerocene » dans Alice Lamperti and Roxanne Mackie (dir.),

Aerocene: Movements for the Air – Munich Landing, Berlin, Aerocene Foundation, 2020, p. 150–163.

11. <https://www.cnrtl.fr/etymologie/climat>.

Un climat est l'être de l'unité cosmique. Dans tout climat la relation entre contenu et contenant est constamment réversible : ce qui est lieu devient contenu, ce qui est contenu devient lieu. Le milieu se fait sujet et le sujet milieu. Tout climat présuppose cette inversion topologique constante, cette oscillation qui défait les contours entre sujet et milieu, celle qui inverse les rôles¹².

On trouve chez Coccia de nombreuses ressources pour une conjuration générale de la forme valeur et ses procédures d'exclusion, d'enclosure et de formalisation, son goût du clair et distinct, son obsession du propre. Cette conjuration passe, entre autres choses, par une critique en règle de l'idéal épistémologique de spécialisation des savoirs, ou plus exactement, de la spécialisation comme expression corporatiste de l'organisation des savoirs. « *Universitas* est le terme technique pour nommer une *corporation*, explique le philosophe [...]. Et les limites cognitives d'une discipline sont celles de l'auto-conscience de la corporation : l'identité, la réalité, l'unité et l'autonomie épistémologiques de cette discipline ne sont que les effets secondaires de la distinction, de l'unité et du pouvoir du *collegium* des savants qui la maîtrisent¹³. »

Ce type de considérations – défaire les contours institutionnels (du savoir), inverser les topologies, prendre les atmosphères par le milieu et en dériver de nouvelles cosmogonies –, nous sommes de plus en plus nombreux.euses à en éprouver la nécessité. Emanuele Coccia, tout comme les auteur.e.s de *The Undercommons*¹⁴ ou encore celui et celle de l'essai filmique *Deep Implicancy*, nous aident à virtualiser les arrêtés de la valeur, à exposer la charge létale des abstractions héritées de la métaphysique et les déterminations matérielles et exceptionnalisantes qui leur sont associées¹⁵.

12. Emanuele Coccia, *La vie des plantes : une métaphysique du mélange*, Paris, Rivages, 2016, p. 41–42.

13. *Ibid.*, p. 143–144. Cette réflexion autour de la professionnalisation en milieu universitaire recoupe en plusieurs points celle de Suzanne Beth dans « L'université, tu l'aimes ou tu la quittes. Tentative de parler d'un entretien non conservateur » (publication à venir).

14. Stefano Harney et Fred Moten, *The Undercommons: Fugitive Planning and Black Studies*, Brooklyn, Autonomedia, 2013.

15. Présenté à la Biennale de Berlin de 2018, le film *4 Waters: Deep Implicancy* de Denise Ferreira da Silva et Arjun Neuman est un bon exemple de ce que j'entends par « exfoliation de la forme valeur ». Le film évoque « l'instant primordial d'enchevêtrement d'avant la séparation de la matière telle qu'elle a évolué jusqu'à prendre forme de la planète que nous connaissons », moment « d'implication profonde » qui bouleverse les géométrisations du capital. Voir <https://www.e-flux.com/announcements/251881/denise-ferreira-da-silva-and-arjuna-neuman4-waters-deep-implicancy/>.

Ces idées contrastent forcément avec les *enabling constraints* ou puissances constituantes à l'œuvre dans le domaine de la cryptoéconomie. Armée de ses *blockchains* et autres *Distributed Ledger Technologies* (technologies comptables distribuées), la cryptoéconomie vit de la promesse que nous pourrions faire de l'économie une question de design : que nous pourrions programmer autrement ses catégories maîtresses – en premier lieu, le fonctionnement de ses accumulateurs de valeur – en court-circuitant au moins partiellement ses bases juridico-étatiques. C'est un mouvement où libertarien.ne.s et cypherpunks, rallié.e.s au cri de guerre « *Code is Law*¹⁶ », côtoient des jeunes gens généralement de bonne volonté qui auraient pris un peu trop à la lettre la possibilité, évoquée par un Thomas Piketty, de s'attaquer aux inégalités systémiques non pas en abolissant, mais en instaurant de nouvelles formes de propriété – sociales, fractales, spéculatives certes, mais aussi temporaires et, bien sûr, « décentralisées ». *Fire, walk with me* : sur le fil Reddit de la *Sorcery of the Spectacle*, on trouve une description représentative du genre de réalisme abrasif qui mène à vouloir redéfinir, de l'intérieur même du système, les modes de capture du capital :

Le capitalisme ne tient encore que parce qu'il est le moyen le plus sûr de sécuriser la valeur à l'intérieur d'un conteneur. Ainsi, ce qui vient « après » le capitalisme serait simplement plus de cela : *la seule chose qui peut vaincre le capitalisme est un moyen encore plus sûr de sécuriser la valeur à l'intérieur d'un conteneur, c'est-à-dire encore plus capitaliste [je souligne]*¹⁷.

Ce qui est en jeu ici, d'un point de vue crypto-financier, c'est le processus d'incorporation des formes-de-valeur en tant que telles, c'est-à-dire : la codification, légale ou numérique, par laquelle un actif économique est enclos, sécurisé, titrisé (*securitized*), monétisé, *contingenté*. Une économie établie sur une *blockchain* permettrait d'émettre des jetons (*tokens*) dans lesquels seraient programmés différents droits de gouvernance et de propriété, différentes règles préétablies de circulation et transmission – une nouvelle forme-de-valeur intégrée en réseau. Ces nouvelles formations techno-sociales ou incorporations juridico-numé-

16. L'expression est tirée du livre de Lawrence Lessig, *Code: And Other Laws of Cyberspace*, New York, Basic Books, 1999.

17. https://www.reddit.com/r/sorceryofthespectacle/comments/5p817e/what_is_ceptr/. Traduction de l'auteur.

riques constituent ce que Economic Space Agency (ECSA) appelle, par exemple, des « espaces économiques », soit des espaces au sein desquels c'est l'organisation même de nos manières de « risquer et spéculer ensemble » qui devient le vecteur principal de valorisation¹⁸.

III

Dans le contexte expérimental, voire pharmacologique, d'un séminaire de cryptoéconomie critique, c'est cette mise sous tension entre les nécessaires clôtures opérationnelles de la forme valeur et les décloisonnements inspirés d'une approche orientée-climat qu'il s'agit d'envisager de plain-pied. Tout *pharmakon* est constitutivement ambigu : poison et remède, force entropique et néguentropique. Son utilisation requiert dosage ou, pour parler le langage de la finance, un arbitrage et un recalibrage de tous les instants. Art du paradoxe contrôlé¹⁹. Et c'est là où le charme discret de la proposition littéraire de Lydia Davis fait montre de son efficace. Elle suggère, tant aux enthousiastes de la *blockchain* et des nouvelles organisations autonomes distribuées (DAO) qu'aux plus endurci.e.s parmi ceux et celles qui ont fait profession de foi critique, qu'il faudra bien nous aussi, un jour, peut-être, « mieux nous organiser ».

« Comme une tempête tropicale » : l'image de la tempête tropicale, comme exemple ou plutôt *paradigme* d'une organisation à venir, séduit immédiatement. C'est tout l'Anthropocène qui semble s'y tenir en un seul et désirable élan, un mouvement sourd à la mesure de la puissance ravageuse de ces systèmes quasi chaotiques et auto-organisés que sont les ouragans²⁰. Mais les choses se com-

18. Dick Bryan, Benjamin Lee, Akseli Virtanen et Robert Woznitzer, « Economics back into Cryptoeconomics », *Medium*, 11 septembre 2018, en ligne : <https://medium.com/econaut/economics-back-into-cryptoeconomics-20471f5ceeea>.

19. La définition du *pharmakon* que donnent Bernard Stiegler et *Ars Industrialis* dans le contexte d'un grand drame de la présence « néganthropocénique », c'est-à-dire dans le contexte de l'élaboration d'une économie du soin et d'une écologie de l'attention qui cherchent à contrecarrer l'accélération destructrice de l'Anthropocène, convient particulièrement bien au présent propos. Voir : <http://arsindustrialis.org/pharmakon>.

20. Un même désir pour les forces élémentaires de l'organisation apparaît à l'œuvre dans la revue *Hector*, un journal poético-politique français qui a en effet choisi comme image de couverture un palmier. Filmé pendant plusieurs heures durant le passage de l'ouragan Irma qui déferla sur Saint-Martin, Saint-Barthélemy et d'autres îles des Caraïbes à l'été 2017, Hector le palmier est devenu un symbole de résistance locale et, par extension, un marqueur matériel du passage vers un monde où les alliances politiques sont appelées à inclure l'ensemble des systèmes naturels et du vivant. « Il est trop tard pour être calme / Bien trop

pliquent dès la ligne suivante : « Moi aussi, je deviendrai peut-être un jour “mieux organisée” ». Le « Moi », intimé par une virgule, réfléchi et différencié par l’adverbe de conséquence « aussi », considère l’éventualité d’une amélioration. Cette optimisation à venir, la possibilité de se voir « mieux organisée », est introduite par des guillemets qui ne manquent pas de laisser songeur.euse, et de susciter après-coup interrogation. De quelle modification ceux-ci sont-ils porteurs, de quel élément mondain participent-ils ? En d’autres mots : qu’attestent-ils et que vérifient-ils ? Car ces guillemets signalent bien une connivence relative, un « entendu » : quelque chose qui, si obscur et indéterminé soit-il, est susceptible d’être découvert et référencé, découvert *parce que* référencé, et, pour cette raison même, « aussi » partagé. Pour ma part, je ne peux m’empêcher de penser que se glisse là au moins une part d’ironique mise à distance, voire de mise en garde vis-à-vis des *best practices* : bonnes manières de faire, de dire et de se comporter, habituellement en vue de se professionnaliser, lignes de conduite érigées en modèle, mystique managériale à laquelle s’abreuve l’armée des consultant.e.s. « Mieux organisée » : l’inquiétante étrangeté introduite par ces guillemets est à la mesure de la promesse de normalisation qui couve dans cette expression. Le « Moi aussi » est désormais livré à une conformation optimisatrice potentielle, ce qui n’est peut-être pas une mauvaise chose en soi, mais de nos jours, il vaut quand même mieux être sur ses gardes quand quelqu’un vous en fait la proposition. C’est souvent *random* comme on dit en bon québécois, pas tout à fait singulier et « sur mesure », plutôt prompt à vous rendre *lean* ou « agile », et à poursuivre en cela l’œuvre tout-terrain de la « bonne gouvernance » avec son horizon de mise en équivalence généralisée. Stefano Harney montre bien combien la friche entre une vie et sa mise en forme organisatrice peut rapidement se transformer en occasion de consultance et de mise en lisibilité :

tard pour être calme », peut-on lire dans le dernier tercet du premier numéro, comme en réponse à ceux et celles qui seraient tenté.e.s d’être « tranquilles d’avance »... On peut voir le film ici : https://www.lexpress.fr/actualite/societe/environnement/video-hector-le-palmier-devenu-symbole-de-resistance-a-l-ouragan-irma_1941119.html.
Hector a aussi un compte Twitter : https://twitter.com/hector_palmtree.

Cette immersion dans le marché est redoublée par la figure du consultant. Le consultant n’est rien d’autre qu’une démonstration d’accès. Il peut se présenter sur votre lieu de travail et l’ouvrir au dehors alors même que vous pensiez qu’il était consistant et protégé. Sa présence est la preuve que vous êtes désormais nouvellement accessible. Personne n’a besoin d’écouter un consultant. Il n’est de toute façon qu’un algorithme parlant. Mais il a déjà fait valoir son point de vue en se pointant²¹.

« Mieux organisée » : isolé entre ce qu’en anglais on appelle joliment des *scare quotes*, le syntagme introduit un léger décalage interactionnel, une singularisation existentielle qui fait – fera – événement. L’*estrangement* incorporé dans l’idée d’une vie en voie d’être mise en forme, d’être *in-formée*, met en scène quelque chose comme une puissance contingente – (pouvoir) être ou ne pas être « mieux organisé »²². Prise sous cet angle, la petite phrase se révèle à la fois comme récursivité territorialisante et mise à l’aventure singularisée :

Ce qui s’affirme, lors de cette traversée des régions de l’être et des modes de sémiotisation, ce sont des traits de singularisation – *sorte de coups de cachet existentiels* – qui datent, événementialisent, « contingentent » les états de faits, leurs corrélats référentiels et les agencements d’énonciation qui leur correspondent [je souligne]²³.

Les *Cartographies schizoanalytiques* de Félix Guattari sont fascinantes pour qui cherche à penser la forme valeur et les moyens de son exfoliation pharmacologique – avec ou sans *blockchain*. On ne peut en effet espérer écologiser ou désœuvrer la valeur sans se rendre plus sensible aux coups de cachet existentiels de la finance, à sa puissance de contingente-ment et d’activation futuriale, à ses processus de découverte de valeur (*value discovery*) et à

21. Michael Schapira et Jesse Montgomery, « Stefano Harney Part 2 », *Full Stop*, 17 août 2017, en ligne : <http://www.full-stop.net/2017/08/10/interviews/michael-schapira-and-jesse-montgomery/stefano-harney-part-2/>. Traduction de l’auteur.

22. On devine un souci analytique similaire dans l’enquête menée par Frank Leibovici sur les écosystèmes dont participent les pratiques artistiques. La recherche, entamée en 2011, est soigneusement intitulée : (*des formes de vie*). En ligne : <http://desformesdevie.org/fr/page/pr-sentation>.

23. Félix Guattari, *Cartographies schizoanalytiques*, *op. cit.*, p. 13. Ou encore : « Les Flux ne subsistent que supportés par la modulation d’un “point de vue” immanent qui “finitise” et “contingente” leur détermination. » (*Ibid.*, p. 157.)

la manière dont elle fait prise sur le « qui vient » des formes de vie. L'animisme machinique des *Cartographies* induit cette légère surcharge d'hypothèses, cette plus-value de possible constitutive d'un matérialisme de l'incorporel qui sache échapper aux attendus critiques et à la concrétude mal placée (*misplaced concreteness*) des matérialismes plus conventionnels, souvent mal adaptés pour rendre compte de la part d'effervescence spéculative, de contagion libidinale et de récursions charismatiques inhérentes au fonctionnement du capitalisme financiarisé²⁴.

Comme une tempête tropicale... accepter la capture d'un devenir-climat et rester avec le trouble financier.



Partout où il y a le sentiment d'un achèvement autosuffisant, on trouve le germe d'un dogmatisme vicieux. Aucune entité ne jouit d'une existence isolée et autosuffisante. En d'autres termes, la finitude ne se supporte pas d'elle-même. [...]

Nous ne pouvons pas comprendre le flux qui constitue notre expérience humaine si nous ne réalisons pas qu'il s'élève au-dessus de la futilité de l'infinitude par différents types de modes d'accentuation successifs qui génèrent l'énergie active d'un assemblage fini. La crainte superstitieuse de l'infinitude a été le fléau de la philosophie. L'infini n'a pas de propriétés. Toute valeur est le don de la finitude qui est la condition nécessaire à l'activité²⁵.

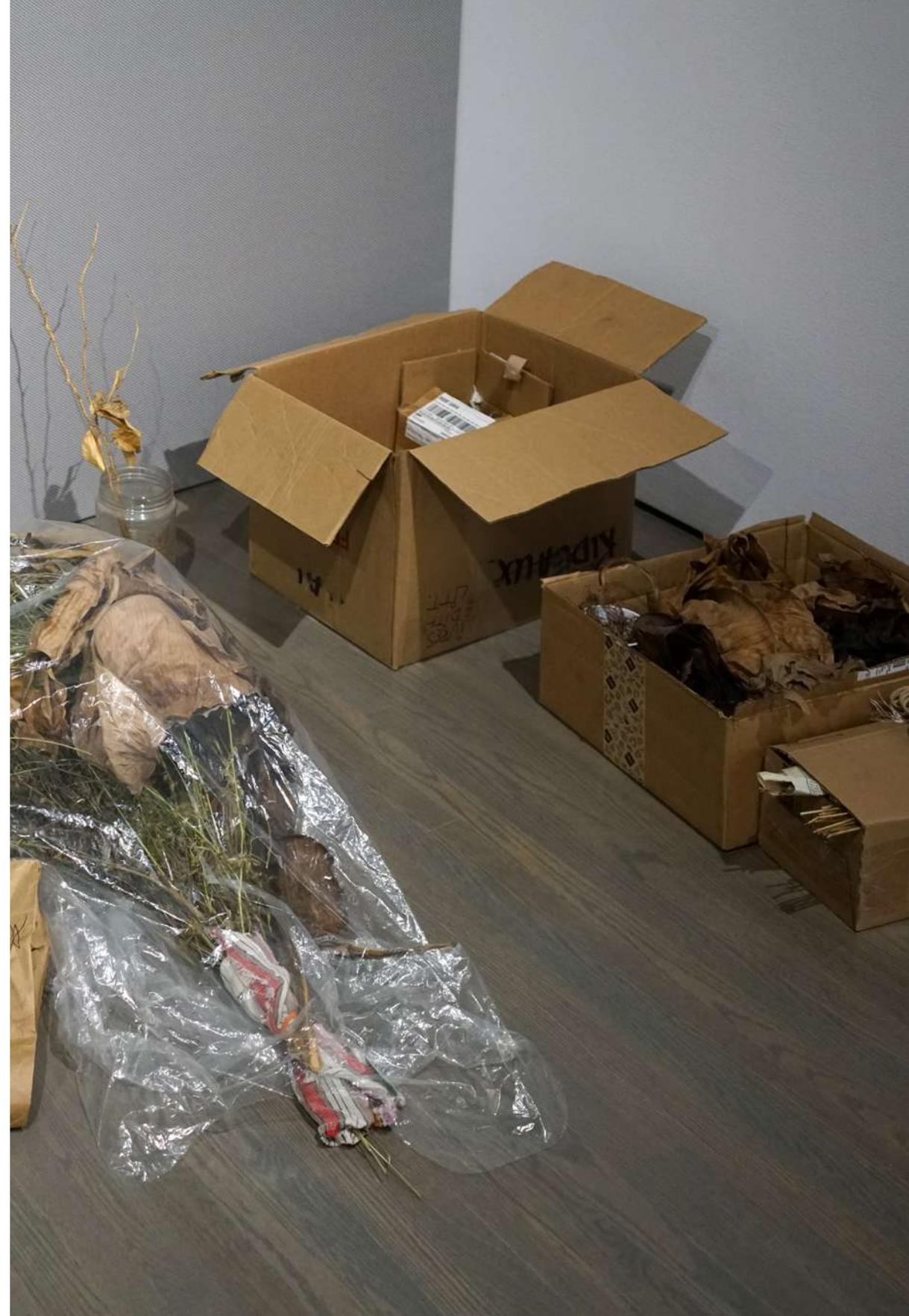
24. Il faudrait ici pouvoir discuter plus en détails du rôle central que joue la théorie du désir mimétique (inspirée des travaux de René Girard) dans le phénomène de la liquidité financière chez des auteurs de l'école institutionnaliste tels que André Orléan (*L'empire de la valeur*, Paris, Seuil, 2011) ou Michel Aglietta (*La monnaie, entre dettes et souverainetés*, Paris, Odile Jacob, 2016). Sur les effets de charisme compris comme produit dérivé des marchés boursiers, voir Arjun Appadurai, *Banking on Words: The Failure of*

Language in the Age of Derivative Finance, Chicago, University of Chicago Press, 2015.

25. Alfred N. Whitehead, « Mathematics and the Good », dans Paul Arthur Schilpp (dir.), *The Philosophy of Alfred North Whitehead*, New York, Tudor Publishing Company, 1951, p. 670 et 674. Traduction de l'auteur.







**Residing in
What
Is Coming
Undone**

**Edith Brunette
and François
Lemieux**

Whether we are, indeed, witnessing and participating in the speedy destruction of our living environments can hardly be denied anymore, except perhaps by those lobbyists and naysayers for whom the world—as profit—lies elsewhere.¹ To counter the threat of this catastrophe depleting our political imaginary, we can take hold of it to reinvent how we live and open the way to transformation. But the question remains: where—by what—does one begin grasping a deliquescent world?

In response to such a far-reaching question, we wish to propose a shift in scale, directing attention to what's below our feet and between our fingers, one step and one handful of earth at a time. Turning to this, the earliest of gestures, allows us to further sharpen the question: how do we inhabit a world made inhospitable? Neither globalist nor individualist, inhabiting brings planetary disaster's incommensurable politics back to the level of uses—to what is nearest to us yet always in correspondence. The issue here is not to outlive the world's devastation in an everyone-for-themselves sort of way that leads to even less presence, but rather to experience it. To inhabit is to grasp where we live with our entire bodies, short of any territorial or identitarian claim of possession. "Habitation," writes Dalie Giroux, "is the poetic, lived and imagined extension of what we make and what makes our living. It is the imprint of our imagination, the way we constitute ourselves."² No being exists independently of the place it is connected to, a place that we understand here as relational and shifting, and which "releases the spatial from the realm of the dead."³

The question of inhabiting, however, isn't posed equally for everyone. The space forged at the junction of capitalism and the nation-state offers different degrees of comfort to different people, in keeping with the principle of separation—and consequently of distinction—that governs its development. At stake is the distribution of the sensible as much as the distribution of resources. Considering the situation in Israel–Palestine, Eyal Weizman, speaks literally of *levels* in a vertical system of planning which

allows the colonizers (Israelis) to avoid crossing paths with the colonized (Palestinians)—but the same could be said of all colonial and neocolonial infrastructures.⁴

Colonizers and colonized, rich and poor, share, however, a centuries old heritage of being dispossessed of the land, a process that tends to bring all humans into the orbit of capital to ensure their subsistence, and which today makes organized circulation the very condition of their existence.⁵ Life in the space produced by capitalism is timed to the crossing of a continuum made of tangible or intangible systems that, in addition to seizing upon our bodies and imaginations, also orient, arrange, reproduce, maintain or put a stop to goods and people (people as goods)—our passage through these apparatuses permitting the extraction of a value.⁶

To ward off the harmful effects of this uprooting, particularly how it shapes a destructive relation to our environments, Bruno Latour calls on humanity to "land back on earth" and for the deposition of the "Out-of-This-World": a class⁷ whose privilege allows its members to pleasantly live out in a delayed landing, holding onto the very modern belief that life is better subtracted from everything that lives, even from materiality. Against a materiality "that restrains," we should, keeping pace with the times, "opt for the sheer aerodynamicism of transparency, put things on a diet, make them infra-thin: the snowmelt of being"—to become, oneself, immaterial.⁸ Sped from here to there to the point of being everywhere and nowhere at once, the Out-of-This-World turns this uprootedness into personal gain, which takes the form of a globe-trotting and entrepreneurial colonialism: an opportu-

—

1. We would like to thank Suzanne Beth for her careful and generous reading of this text, as well as the authors in this publication whose research has thoroughly informed our thinking.

2. Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement : enquête sur l'habitation postcoloniale* (Montreal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2019), 9. Translated by Pablo Rodriguez.

3. Following Doreen Massey's definition in *Space, Place and Gender* (Cambridge: Polity Press, 1994), 4.

4. Weizman refers, for instance, to the use of viaducts that allow Jewish settlers to avoid sharing the roads with Palestinians, the construction of settlements on the hills which separates them from the valleys as well as the control of air space by the Israeli army. See "The Politics of Verticality," *Open Democracy*, April 23, 2002, https://www.opendemocracy.net/en/article_801jsp.

5. On the process of dispossession as a foundation of capitalism, see part 8 of the first book of *Capital* by Karl Marx, "Primitive Accumulation" (various editions). On circulated being, see Dalie Giroux, "Sur l'être circulé de l'espace mondialisé," in *Généalogie du déracinement*, 37–59.

6. "Abstract space [...] is founded on the vast network of banks, business centres and major productive entities, as also on motorways, airports and information lattices." Henri Lefebvre, *The Production of Space*, trans. Donald Nicholson Smith (Oxford: Blackwell, 1991), 53.

7. Bruno Latour, *Down to Earth: Politics in the New Climatic Regime*, trans. Cathy Porter (Cambridge: Polity Press, 2018).

Latour does not speak of class, but of "attractors": here we prefer to foreground the issue of class, and thus of economic privilege.

8. Mireille Buydens, "La transparence : obsession et métamorphose," *Intermédialités* n° 3 (Spring 2004): 72. Translated by Pablo Rodriguez.

nity to break into the upper reaches of power, to dream up a career, to fly on the wings of cultural capital.

Other ways of keeping to the world are possible which do not rely on the same anchor points offered by extractive structures. Yet searching for these brings up new questions. For instance, how do we set down without resorting to possession? How do we refrain from wandering without enclosing ourselves in what's familiar and non-threatening? How do we choose who and what will hold us and onto which we'll hold in turn? In that process, how do we constitute a "we" that is more than our history and our privileges (in the case of the authors of this text, the history and privileges of whiteness)? How do we make our habitats crucibles of political action as well as sources of shared, dangerous becomings, where unexpected attachments might make other ways of living possible? And, for those among us asking these questions through artistic practice: how do we take advantage of an exhibition to *bring about a milieu*—that is, to create a community—by embracing creation as a gesture of hospitality? Grappling with this last question, we remembered that exhibition-making is, first and foremost, an act that brings together gestures and things for people to gather around. Already a bit, too, like giving rise to a world.



[A] call for flattening is precisely about the materiality of the site: it offers a means of sticking our wheels in the dirt and rocks of immanence, and it is accordingly all about traction.⁹

To think, one must *gesture* (Citton).¹⁰ To inhabit as well. And, we'd add, such gesturing should happen together, with others—starting with our collaborators in this project—and with the materiality of the lands that sustain us. Ours is the perspective of a flat ontology, which grants a voice to the paltriest things¹¹—these handfuls of earth, these handfuls of air—and

9. Simon Springer, *The Anarchist Roots of Geography* (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2016), 168.

10. Yves Citton, *Gestes d'humanités : Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques* (Paris: Armand Colin, 2012).

11. Tristan Garcia, "L'être le plus faible possible," *Multitudes* 65, n° 4 (2016): 42–50. <http://www.cairn.info/revue-multitudes-2016-4-page-42.htm>.

keeps traction with them. The project *Going to, Making Do, Passing Just the Same* takes up Tim Ingold's challenge to think through gesture and with materiality, with an understanding that knowledge is what arises from their mutual friction.¹² Or, to put it differently: to ground thinking in the merest experience, along the furrows of grand narratives, in the minor key of inquiry.

In this book, as well as in the exhibition it's a part of, our first concern is *going to*, in the sense of interrogating the damaged world we somehow live in, feeling around in it together and approaching it from various angles. In the book portion: by way of asbestos tailings heaps in the Appalachian region, objects rescued from the trash in a Tokyo neighborhood, the administrative tangles of migrants entering "Canadian" territory, the shorelines of a broken memory and a future captured by financial entries. In the exhibition portion: by way of a cargo ship in the Atlantic, the fringes of a nuclear power station under decommission, the city under lockdown, the frame of a DOT-111 tank car, a border made porous, the ruins of a hospital bereft of purpose.

It's also a question of *making do*, in the sense of working with what we've found there: clay that's more or less clean, the memory of an old Saab, soil without gold, the terrible power of a typhoon, a community of misfortune, the skiff of the ancestors, the plants that line the roadside, twilight's last glimmers, allies. In sum, to grasp what's within reach and seems trifling and antiquated, impure even, until we've been swept into acting without knowing beforehand if our gesture is quite adequate.

Finally, it's a matter of *passing just the same*, despite the obstacles in our path (or despite the path itself), and the barriers and other injunctions that hide large parts of this territory and its institutions from our senses. Despite, also, the watchwords that end up placing limits on possibility—"because that's how it is and there's no other way around it." Above all, though, it's a matter of ignoring calls to live halfheartedly and refusing to pare existence down to what's most reasonable and efficient.

12. Tim Ingold, *Making: Anthropology, Archaeology, Art and Architecture* (New York: Routledge, 2013).

The question of inhabiting, as we already noted, is not posed equally for everyone. Malcom Ferdinand reminds us that dispossession of one's land, long before becoming the condition of modern experience described by Latour, was the experience of men and women who were literally "exported" from Africa by European slave traders. For these men and women, estrangement from the land is prolonged by an estrangement from the world—a world which they are denied.¹³

In "Fresh Awakenings," Diane Roberts explores the difficulty of setting down after this estrangement, in the experience of the legacy of "unwanted voyages": those of bodies ripped from their African soils, of bodies ripped from their Antillean soils (Yurumein/Saint Vincent). For Roberts, this is a double uprooting—of the Black and the Indigenous (Garifuna) woman—where the violence of land theft is prolonged by a dispossession of the self, its culture and its history. A capture that is also an erasure of origins. The author searches for these origins in the mists of the riverbanks haunted by ancestors, in those spaces where solid ground dissolves in the water and anchors are set awaigh. For those wrested at once from land and memory, to inhabit involves landing amid multiple exiles.

Uprooting without replanting has the effect of generating tumbleweeds by the masses—those round shrubs that, severed from their roots in drier weather, end up rolling across arid lands. In 2019, the United Nations counted some 272 million cross-border migrants, people who have ended up "residing in a country other than their country of birth" either by necessity or hope.¹⁴ People transformed not just into economic but also political fodder. They're the counterpart to the Out-of-This-World Latour writes about: the uprooted, processions of them. The uncivil dispossessed. In looking to settle down where they're not expected, they resist the (racial) partitioning of bodies and lands by those in power. The paths they devise for themselves wind between

the hostile seas and the violence of whatever thinks with the state, leading them to the doors of the cities, where they haunt the old colonial dream of always taking without ever giving back.

Bartering their skills and, lacking these, their bodies, migrants also negotiate the circu-

lation channels of capitalism and the state. How they fare in this regard depends largely on what the latter offer—or withhold. In "Displacement and Discrimination: Migrant Labor in Canada," Marisa Berry Méndez describes how immigration policies—sometimes brazenly couched in the language of hospitality by governments and media—merely perpetuate existing extractive practices. The (Canadian) state and its industries draw their profits from the very bodies of these migrants, separating the wheat (young, educated, well-off, proficient in French, etc.) from the chaff: "Canada wants the cheap labour they provide, but it does not want *them*." Based on dialogues with three people who came to Canada¹⁵ in search of work or safety, Berry Méndez's text recounts not only how they've come to understand this territory through an interceding legal and bureaucratic structure, but how they've managed to build other kinds of connections as well.

Inhospitality breeds its own effects. As people steal away from spaces and temporalities they just can't exist in, they build an ecology of "deviant" land-based practices that forge, bit by bit, an alternate geography.¹⁶ Spurred by irregular crossings and unauthorized stays, new structures, personnel and equipment amass at the border with a dual purpose: to bring all deviance to heel and to reassert the state's boundaries. We are seeing this in Roxham (traditional Mohawk territory/Quebec), where border police have put up tents and trailers along a road that had previously been ignored by authorities. We are seeing it also in the construction of our own version of the migrant camp, a new prison for migrants in Laval (traditional Mohawk territory/Quebec), erected under the pretext of taking better care of those imprisoned there.

By this same reading, the infrastructure of the state is not unlike a sore that swells when it comes into contact with a foreign body, the near-epidermic reaction of an organism at grips with imagined threats. Still, there is no doubt that the influx of the unsummoned is throwing the distribution of privilege into disarray.

13. Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale : penser l'écologie depuis le monde caribéen* (Paris: Seuil, 2019), 92–99. See also: Bruno Latour, *Down to Earth*.

14. "Migration," United Nations, accessed August 13, 2020, <https://www.un.org/en/sections/issues-depth/migration/index.html>

15. We employ the term "Canada" to refer to the country founded on the traditional territories of numerous Indigenous peoples, and which is part of Turtle Island, the name used by several of these peoples.

16. Federico Rahola, "The Detention Machine," in *Racial Criminalization of Migrants in the 21st Century*, ed. Salvatore Palidda (New York: Routledge, 2011), 95–106.

In a disinhabited land, individual beings are superfluous because they have become interchangeable: raw material like any other (this is the image of man as “time’s carcass,” as Marx put it, within processes of production). If I’m rooted in a territory or community, it means I belong to it, exist *with* it. Without those ties, I’m forced to depend on those who can feed me but owe me nothing. This condition of excess, always latent, is what ensures the creation of maximal value for those holding the dragging net.

Being-in-excess, the shared condition of uprooted humanity, becomes in turn the site of a separation: there’s the excess that can be transformed into value, and the excess that’s *deemed* without value. It’s a rhetorical exercise that results in the refugee being treated as surplus—useless and discardable—slotted into a place beyond the limits of (national) rights and thereby managed in a state of exception.¹⁷ The same goes for the unemployed, the elderly in long-term care centres, welfare recipients, the sick; for the undocumented migrant who effaces herself to the point of nullity;¹⁸ for the wastelands as much as the marshes;¹⁹ for the past crushed by progress.²⁰

To escape exile, beings-in-excess must prove their own value at the risk of losing faith in it. Lacking other imaginaries, everyone ends up looking for signs of their own quality in their capacity to fit into the order of production and gain institutional recognition, which jointly determine what’s worthwhile (but at the expense of *what*, and of *whom?*).²¹ Working hand in hand, capital and the state preside in this way over a seemingly benign

17. Giorgio Agamben, *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life*, trans. Daniel Heller-Roazen (Stanford: Stanford University Press, 1998).

18. We are borrowing this image from Diana, an undocumented woman interviewed by Berry Méndez, who describes the feeling of counting for nothing (“*estar nula*”). In this volume, 142.

19. Valérie Kuletz explains how the classification of desert lands in the southwestern United States as “wastelands”—in other words, as unproductive—is precisely what made possible their exploitation by the nuclear industry. Valérie Kuletz, *The Tainted Desert: Environmental and Social Ruin in the American West* (New York: Routledge, 1998).

20. Beings may be *deemed* useless, but that does not mean that they are indeed so, even from the point of view of capital. Consider the lucrative economies around the carceral system, or the role played by unemployment as a leveller, keeping wages down and ensuring a standing reserve of human labour, as well as migrants who, in spring 2020 in Quebec, suddenly became “guardian angels” when the province’s long-term care homes were overrun with COVID-19.

21. The extent of what is sacrificed goes beyond the human. It also includes the living—ravaged forests, devastated animal populations—and the non-living—dried up rivers, disfigured landscapes.

necropolitics, separating not what must live from what must die, but what life is useful from what life is destined to a social death: people are cast into obsolescence, confined or relegated to a shameful invisibility, to the point at times of losing their most basic rights.

Discardable being and circulated being²² are two aspects of the same thing: a being that is entirely passive, that is waiting for a designation, to be given a value, a movement, a place. Life, driven, desiring, is transformed into a waiting game, with all hopes pinned on the economy. Think of those people in the U.S. who, amid a pandemic, as deaths mounted and hospitals reached capacity, rallied with guns in hand for their right to return to work.²³

In “Written Residues from a Trip to Asbestos Country,” Dalie Giroux and Amélie-Anne Mailhot go to the lands left over by decades of asbestos mining, in the Appalachian region and in Abenaki territory, to examine our common intent to pursue valorization even in what looks like waste. Because waste is never *totally* wasted; it can always be exploited more, and, if not, converted. Giroux and Mailhot’s text points to how capitalist thinking is unable to admit that anything might escape the production of value. It demonstrates the gap, mentioned earlier, between the designation of something as useless (condemning it to neglect) and the veritable existence of an outside to the capitalist economy.

How, then, can we imagine ourselves beyond the fate of forces that diminish us, especially when these forces—readying our bodies and time for use—are the source of endemic levels of precarity? Anna Tsing has elaborated a view of precarity that’s couched not in terms of economy but of ecology, recalling how precarity, like vulnerability, is a condition of the living: our life depends on others.²⁴

Her reflection encourages us to seek these “others” out and to develop unforeseen connections.

Suzanne Beth’s “To Love Second-Hand Things and Deviate” focuses on Amateur Revolt, a Japanese movement in which

22. Giroux, *La généalogie du déracinement*.

23. “Armed Protesters Demand an End to Michigan’s Coronavirus Lockdown Orders—Video,” *The Guardian*, April 16, 2020, <https://www.theguardian.com/global/video/2020/apr/16/armed-protesters-demand-an-end-to-michigans-coronavirus-lockdown-orders-video>. See also Luke Mogelson, “Nothing to Lose but Your Masks,” *New Yorker* 96, n° 24 (August 2020): 32–45. Published online under the title “The Militias Against Masks,” <https://www.newyorker.com/magazine/2020/08/24/the-militias-against-masks>.

24. Anna Lowenhaupt Tsing, *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins* (Princeton: Princeton University Press, 2015).

reuse serves to counteract a “precarity of the soul” (Anne Allisson), inviting us to think about maintenance and its uses outside the sphere of conservatism. Here, salvaging old objects, hijacking electoral laws to take back public space, and creating a political community become makeshift, collective paths for saving the past from the garbage heap. Bringing things that should have been obsolete back into use, the Japanese amateurs transform recycled objects into “allies,” producing a deviation in the temporality of progress. The idea would be, in a sense, to use in order to not abdicate, in order to not surrender to a time whose short-sighted vision of the future negates all others.

Those trying to secure their survival through the burgeoning destruction of their environment are being answered by a slew of countervailing practices where inhabiting is laced with a deeper sense of time and care for what surrounds us—starting with each other.

For more than two hundred years, [Indigenous people] have been asking the [English] surveyors the same question, and they are still waiting for an answer... And the sky? Why not also put up fences around the air you breathe to keep your neighbours from being buffeted by the same winds that blow over your parcels?²⁵

Borders, much like property, stem from a special effort to write the world—Indigenous peoples, particularly, have experienced the costs of this.²⁶ Drafting laws, tracing phantom boundaries, creating storied states; sanctifying private property by proclaiming its origins in work or in one natural right or other; scripting the other. Patiently reshaping the imaginary of a nurturing and therefore inviolable Earth until it becomes “a physical system, dead and inanimate,” that humans can dig into at their discretion.²⁷

Oscillating between interdiction—in the name of property and security—and resolute blindness to the dangers—in the name of the economy—the powerful control the possible and impossible uses of this world, carving out a geography that suits their needs. They grant access to certain sites—to normalize the worst—then deny access to other sites—to accelerate its forgetting. This is the logic of an internal colonialism, which exacerbates the difference between protected centres/heights and sacrificed margins/slums. It’s in this spirit that, six years after the explosion of the nuclear reactors in Fukushima, the Japanese government cut its resettlement assistance program, effectively pressing the most vulnerable (often

the elderly) to return to zones that remain contaminated, sacrificing them in a bid to encourage repopulation.²⁸ Likewise, in

25. Jean Morisset, *Sur la piste du Canada errant : déambulations géographiques à travers l'Amérique inédite* (Montreal: Boréal, 2018), 238. Translated by Pablo Rodriguez.

26. On the writing of the myth of the Indian and its role in the colonial project in America, see, for instance: Susan Castillo, *Colonial Encounters in New World Writing, 1500–1786: Performing America*, (New York: Routledge, 2006); and Pierre Déléage, *La croix et les hiéroglyphes* (Paris: Édition Rue d’Ulm/Presse ÉNS, 2009). We thank our friend Guillaume Poirier for these references.

27. Carolyn Merchant, “Exploiter le ventre de la terre,” in *Reclaim: recueil de textes écoféministes*, ed. Émilie Hache (Paris: Cambourakis, 2016), 134. Translated by Pablo Rodriguez.

28. Sabu Kohso, *Fukushima et ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Des mondes à faire, 2018, 16.

Canada, Ontario Power Generation (owned by the Ontario government) is currently petitioning Saugeen First Nation to approve the construction of an enormous nuclear disposal site, guaranteeing the recolonization of these lands for the next hundred thousand years.²⁹

Bound as it is to rents and profits, the short-term future of capitalism scraps the long-term future, devouring the habitat of succeeding generations, leaving lands destroyed, animals carrying coronaviruses and waters poisoned. The deepened insecurity that results might cause us to forget, as Erik Bordeleau points out in “‘Like a Tropical Storm’: Exfoliating the Value-Form,” that capitalism needs to secure the future to create value. It needs to write the future, and to do so, it must enclose the present. Ignoring the traps embedded in the fiction of a dematerialized and thus ungraspable world, Bordeleau invites us to find our purchase directly in the “floating” world of speculative capitalism by seizing upon the organizational tools of finance. To inhabit, he says, one must agree “to not seek contentment in advance” (Péguy), and thus to put the future back into play.

It’s important to redefine uses, too—at times keeping in mind what they once were. This is, in a sense, what choreographer Catherine Lavoie-Marcus proposes in *Le Fil des jours* (the days’ thread) a performance meant to take place at the old Royal Victoria Hospital (Tiohtiá:ke/Montreal).³⁰ A site of care abandoned for newer administrative and architectural behemoths, the MUHC and the CHUM, the Royal Victoria is today on the cusp between two lives, awaiting its next assignation.³¹ Nevertheless, in winter 2020, in this ruin and liminal state, it discretely and precariously sheltered homeless people infected with COVID-19 and asylum seekers. This is where, in the dwindling evening light, twenty or so performers would spread out, bands in a fragile catena of care activated by the group’s sin-

gular and repeated gestures. The collectivity’s actions here draw attention to a vocation always

29. On January 31, 2020, members rejected the first phase of the project in a vote of 1058 to 170 (<https://www.saugeenonjibwaynation.ca/vote-results/>). See Colin Perkel, “Indigenous Community Votes Down Proposed Nuclear Waste Bunker Near Lake Huron,” *CTV News*, February 1, 2020, <https://www.ctvnews.ca/canada/indigenous-community-votes-down-proposed-nuclear-waste-bunker-near-lake-huron-1.4793412>. We thank Steven Vanloffel for having brought these issues to our attention.

30. The work was created in the context of the exhibition *Going to, Making Do, Passing Just the Same* and presented on October 8, 2020 at parc Jarry, the site of the Royal Victoria being unaccessible due to confinement restrictions. See documentation, 248.

31. The MUHC and the CHUM stand for the McGill University Health Centre and the Centre hospitalier de l’Université de Montréal, respectively.

at risk of being forgotten and, at the same time, question what it means to “care,” and for whom.

These experiences, like many others, remind us how important it is to resist writings of time and territory that hew exclusively to the accounts of the economy and the nation-state. Other forces are just as capable of making futures. Forces that are *already here*: revolution, as Fred Moten and Stefano Harney have pointed out, resides in the world, borne by the practices of those who refuse to express themselves as subjects.³² It’s a question, they write, of turning ourselves into *hazardous waste*: shifting the toxic, pressing into the margins, taking life out of the living room to leave in the master’s geography traces of our passing. In short, to take the side of the dandelion and the coltsfoot, because there’s no hedge so high and no bunker so deep that could protect us from this world.

Translated from the French by Pablo Rodriguez

32. Stefano Harney and Fred Moten, *The Undercommons: Fugitive Planning & Black Study* (Brooklyn, N.Y.: Autonomedia, 2013).

Going

to

to

to

to

Fresh Awakenings

**Diane
Roberts**

There is an ease in fresh awakenings
The test of time pushing fear through rattled bones

An insignificant sigh
Breathing past
The us we them
And selves lost in the here and then

Now or never, she said, teetering on the edge of nowhere's bow

A creaking wind
A distant birdsong calling past and beyond

Sounds of flies
buzzing past not landing
Footsteps...

"Leaving or coming?" they ask

Not sure. Never shhh

People speak a story in the beyond about things
That aren't meant for the present ones

And she, entombed in this hollow longing

Stops. Waits. Listens...

Fresh Awakenings was produced as a spoken word/video in 2018 as the opening piece for a multi-channel video/sound and photo installation entitled *Six Questions*. It was commissioned as part of the project *Mirrored in Stone* by Marianne Nicholson and Althea

Thauberger, supported by the New Chapters program at Canada Council for the Arts and presented in the exhibition held at the Morris and Helen Belkin Art Gallery in Vancouver and Kamloops Art Gallery in Kamloops (2019). It was recently remounted at Art Mûr in Montreal as part of the Contemporary Native Art Biennial (2020).

Dripping water
A crackling fire

They speak of a boat in the river

What takes me back...?

Back to where and when

They moved across that river

And here and then?

A there before I or my father or my father's father could speak loss
Before ruptures and unwanted voyages
crack the bones of History's spine

"Do I know you?" she asks with a Trickster's grin
Knowing and not knowing

She who does not see
that sorrow resonates through time
echoing things long past and
Not forgotten

To be known? A welcoming nod, a curious smile
Landing in exile from kith and kin

Landing in exile
From Landing in
Exile in
Land

She is?

Where now she's meant to be
Resting for a time
on the other side of Everland

**Written
residues
from a trip
to asbestos
country**

**Dalie Giroux
and Amélie-
Anne Mailhot**

“Screeching their tires for Jesus Christ” reads the headline on a newspaper lying on a table in a café somewhere along the road from Maine to Outaouais. The article explains that “sixty-some sports car owners will be participating in a tire-screeching display of exhaust in order to save the church in Saint-Joseph-de-Coleraine.” One participant says, “I don’t care about the environmental impact, it’s just once a year. It’s no big deal.” Another adds, “It’s not our show that’s going to kill the planet.” And yet, “I’m going to go see it. We’ll just be keeping our windows closed that day.”



Living among the residues of asbestos extraction is a paradigmatic, industrial, and idiomatic kind of habitation: one tries to live, at all costs and in spite of everything. The ruins of an industry have left a devastated landscape that residents nonetheless identify wholeheartedly with. The carcinogenic ore, the violence of its extraction, and the desertification of the land have become a source of pride: human and environmental suffering is transvalued into good jobs, good wages, and promises for a better life, promises that one day, you won’t be the victims of big industry’s devastation, but its heroes.



Located in the Appalaches region of Quebec, between Beauce and Estrie, the asbestos region is weighed down by 400 million tonnes of residue. The town of Thetford Mines is built on a dune of mining waste. All the big cities in the world were built on trash; all the marshes that were drained to create dry land were filled in with garbage, as Lucie Taïeb reminds us in *Freshkills*.¹ According to a mechanic from Sainte-Cécile-de-Masham whose father worked for the highway department, the same thing goes for Highway 50 along the north shore of the Ottawa River. The fill dirt that the government purchased was misappropriated and replaced with various waste gathered from landfills, in a circular apocalyptic economy.

In a revegetation attempt, some tailings heaps² in the asbestos region were covered with soil from Lac-Mégantic, contaminated in the oil spill caused by the railway accident—a post-industrial cultural transfer on Abenaki land. If you add a contaminant to a contaminant, does that make it decontamination? Some people would call it visual but not necessarily profitable

decontamination, since the regional authorities bank on the tourist appeal of their lunar landscapes. According to a native of the region, these lakes—in fact, mine pits filled with water over time—“are beautiful” like “the Caribbean Sea.” She adds, “we’re known for them.” This notion of *home*, this love of tailings heaps is the local form of patriotism. A local geologist said, “When I see the heaps, I feel at home.”



Photos taken from the passenger seat, 2016.
Photos: Dalie Giroux and Amélie-Anne Mailhot

1. Lucie Taïeb, *Freshkills: Recycler la terre* (Montreal: Varia, 2019).

2. A tailings heap, also called a tailings pile or slag heap, is the accumulation of waste from ore extraction.

ANTI-MONUMENTS

We visit the site of the former Normandie mine in Vimy-Ridge, somewhere between King Mountain, named after the King brothers—the local princes of the asbestos industry—and Caribou Mountain, named after an animal endangered in Quebec. And of course, Vimy-Ridge named after the Battle of Vimy Ridge, and Normandie mine, after the Normandy landings.

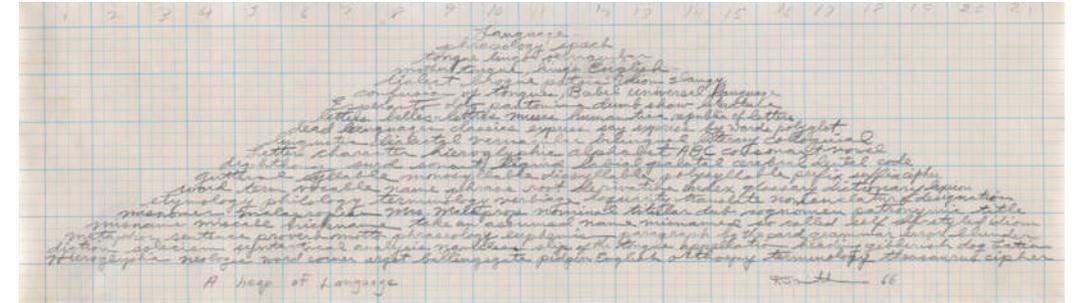


Cedric Pearson, *Camionneur, mine Normandie, Vimy Ridge*, from the series « Disraeli, une expérience humaine en photographie », 1972, gelatin silver print.

There is a kind of fusion—a historical, technical, and human confusion—between war and industry, between the frontlines and the mines. Soldiers and workers are the same men, the same children in places united by their deadliness. We try to at least remember their names by erecting gray memorials that unintentionally recall the anonymity of their sacrifice. Soldiers and workers are the same patriots in the service of the same empire—whether or not they realize it and whether or not they

care. Under the banners of “needs must” and “you can’t make an omelet without breaking eggs,” everything is solemn, everything is respectful, everything is serious. The living struggle to live, through a great deal of inadvertent poetry and pints of misery they gulp down as if possessed by thirst.

The series of tailings heaps from the former Normandie mine is a block, a massive presence, a great black work of art.³ A *heap*: exactly what Robert Smithson called an anti-monument.⁴ It’s an unconscious



Robert Smithson, *A Heap of Language*, 1966, pencil on graph paper.

monument, more of an effect than a cause: sand pits and quarries, large abandoned buildings, and so many gigantic infrastructures and useless industrial residues—a pure negativity. An anti-monument is also a philosophical apparatus in that it invites interpretation; it generates what Robert Hébert, the philosopher of Villeray, calls a “meaningful discomfort.”⁵ The ATVers riding over the tailings heaps experience this extreme form of local philosophy.

3. In French, “un grand œuvre au noir”, a reference to Marguerite Yourcenar’s novel, *L’Œuvre au noir* (*The Abyss* in English). In Yourcenar’s novel, the “black work” is *nigredo*, the first step in transmuting lesser metals into gold or the philosopher’s stone.

4. Robert Smithson, *The Collected Writings* (Berkeley: University of California Press, 1996).

5. Robert Hébert, *Derniers Tabous* (Montreal: Nota Bene, 2015).

THE KLONDIKE

At the end of the nineteenth century, a proud resident of Saint-Georges de Beauce returned from the Klondike with a few nuggets in his satchel and proposed that the laws of the gold rush be transposed to the province of Quebec. By this Californian and Klondike custom, a prospector drives a stick into the ground and obtains exclusive exploration rights within a few hundred-meter radius. This is the origin of the *claim*. By this law still today, mining companies can confiscate any piece of land through an exclusive exploration licence that supersedes any other land use or occupancy. In Quebec, the legal relationship and mindset toward the land is thus still largely governed by the speculative nature of the gold rush and the law of the prospector.

My mother sometimes tells me about my Great-Uncle Willie, her red-wigged uncle who wore a gold nugget on his tie. He'd shown her how to pan for gold in the Chaudière River. You had to sift through the sand, hoping to see something shiny at the bottom. When she knew him, he lived in Saint-Georges, off his earnings from his adventures in the Klondike.

"Do you remember the name of Great-Aunt Ghislaine's hotel?" I ask my mother. She replies, "I think it was l'Auberge de l'Essor (Booming Inn). Essor for progress, with a little nod to Lessard, her husband's last name." Ghislaine had to sell the Auberge de l'Essor for the Carey mine expansion. The whole family used to gather on its vast land with vegetable gardens and fruit trees. It was a forced sale. When I knew her, she lived in Saint-Joseph, off the annuities from the sale of her hotel and her stock market investments.



Lunch stop in front of Carey Lake, the site of the former Carey mine and the former site of the Auberge de l'Essor, East Broughton, 2019. Photo: Amélie-Anne Mailhot



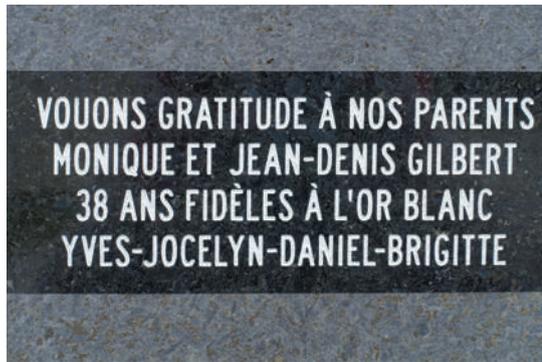
Relocalisation Ltd was responsible for moving the Thetford Mines neighborhood of Saint-Maurice, built above a deposit of chrysotile. The company holding the rights to the underground wanted to exploit it. The neighborhood is gone. The deposit was never mined. There now stands a local memorial made of gravel and black steel, financed by the parishioners themselves. Like a heap of souls, it's a monument on an anti-monument, the sacred heart of asbestos.



Monumental layering, 2019. Photo: Dalie Giroux



Our first impressions of Thetford Mines and Coleraine, of these cities of asbestos: there's a strong identification with the ore. It's not just the landscape and its aesthetics, it's an economic, political, and emotional identification—a symbiosis. The sterile topographies engulf all life: excavated asbestos residues are haphazardly thrown over the plants, animals, fertile land, mycorrhizae, insects, habitats, and complex ecosystems.



The white gold faithful. Commemorative plaque in the Asbestos Museum courtyard, 2019. Photo: Amélie-Anne Mailhot

The Appalachians of the St. Lawrence River Valley are a lowland. Contentiously, they're also a toxic site, where people cultivate an attachment to that which poisons them. It's a frontline of colonization: killing to live, converting the living to capital. On March 8, 2018, *Le Courrier de Frontenac* ran the headline, "The reuse of asbestos residues under threat from the Public Health Institute."



What do you eat in asbestos country? One possible market for the mining waste is fertilizer production. Asbestos residues will then end up in the great cycle of industrial agriculture, which "feeds" populations that have been dispossessed of their land and know-how with food they buy with wages earned at the mine. Deeply indebted farmers grow these crops with what agronomists call the whole "technological package": patented seeds, pesticides, synthetic fertilizers, and herbicides. The sterile soil will then be fertilized with magnesium from asbestos residues, so long as they've been extracted with vast quantities of hydrochloric acid.

Exploiting mining waste: sifting sand, hoping to find something that's still shiny.

LAND ACKNOWLEDGEMENT

On October 4th, we were supposed to go to the Odanak Reserve to see the medicinal plants path, maintained by members of the Bureau Environnement et Terre (Land and Environment Office), including Abenaki herbalist Michel Durand. The office was closed that day. The reason for its October 4th closure was the commemoration of the St. Francis Raid, during which two hundred Englishmen—the "Rogers' Rangers"—surprised an Abenaki group at night, killing about thirty people. They pillaged and burned the village, called Saint-François-de-Sales at the time.

From 1660 (or 1683, depending on your source) to 1700, the Saint-François-de-Sales mission was located along the Chaudière River, near the Chaudière Falls. It seems it was then moved along the Saint-François River to the site of an Abenaki settlement.

Along the riverbanks, you pass three points, three rivers throwing themselves into the St. Lawrence. From west to east, they're the Saint-François, Bécancour, and Chaudière Rivers. But when you travel upstream, inland and south, you see that these waterways connect the Abenaki communities of Odanak and Wôlinak and the Appalachian forests of Maine, all the way to the Atlantic. This ancient route runs through the whole asbestos region.

The Bécancour route is an Abenaki trail that connects the Petit Lac Saint-François (Saint-François River) and the Bécancour River.⁶ There was an Abenaki

6. Gwen Barry, "La 'Piste Bécancour': des campements abénakis dans l'arrière-pays," *Recherches amérindiennes au Québec* 33, n° 2 (2003): 93-100.

reserve on the Petit Lac Saint-François from 1853 to 1882. Asbestos was discovered in the region in 1876; by 1885, there were seven operating mines. An Abenaki encampment also existed at the foot of the Lysander Falls on the Bécancour. A John Mitchell map from 1755 shows an Abenaki trail linking Lac Mégantic and the Grand Lac Saint-François.⁷ We know that the Abenaki travelled from Lac Mégantic all the way to the Atlantic coast by the Kennebec River and all the way to the St. Lawrence by the Chaudière.⁸

We also know of Pial Pissenne, also called Pierre Montagne or Peter Mountain, who traveled from Odanak to Lake George in New York State, passing through the townships of Leeds and Inverness. Pierre Montagne was an Abenaki herbalist. Parishioners in neighbouring townships, Protestant and Catholic alike, consulted Pial Pissenne. The same is true for Mali Agat, Marie-Agathe, or Molly, a renowned Abenaki herbalist.

Gwen Barry and Madeleine Ferron's texts alone—though there are others—show beyond a shadow of a doubt that the asbestos region is smack dab in Abenaki territory. What Barry shows for the Saint-François and Bécancour Rivers, Ferron does for the Chaudière, both using a mix of parish archives, the work of earlier historians, and oral tradition.

The Abenaki Council of Odanak explains:

The ancestral territory of the Wabanaki (the N'dakinna) extends roughly from Rivière-du-Loup to the Richelieu River, from east to west, and from the St. Lawrence River to Boston, north to south. Research is underway to better define this territory and to trace the history of the displacements of the different peoples who once made up the great Wabanaki Nation, in order to understand what happened to them and the changes to the land.⁹

7. "Rivière Bécancour," Wikipedia, online: https://fr.wikipedia.org/wiki/Rivière_Bécancour

8. For more on this subject and an overview of the presence of the Abenaki along the Chaudière River, see Madeleine Ferron, *Les Beaucerons ces Insoumis: Petite Histoire de la Beauce, 1735-1867* (Montreal: Hurtubise, 1974).

9. Conseil des Abénakis d'Odanak, *Territoire Odanak* (available in French only), online: <https://caodanak.com/territoire-odanak/>

10. *Vitrine sur notre histoire*, online: www.coleraine.qc.ca/doc/Histoire4.pdf

But there's not the slightest trace of acknowledgement of traditional Abenaki land in asbestos country. From what can be read in *Vitrine sur Notre Histoire* (Spotlight on our History), a document celebrating the historical highlights of St-Joseph-de-Coleraine, the importance of the Abenaki survives in a friendship plaque in Wabanaki park, an initiative of a citizen of Coleraine.¹⁰ Indeed, for four years, from 1985 to 1989, a friendship festival was celebrated in the municipality. It was the initiative of the same citizen, who invited the Abenaki of Odanak and Wôlinak to the lands from which they had been chased out. In 1986, Doris Lussier—better known as Père Gédéon, a legendary character in Quebec television—officiated the softball game. In 1989, Acadian folk singer Édith Butler took on the role of "Princess Matawalisis."

ASBESTOS, TIM HORTONS, AND GLYPHOSATE

At the foot of the tailings heaps, large fences surround rusty factories with private property, no trespassing, and toxic hazard signs. On the other side of the fences, the heaps line backyards, rubbing shoulders with basketball hoops, statues of the Holy Virgin, flower gardens, and motorized vehicles.



Backyards bordering Asbestos Corporation tailings in Thetford Mines, 2019. Photo: Amélie-Anne Mailhot

On the overburden¹¹ of several abandoned sites, in districts that were expropriated and then neglected, coltsfoot grows. As this plant has many healing benefits for lung diseases and likes poor—read sterile—soil, one wonders if it would help with mesotheliomas and asbestosis. Would Piau Pissenne and Mali Agat have recommended it to asbestos workers and residents of Thetford?



Coltsfoot on the ruins of the St-Maurice district in Thetford Mines, 2019.
Photo: Amélie-Anne Mailhot



Ball-shaped cedars on the banks of the Bécancour River, downtown Thetford Mines, 2019. Photo: Amélie-Anne Mailhot

11. The *overburden* is the rock or soil overlying a mineral deposit.

If you cross the Bécancour River, which links Wôlinak and Lac Bécancour, in the middle of Thetford, you can reach Smith Street, a famous working-class street lined with tailings heaps. Four cedars have been pruned into balls on a perfectly manicured lawn.

Passing over the river, we discuss the sanitized vegetation. Someone tells us about their neighbour's passion for perfect lawns and tidy shrubs. Strangely, it's our third conversation of the sort in the past few weeks. We're told that people are obsessed with the neatness of the neighbours' yards, worried about what they call weeds, wilderness, freely growing trees. So much so that they force these standards on their neighbours in many ways: offers of manual, chemical, or mechanical help to deal with the problem, verbal requests to kindly manage the situation as soon as possible, even formal notices and insulting letters.



Overburden of the Boston 2 mine, Thetford Mines, 2019.
Photo : Amélie-Anne Mailhot

The hills overlooking the ball-shaped cedars are strewn with beer cans, disposable paper cups—there's a phenomenal quantity of Tim Horton's cups on every highway roadside here—garbage bags, chip bags, water bottles, and cigarette butts. The garbage littering the ground speaks to the garbage buried under the heaps of revegetated overburden beneath our feet: tires, iron bars, plastic sheeting, tins. As we're taking photos of the buried garbage, we hear the engines of ATVs intermittently below. It's an audible reminder of the friendly race we saw earlier on the crest of a tailings heap near the Vimy-Ridge cemetery.



Overburden of the Boston 2 Mine,
Thetford Mines, 2019.
Photos: Amélie-Anne Mailhot



As we're strolling through the park discussing mushrooms, a walker reminds of Sacha Guitry's *Confessions of a Cheat*. In the novel, a young boy is denied supper as punishment for some wrongdoing. That evening, the whole family dines on poisonous mushrooms, picked that very day by the grandfather, and dies. Punishment thus becomes life, or in a version befitting the spirit of our excursion, the inadvertent refusal of a toxic legacy is a life-giving form of delinquency.

Standing in front of the Boston mine pit, which has been stocked with trout, people wonder if they should eat them or not. A local tells us, "If it came down to it, you could even eat asbestos." The words reverberate: asbestos as in asbestosis, as in black lung, as in lung transplants, as in pleural or peritoneal cancer. Someone says, "When the doctors cut the lungs, they'd make a crunching sound. They weren't allowed to tell anyone." Isn't the fear of poisoning, a fear that many feel but that's condemned and ridiculed as irrational in the asbestos region, also a resistance to something more than biochemical poisoning? Who wants grandfather's toxic legacy? Who must keep his secret?

The birches and poplars grow as best they can on the overburden. In their symbiosis with the mining residue, like Mary and Joseph in the Holy Family, they make everybody happy. They draw the ore up into their bodies. They are able to live *here*. Like the soldiers, the workers, the women gathering their gray sheets off the clotheslines behind the small Smith

Street houses, like the people who put up a huge wind-battered and torn Quebec flag in the streets of Asbestos, like the revegetation companies' cattails and willows, like everyone here: they accumulate metals in the lungs of their grandparents, in their memory, and in their identity. Everyone metabolizes it. All of creation is invited to build the nation: horses, canaries, trout, caribou, child workers, dead children, women who've spent fifty years breaking stone—their hands, backs, heels, eyes, bronchi, and carcasses—the boys tasked with bringing water to their fathers deep in the mine, and "the landscape, the beautiful landscape" (Roland Giguère). All of these people, humans, our family, hang in the ruins of colonization, in the seriousness and madness of the necessary.

PSYCHOPATHOLOGY OF THE DEINDUSTRIALIZATION ZONE

A woman rolls up in a black Ford F150 and parks in front of the SAQ. We pass a shop called "Le Pro du CB," gun stores, ATV and ski-doo dealerships, a paintball center, mechanic and welding and machining workshops, strip clubs, asbestos-this, asbestos-that, stores selling equipment for hunting and fishing and other local leisure activities. It's the landscape of habituation; you keep yourself busy by making money and spending it.

At the mine's historical information center in Thetford Mines, they always speak in the first-person plural, *we*. We're told about an ingenious blacksmith who didn't have enough time to go to the bathroom during his shift in the mine, so he built himself a urinal in a passageway next to his station. We're told about the workers' ingenuity, how they helped eliminate jobs and increase efficiency and profits. The workers at the information center want the same thing as the bosses: to make money, earn a good salary, make the operation profitable, and to mine, mine, mine.

We're told that at the time—read, the time of child labour— young girls went to break rock at the mine to help their families. Also, because it was a way, in fact *the way*, to meet your future husband—the industrial reproduction of the mining flock facilitated on the very site of production. We're told about two spinsters who spent their lives breaking rock "because they were ugly," echoing the violence against all the small, subordinate personnel of industrial life, the domestic world in its sanctified insignificance, the animals, women, and children—the Holy Family always.



Thank you, Dad, 2019. Photos: Dalie Giroux

We're told, "being a hoistman was a dream job; you got to sit on your butt. You'd want to keep that job for 25 or 30 years." In the history this "we" is recounting in the information centre, there's no 1949 strike, no asbestosis, no exploitation, no anti-francophone racism, no dispossession of people's homes. We're told, "there was no money in Quebec to invest in the mines, so the English bought them." It's a tedious repetition of the myth of primitive accumulation, by which poverty is the fruit of laziness, and wealth that of labour. It's why a monument to a worker reads "Merci papa" (Thank you, Dad).

Thank you also to the King brothers who, under the colonial land tenure arrangement, obtained discount land grants for logging in Lyster, who raised enough capital from it to lay hold of 5000 acres of Crown land in the serpentine mountains of Abenaki territory,

who exploited ore, founded a company town that they named Kingsville and a peonage store modeled after the monopolistic fur companies, and became the princes of Asbestos. And, by proxy, thank you to the domestic petty tyrants of the mines and their officers who scraped plastic kingdoms from green rock.

Here, the nouveau riche are the grandsons of water boys and the sons of cancer patients. The big salaries, the financial security

12. The French word *caltor* comes from the English *coal tar*. Geographer Jean Morisset makes the following remarks about the semantics of "tar sands": "In French, they're called *sables bitumineux, piasphalte, or bitume mou*. I retain the English designation *tar sands* [in French] to recall that the term has been officially changed to *oil sands* in order to hide the tar and the dirty oil it suggests. Spoken French makes use of the word *caltor*, distorted from the English *coal tar*." (Jean Morisset, *Des Tar Sands de l'Athabaska à la Grande Rivière*

de Canada : Le recours au Pétrole comme Substitut au Bilinguisme (Montreal : La Passe, 2015), 6).

of the mine, the global asbestos market, a job "where you can sit on your butt for 25 to 30 years," an above-ground pool, and eight months of winter: this was the dream of he who dreamed when he was in want, mouth numb and hands black. The circumstances of rural people in this country at the end of the nineteenth century must have been such that you had to get out at all costs. Who can judge them? And who can bear witness?

My father, proud of his unlikely investments, ended his life as a body-and-soul employee in the "caltor"¹² of Alberta with two transplanted lungs and a daughter who skipped that meal.

The poor of the Appalaches, like the birch trees, the nameless trees, and Brother Marie-Victorin's legendary ferns, are attached to the land. They hallucinate in their tragic landscape; they glorify themselves in order to survive. When the asbestos native calls the landscape "home," he says, "you think it's ugly, but I think it's beautiful." He changes valences, wearing out some old magic trick. The children of asbestos stuff their faces with their grandfather's mushrooms, gathered around the site of their collective humiliation. Because you have to eat, keep a stiff upper lip, put your pennies aside and rise above the heaps, like a snowbird.

Translated from the French by Bronwyn Haslam



Children in front of an asbestos mine pit in the late 1960s. Photo: Gérard Laflamme.

**Displacement
and Discrimi-
nation:
Migrant
Labour
in Canada**

**Marisa Berry
Méndez**

In February and March 2020, I spoke with three migrant workers to discuss their experiences of working in Canada. I was connected with them through the Immigrant Workers Centre (IWC) in Montreal. The IWC is an organization that defends the rights of immigrants in their places of work and supports them to organize and advocate for their own rights. Chester is a father of four from the Philippines, currently working as a machinist and living in Sherbrooke as a participant in the Temporary Foreign Worker Program. Mohamed, a refused refugee claimant from Guinea, walks with a limp after a work accident suffered when he first arrived in Montreal. Diana is an undocumented woman from Colombia, a survivor of gender-based violence, and a refused refugee claimant. Each of these migrant workers contributes to the Canadian economy in a significant way, carrying out work that employers are often unable to find non-migrants to do. And yet, their right to remain in Canada is in question or outright denied, and so they live in a state of limbo, unsure whether or not they will be expelled from the country from one day to the next.

MIGRANT LABOUR IN CANADA

Canada has several temporary labour migration programs, some of which have existed since the 1970s. Some, like the International Mobility Program, bring workers in “skilled” categories, with higher levels of education and training. These workers are able to bring their families, have access to newcomer settlement services, and can transition to permanent residence if they so choose via federal or provincial economic immigration programs. Others, like the Seasonal Agricultural Worker Program and the “low-skilled” streams of the Temporary Foreign Worker Program bring workers of colour from the Global South to perform a variety of jobs, from caregiving to service industry work in restaurants and hotels, from food and agriculture work on farms and in meat processing to “semi-skilled” work in industry. These workers are not permitted to bring along their families when they come to Canada, and thus endure long and painful stretches of family separation. Abuse and exploitation are not uncommon for workers in these two programs; the media, labour unions, and NGOs have documented countless cases.

Migrant workers are vulnerable to exploitation for two fundamental reasons: their temporary status, which allows them to stay only as long as their work permit is

valid, and their closed work permits, which require them to work for the employer who brought them to Canada. Most of these workers have no access to permanent residence.

Refugee claimants have the legal right to work in Canada while they wait for their claim to be heard by the Immigration and Refugee Board. Yet refugees and refugee claimants are among the most vulnerable and precarious workers in Canada. A lack of recognition of professional credentials or low levels of education and training combine with language barriers, discrimination, a lack of Canadian job experience, and other obstacles to create significant barriers to employment. As a result, many are left with few options and become target hires for the least desirable jobs. It has been documented that temporary employment agencies tap this pool of flexible, inexpensive labour for work in warehouses, factories and other low-paying jobs, where health and safety regulations are frequently skirted to cut costs and augment profit margins.¹ Workers hired through temp agencies have reported being paid less than a permanent worker to do the same job, being paid under the minimum wage, and not having proper safety equipment or sufficient training.

People without legal status in Canada—also known as undocumented—are the most precarious of workers. They are often relegated to difficult, dangerous, and undesirable jobs and are unable to seek recourse if they are exploited. As a result, they may be subject to wage theft and harassment, and they have no job security. In times of emergency, such as the COVID-19 pandemic, they are ineligible for relief packages created by the government, and thus even more vulnerable than otherwise.

1. Aziz Choudry and Mostafa Henaway, “Temporary Agency Worker Organizing in an Era of Contingent Employment,” *Global Labour Journal* 5, n° 1 (2014): 1–22.

MOHAMED

A 34-year-old from Guinea, Mohamed arrived in Canada in June 2012. He had a successful import business in Conakry, the capital. He tells me he didn't want to leave his country, but was forced to flee for his own safety in the face of persecution. When he arrived in Canada, he submitted a claim for refugee protection. While he waited for his claim to make its way through the system, he worked.

One of his first jobs, secured through a temporary employment agency, was at an ice cream factory in Montreal. He was a cleaner. He describes it as very uncomfortable work because it was always extremely cold inside the factory, with temperatures around -30 degrees Celsius being common. In May of 2013, Mohamed had an accident at work, when his foot was run over by a forklift. Two of his toes were broken and his big toe was amputated as a result. The medical treatment produced complications: he now has chronic spinal pain, walks with a limp, and uses two canes. He says he will be on medication for the rest of his life.

When he was injured, the temp agency refused to acknowledge that he was their employee in order for him to be able to file a claim for coverage with the Commission for Labour Standards, Pay Equity, and Occupational Health and Safety (CNESST). Despite being a minimum wage earner, he had to hire a lawyer at his own expense to compel the agency to admit its role as employer so that his claim would be accepted.

In 2014, Mohamed's refugee claim was rejected by the Immigration and Refugee Board, the adjudicating body that hears such claims. The judge said he didn't believe Mohamed's story. He went on to submit an application for permanent residence on humanitarian and compassionate grounds, a consideration that takes into account how settled the applicant is in Canada, any family ties in the country, the best interests of any children involved, and what could happen to the applicant if returned to their country of origin.

Mohamed feels very settled in Montreal. He has not maintained relationships with those he left behind when he fled Guinea, but has a strong network in Montreal and is very involved in his community. He has become a staunch advocate for the rights of refugee and migrant workers and is actively involved in a variety of community and advocacy organizations. Because of the injuries he sustained on the job in Quebec, Mohamed is now limited in the types of work he can do. He is currently employed at a

call centre. Despite his evident commitment to forging a new life in Canada, his first two humanitarian and compassionate applications were rejected. He is currently in the process of applying a third time.

Asked what he thinks about the relationship between his home country and Canada, Mohamed doesn't hesitate. He believes there is a link between Canada's interest in Guinean minerals and the rejection of refugee claims from Guinea: between 2013 and 2019, close to 40% of Guinean claims adjudicated were rejected, while the average for all source countries combined was 32%.² "I think Canada is just interested in the mining, not in the people," he says. Guinea has the world's largest reserves of bauxite, a mineral used for aluminum production. According to Natural Resources Canada, in 2017 (the last year for which data is available online) there were seven Canadian mining companies with assets in Guinea.³

Since its independence in 1958, Guinea has struggled with governments that repress political dissent. At a September 2009 rally organized in opposition to the military junta that was in control at the time, at least 150 people were killed and more than 100 women were raped and subjected to other forms of sexual violence by members of the security forces. Since then, the human rights organization Amnesty International has documented more than 450 deaths and thousands of injuries, all inflicted by Guinean security forces cracking down on demonstrations with almost total impunity.⁴ Since the current president, Alpha Condé, declared his intent to change the constitution in order to be able to run for a third term in the presidential elections in October 2020, there have been more deaths of civilians at the hands of security forces in relation to pro-democracy demonstrations. Mohamed believes that despite these human rights violations, Canada is loath to criticize the Guinean government in order to avoid jeopardizing its mining interests, and that Guinean refugee claims are in turn being rejected because Canada does not publicly acknowledge that

Guinea is a dangerous country from which refugees must flee.

2. See the statistics of claims, by country, of alleged persecution for 2013–19, in: Immigration and Refugee Board of Canada, "Refugee Claims Statistics," last modified 22 May 2020, <https://irb-cisr.gc.ca/en/statistics/protection/Pages/index.aspx>.

3. Natural Resources Canada, "Canadian Mining Assets (CMA) by Country and Region, 2016 and 2017," last modified 27 February 2019, <https://www.nrcan.gc.ca/mining-materials/publications/15406>.

4. Amnesty International, *Guinea: Red Flags ahead of the 2020 Presidential Election*, Amnesty International Submission for the UN Universal Periodic Review, 35th Session of the UPR Working Group, January 2019, <https://www.amnesty.org/download/Documents/afr2910802019english.pdf>.

CHESTER

Chester is from Manila. Since the 1970s, the Philippines' economic strategy has relied largely on exporting its people as migrant labourers overseas. In this way, the government is able to work around its responsibility to create viable economic opportunities at home, and to reap the reward of foreign exchange via international remittances sent home by its nationals abroad.

Chester first came to Canada as a participant in the Temporary Foreign Worker Program in 2015, to manufacture agricultural products and machinery in Repentigny, Quebec. After just six months of work, the company claimed that due to an economic slowdown, it would lay off twenty-four Filipino workers, including Chester. He returned home, stressed out and demoralized.

He came back to Quebec in 2017, this time to Sherbrooke, where he now works as a machinist. Things are going better this time—he says he likes his work as a welder at a company that builds farm silos, and he likes Sherbrooke. But long periods of family separation are an intrinsic part of Canada's migrant labour programs. Chester left behind his wife and four children in the Philippines: the oldest is 21, followed by a 17-year-old, a 16-year-old, and a girl of 7, who was only 3 when he left Manila. Chester chokes up when he talks about telling his "little angel" that he had to leave. "The hard thing is when she cries," he says. "The emotions are very difficult."

As a semi-skilled worker, Chester is one of the few with a chance to obtain permanent residence in Canada and bring his family here through the Quebec Experience Program, something he would like to do. However, for him to be eligible, his employer must be willing to sponsor him with a stable job offer and he must achieve intermediate-level French—no easy feat. While he is eligible for government-funded French classes, he has found that they are only offered on weekdays, when he is working. His company has provided basic language classes, but nothing beyond that. In order to be able to meet the provincial requirements of employment and language proficiency, Chester is thus completely dependent on his employer. Whereas the Canadian government has traditionally been in charge of selecting and admitting immigrants, this task has become the domain of the private sector in the case of migrant workers.

In the fall of 2018, François Legault's Coalition Avenir Québec (CAQ) was elected in Quebec after running on a platform of letting fewer immigrants into

the province. Once the new government was formed, employers quickly made it clear that they relied on newcomers to fill jobs and that a reduction in numbers would not work within a tight labour market. In response, Legault's government encouraged increased dependence on migrant workers, which kept employers happy and the economy humming, while also meeting the government's commitment to reduce permanent immigration.⁵ Numbers of migrant workers ballooned accordingly in 2019, as those being admitted with full status—and full rights—decreased. This is one example of a trend seen throughout Canada since the early 2000s: increased reliance on temporary—and precarious—labour to fuel the economy and serve the needs of employers.

When I asked him whether he thinks this system is fair, Chester says that for him, it is "in the middle between fair and unfair." As a Filipino whose fellow countrymen and women go to work in a variety of other countries, he knows that it could be worse. However, he also feels trapped by the closed work permit system in Canada. "You are imprisoned in one paper," he says, meaning that as a migrant worker, your work permit ties you to the company that brings you to Canada, for better or for worse. Employers decide whether or not to help migrant workers stay by supporting, or not, their application for permanent residence; and if they declare that the economy—and therefore the company—is experiencing a slowdown, as they did in Chester's case in 2015, the workers can be sent home packing, with no recourse.

DIANA

Diana came to Canada from Colombia with her daughter in 2008, escaping a violent partner. When she arrived, she submitted a claim for refugee status, as gender-based persecution has been accepted as a basis for refugee protection in Canada since 1993. A hairdresser in Colombia, she wasn't able to practice her trade in Canada. To do so, she would have had to obtain a diploma equivalency, but the institution where she could do this did not accept refugee claimants as students. As a result, she studied care work and became a caregiver at a nursing home. She found this work rewarding, but at her first job she was repeatedly sexually harassed and physically accosted by a male co-worker. A survivor of gender-based violence, Diana

5. Laura-Julie Perreault, "François Legault, un champion de l'immigration qui s'ignore," *La Presse*, 9 December 2019.

was retraumatized by the harassment, which eventually led her to quit. When a friend informed her that she could seek damages, she discovered that she wasn't covered through the CNESST because her former workplace was unionized. But she says that when she sought assistance from the union, it sided with the employer and offered her no protection.

Diana's refugee claim was refused in 2010. She feels that this was due to bad advice which she received from an immigration consultant who counselled her on what to say at her refugee hearing. In the years following the refusal, Diana exhausted the appeal mechanisms available to refused claimants, to no avail. In her desperation to regularize her status after her claim was rejected, she was scammed out of \$13,000. A woman who positioned herself as a friend told her that she knew a shortcut to obtaining permanent residence that involved paying off an immigration official. Diana says that since bribing a bureaucrat to get ahead was a plausible scenario in Colombia, she believed it must also be the case here. She and her daughter worked themselves to exhaustion to pay the money, which disappeared along with the woman. Finally, she received a deportation order. By this time, she was working another job at a care home for seniors, which she loved.

Her hopes of finding protection from gender-based violence in Canada had been dashed, but Diana still felt that she couldn't return to Colombia. She decided to go "underground" and live undocumented in Montreal, even though it meant forgoing access to health-care, Employment Insurance, and other public services. Her daughter almost went back to Colombia without her, to escape the difficulties of living without status in Montreal, but she ultimately decided that leaving her mother to start over in Colombia would be more difficult than staying in Montreal together, though undocumented. Due to the vulnerability inherent in living without legal status, Diana felt the need to cut off her friendships and avoid developing new ones. She was afraid to form relationships because "people are curious" and might not keep her secret. She became very isolated.

In the years since she became undocumented, Diana has performed a variety of low-wage jobs. She works as a cleaner now and feels trapped in the menial work that she does. It is difficult work and she is always tired. She worries about not having healthcare as she gets older, and about her daughter having fewer opportunities because she is also undocumented. She says that living this way is like being non-existent ("estar nula").

FINDING BELONGING AND A VOICE

Despite being excluded from the benefits of permanent status, Chester, Mohamed, and Diana have all found meaning for themselves in the places they inhabit. When I met Diana, she was at the Immigrant Workers Centre, working on a banner for the International Women's Day march. Through the IWC, she was finally able to build a network of friends whom she trusted. There she also learned that she can apply for permanent residence on humanitarian and compassionate grounds, which she is now in the process of doing. Diana says that when she found the IWC, she found her voice. As an undocumented person, she must take precautions in every aspect of her life, but after being silent and isolated for several years, she has become very involved in migrant and women's rights advocacy.

Connecting with the Immigrant Workers Centre has been profoundly important for Chester and Mohamed as well. After being laid off in 2015, Chester obtained information from the IWC, and then became a resource and facilitator for the groups of Filipino workers in Sherbrooke. He helps organize workshops to inform workers of their rights and to share information. In Mohamed's case, raising awareness about the injustice that refugees and other newcomers face across Canada is what motivates him now. Through the many organizations he is involved in, he has become a vocal advocate for the rights of migrants. All three have carved out places for themselves in Quebec by supporting others in similar situations and by speaking out to raise awareness about the challenges and discrimination that migrant workers encounter in Canada.

HUMAN RESOURCE EXTRACTION

The concept of *extractivism* is a useful tool to help unpack the relationship between Canada and migrant workers.⁶ Since colonization, the country's economy has been based on the extraction of minerals and other natural resources. The settler-colonial state has displaced and dispossessed Indigenous land and violated the territorial sovereignty of Indigenous nations in order to generate wealth through natural resource extraction, a practice that is ongoing. Canada has also become notorious for its extractive activities, particularly

6. Extractivism is a socioeconomic concept used to describe economies that are based on primary resource production and export.

mining, overseas. Canadian mining companies in a vast array of countries have been at the root not only of environmental degradation and displacement of Indigenous and other communities, but also of human rights violations including forced labour, child labour, and the rape and murder of those who oppose their activities.⁷

The extraction of human resources through migrant labour has notable affinities with the exploitation of natural resources by Canadian companies. The labour of workers like Mohamed, Chester, and Diana is extracted to the benefit of their employers, the governments that collect their taxes, and the economies in which their work is enmeshed. And yet, like many communities impacted by natural resource extraction, they are particularly vulnerable to abuses of their labour rights and their human rights. Like the environment that is degraded through extractive activities, migrant workers are often regarded as disposable by the industries that rely on them to turn a profit. They are treated as renewable resources and disposed of when their visa runs out, or when their immigration or refugee protection process falls through. Their marginalization and struggles are “externalities” in economic terms: side effects of commercial activity that are not reflected in the cost of production. Already displaced from their homelands, they become attached to this place and to their adoptive communities, but their future here is uncertain at best.⁸

Throughout Canada’s history and up until the shift to multiculturalism in the 1960s, immigration from Europe was a key piece of the colonial project to settle the territory. During this period, immigrants weren’t scrutinized based on their skill or education level, but rather on their ethnic origins. Some people of colour were admitted, mainly to fill dangerous jobs, as was the case with the Chinese labourers who built the Canadian Pacific Railway toward the end of the nineteenth century. Otherwise, the immigration policy was

explicitly “whites only”. In 1967, a points system was introduced to determine who could immigrate to Canada. This is the system we still have, and it discriminates not based on race or ethnicity, but primarily on the basis of income, education, and skill level.

The points system is considered to be a step forward from the previous, openly racist one,

7. See, for instance: Alain Deneault and William Sacher, *Imperial Canada Inc.: Legal Haven of Choice for the World’s Mining Industries*, trans. Fred A. Reed and Robin Philpot (Montreal: Talonbooks, 2012).

8. It is interesting to note that Mohamed, Chester, and Diana all come from countries where Canadian mining interests have been directly associated with displacement and human rights violations.

but it has been in place a long time without being much questioned or scrutinized. Highly qualified immigrant workers find themselves chronically de-skilled here (the engineer-driving-a-taxi cliché), while food, agricultural, and care workers are not only essential but in high demand; and yet, the former continue to be fast-tracked for immigration while the latter are marginalized with precarious status. In our immigration system, discrimination according to skill and education has become a proxy for discrimination along class and race lines.

The work that migrant workers carry out is often essential to the functioning of Canadian society. They care for our young, elderly, and infirm, produce and transform our food, and clean our houses, offices, and hotels. Despite its importance, this work is extremely undervalued. And unlike newcomers with higher levels of education, most of these essential workers are not seen as worthy of the right to stay. Canada wants the cheap labour they provide, but it does not want *them*.

Our national economy thus relies on the labour of a revolving-door of refugee claimants, migrant workers in government programs, and undocumented people to prop up businesses that would struggle to survive without them. These businesses can’t find Canadian employees, either because there is a shortage in the field or because the conditions they offer aren’t competitive enough. In the latter case, importing people from low-income countries—who are willing to work for low wages—ensures competitive market prices to subsidize the lifestyles of Canadian consumers and underwrite the profitability of many businesses. Canada buttresses its economy by extracting the labour of marginalized workers from the global South while leaving them disenfranchised from Canadian society.

Refugee and migrant workers don’t always reap economic benefit from working in Canada: some are abused, some are injured for life, and some are forced to the margins of society. Many are deported or otherwise required to return home. Yet the Canadian economy—and, by extension, Canadian society—always benefits from their labour. Stories of workers like Diana, Mohamed, and Chester, and the many who have been on the frontlines as essential workers during the COVID-19 pandemic, throw into sharp relief the ways in which discrimination and exploitation remain at the core of our economy.

Making

do

To Love Second-Hand Things and Deviate

**Suzanne
Beth**

It's summer in Chile—meaning it's winter in Montreal, though that's hard to believe. We're driving in the arid mountains just outside Santiago. The road winds as we make our way beneath an immense blue sky. Already, we're in the Andes, each turn bringing even more, even taller, mountains into view. This high up and they continue to be covered mostly with big cacti. At the top, where the air is cool despite the beaming sun, we'll spend a good while looking at a condor perched on the roof of a tall building, hoping to see the enormous bird take flight. After many long minutes, it will shuffle a few centimetres and step to the other side of the roof. Condors have better things to do than impress tourists.

On the way back, we revel in the joy of having spent a few hours in all that beauty. We talk about various things, and, maybe because we don't often get to ride in cars, the conversation turns at one point to what car we'd have if we had one. When it's my turn, I say I once saw an old Saab that was all angles, which I quite liked.

Our friend driving happens to be a coach and works for a consultancy here in Chile. The story of the Saab tickles him quite a bit. The founder and head consultant of his company, he says, always begins his presentations about the company's services with an anecdote about the Swedish car manufacturer: Saab embodies for him the example of a company that failed to adapt. Indeed, although the successive takeovers make it a bit complicated, Saab effectively stopped producing cars in the 2000s. This anecdote delights me, and I feel mounting tenderness for this car with a pointy hood whose time is bound to expire, and must now face the future at the head of a dying line. I explain to our friend that all I want is to try to tell the other side of his boss's story.

In the following I'd like to think about objects that outlast the time afforded them, or, more to the point, about things—materials and uses—whose lasting thwarts the unlimited openness—the emptiness—of linear time. The idea is to see how, in becoming anachronistic, such things are capable of stalling and altering the lineage they were initially drafted into. It's not about praising what's second-hand or preferring antiques; it isn't exactly a question of taste. There's an aesthetics at stake to be sure, but it stems from the fact that these objects—regardless of how they were produced—have been released from the grip of industrial modernity. If they're freed, perhaps those

of us who use and live with them might follow their path too. To give an idea of what I'm trying to get at, I believe a possible lead could be Shirōto no Ran: Amateur Revolt.



Shirōto no Ran is a loosely knit collective that runs second-hand shops, cafés and open spaces in Kōenji, a district on the west side of Tokyo where it was still affordable to live in the 2000s. In this text, I'll be exploring the idea proposed by Matsumoto Hajime, a founder and one of the principal public figures of Amateur Revolt, according to which the second-hand objects sold in his store are "allies."¹

Azumi Tamura, in a book dedicated to the various forms of post-Fukushima activism, points up a Japanese communist party candidate who ran in Kōenji's 2007 municipal elections and his bittersweet turn of phrase to describe the collective. Shirōto no Ran, he said, "is the movement to fill the gap between those who are serious about politics and those who are nihilistic."² When the communist candidate speaks of serious politics, he means representative politics, the politics of the Japanese state. With slogans like "we're not the people that listen to you," Shirōto no Ran's activism appears, contrastingly, more micropolitical, minor, and local.³ The group's autonomous practices oscillate between an indirect engagement with the public sphere and total disinterest in what happens there.

During the 2007 elections, Matsumoto, from Shirōto no Ran, also ran as a candidate in Kōenji, but not to get elected. Seeing

1. Alexander James Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo: Power Struggles* (New York: Routledge, 2018), 58.

2. Azumi Tamura, *Post-Fukushima Activism: Politics and Knowledge in the Age of Precarity* (New York: Routledge, 2018), 115.

3. *Ibid.*, 102, 28.



how limited the organization of public protests had become, he sought to take advantage of a loophole in the Japanese electoral code allowing candidates to campaign noisily, with loudspeakers fitted onto vans that drive up and down roads in the district. For Matsumoto, the moment of the campaign was worthwhile in itself: challenging the mounting privatization of Tokyo's spaces, he aimed to "create a public open space legitimately."⁴ Typical of Shirōto no Ran's actions, this non-campaign included a certain playfulness and punk music.⁵ In the communist candidate's words: "I thought it was terribly rude to use the election for a live performance, but actually, it looked attractive."⁶

This way of transforming space by way of music and dance is reminiscent of sound-demos, a form of sound-based protest that first emerged in 2003–2004 in opposition to the U.S. invasion of Iraq and later Afghanistan, marking a renewal of public protest in Japan.⁷ But what must be brought forward, in the case of Amateur

Revolt—as well as in the opposition to the wars in Iraq and Afghanistan—is Japan's socio-political situation from the early 1990s onwards. This is known as "post-bubble" Japan, on account of the surge in speculative markets in the late 1980s and the recession that followed. These

4. Ibid., 115.

5. Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 53.

6. Tamura, *Post-Fukushima Activism*, 115.

7. Carl Cassegård, *Youth Movements, Trauma and Alternative Space in Contemporary Japan* (Leiden: Brill, 2014), 67.

events, combined with the neoliberal policies that have come to define our era, made many people's working conditions more precarious. One outcome of this precarization were the freeters: "To be a freeter is not to have a particular type of employment, but to belong to a stratum of people who may drift in and out of studies, unemployment, dispatch work or other forms of irregular work or states of withdrawal."⁸ The term applies equally to homeless youth and housewives working part time.

The label is both expansive and vague. It is defined primarily against the real—that is, stable and sought-after—jobs held by male breadwinners in post-war Japan; these were seniority-based lifelong jobs. But the term's vagueness also narrates the gradual creation of this precariat over the past thirty years. Freeter was first applied to young people who chose to get by on odd jobs, and so to deliberately skirt the demands imposed by salaried work and to explore other ways of living. As the recession of the 1990s and its neoliberal fixes progressed, the freeter condition became generalized and started to stand for the diminished socioeconomic horizons of the "lost generations" that have followed.

Freeter activism, in the broadest sense, retains the desire to overturn social values affirmed by the first militant organizations, like the "League of good-for-nothings" (Dameren), founded in 1992. The organized struggles around precarious work are thus polarized between, on one hand, the rejection of precarity—expressed through various actions and practices seeking to mitigate its material and psychic violence—and, on the other, a tendency to embrace precarity, since it offers glimpses of a life lived un beholden to capital. A tension, in Carl Cassegård's words, between life and survival.⁹

Freeter activism is at the root of Amateur Revolt, which is thus a bearer of this tension. In 2005, Matsumoto, from the ersatz election campaign, together with a friend, opened a shop selling second-hand goods on one of Kōenji's commercial strips: Shop N° 1. "They patched up the holes in the walls, laid some artificial turf on the floor and set up a studio in the back. They operated a small bar, and commenced nightly internet radio broadcasts."¹⁰ Then other places started to crop up in the neighborhood, gradually becoming the nebulous Shirōto no Ran. The group's local rootedness, which involves the

8. Ibid., 4.

9. Ibid., 84.

10. Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 56.

slow building of good relations with neighbouring storekeepers, serves as a base for a range of practices seeking to challenge the rampant privatization of Tokyo's urban space.

Everyday life is at the heart of all of it: the demonstrations and mobilizations are anchored in the community organized along these lines. The stores selling used clothes and second-hand goods share an anti-consumerist perspective that's part and parcel of their politics. Eschewing all forms of miserabilism, the activities proposed by the collective—of recycling, repair and reuse—create a space for material and sensible distribution. Just as the sound-demos are immanent critiques of the privatization of urban space in Tokyo, the second life of things matters, not just because it allows people to buy a coat or a fridge without breaking the bank (or going into debt): it aims at making a world. Survival is cared for with a conception of life in mind, as relayed in the playful title of one of Matsumoto's books, *Counter-Attack of the Poor*.

"By turning poverty in Tokyo's hypercompetitive environment into a springboard for escaping the pressure and economic disenchantment of the situation, [Amateur Revolt] offers a definition of happiness that is accessible to everybody and desirable in another way."¹¹ These objects make possible a life that diverges from the imperatives of a life ruled by corporate work and consumption. They license and support other desires; they are, more precisely, their materialization. Bearers of the play and tension between life and survival, recycled objects are central to a practice that deactivates and disempowers precarity as a sociological category.

Shirōto no Ran affirms the poverty of its members: their limited financial capacity is the measure of the collective's practices. At the same time, this poverty is also embraced as a form of wealth because it offers a way out of the economy's imperatives: "[their] struggle actually forms the 'exodus' [...] from the state form and the current mode of living."¹² By "caring for the objects that have been abandoned by the economy,"¹³ the collective treats precarity—of people and things—as a call to rebuild a rapport with the material world that's beyond consumption and the conception of time that

goes with it. To put it differently, second-hand objects are allies in

11. "Introduction," in *Fukushima et ses invisibles : Cahiers d'enquêtes politiques*, eds. Sabu Kohso, Yoko Hayasuke et al. (Vaulx-en-Velin: Des mondes à faire, 2018), 41.

12. Tamura, *Post-Fukushima Activism*, 100.
13. "Introduction," *Fukushima et ses invisibles*, 41.



envisaging and practicing a future no longer thought in line with the forces that dominate our present. They're our allies because they allow us to conceive of and pursue a deviation.

Recycling and recuperation, repair and reuse relate to the past, but in a way that differs from heritage understood as a successive passing-on. They are based on a form of recovery or repetition that affords the surprising possibility of the new. Giorgio Agamben, invoking Walter Benjamin, describes, for example, how remembering allows for the past's renewal: to remember is not to attest to a has been that is fixed. By orienting itself toward the past, memory rediscovers things in their potentiality—it encounters them in their power-to-be and power-to-not-be, which is to say, in the possibility that they might be otherwise. "The force and the grace of repetition, the novelty it brings us," writes Agamben, "is the return as the possibility of what was."¹⁴ What is repeated is not the given but its potentiality and contingency: "Repetition restores the possibility of what was, renders it possible anew" in its indeterminacy.¹⁵ The return affords a repotentialization—it's the opposite of the idea of the past that holds sway, which sees the past as a depot of bygone times and things past due, reducing

14. Giorgio Agamben, "Difference and Repetition: On Guy Debord's Films," trans. Brian Holmes, in *Guy Debord and the Situationist International*, ed. Tom McDonough (Cambridge: MIT Press), 315–316.

15. *Ibid.*, 316.

the possibility of renewal to the projection of a forward-looking and empty future. What Peter Szondi calls Benjamin's "hope in the past,"¹⁶ is rephrased here as hope in the return. With respect to second-hand objects, I would say the two operators of this repotentialization—and of the countless deviations it affords—are upkeep and use.

In 2006, Shirōto no Ran was pushed to defend its alliance with used objects when the PSE (Product Safety Electrical Appliance and Material) law was slated to come into effect: "the law would have restricted the sale of second-hand electrical goods that did not bear a special mark indicating they had been tested and approved for sale by the Ministry of Economy, Trade and Industry (METI)."¹⁷ Imagine a battalion of pen-pushers from the Ministry inspecting each rice cooker, each electric razor, each fan and toaster in Kōenji's boutiques; it's almost endearing. But the goal, of course, was not to set up a fleet of inspectors, but to seriously tie up the resale of electric appliances. Otherwise why would manufacturers make new ones? Not missing a beat, the rallying cry of the demonstration was: "save the household electrical goods of the poor."¹⁸

Home appliances are a bit more than ordinary consumer goods: they're also emblems of post-war prosperity. Japan's defeat in 1945 and the misery of the succeeding years were followed by what is known as the High Growth period, referring to the country's rapid economic expansion from 1955 to about 1970 as part of a special Cold War alliance with the U.S. This is when everyone began to covet the "three treasures" of the 1950s and 1960s: washers, refrigerators and televisions—followed by the three C's of the 1970s: cars, colour televisions and air-conditioners.

Here Fukushima comes into the picture: the triple catastrophe that occurred on March 11, 2011—earthquake, tsunami and acci-

dent at the Fukushima Daiichi Nuclear Power Plant—which Thomas Lamarre rightfully calls "the Tepco disaster at Fukushima,"¹⁹ referring to the electric company operating the plant. Freeter activism played a key role in the mobilizations that followed the 2011 events, at first in front of government institutions and Tepco's offices. One month

16. Peter Szondi, "L'espoir dans le passé. Sur Walter Benjamin," *Revue germanique internationale* 17 (2013): 137.

17. Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 59.

18. *Ibid.*

19. Thomas Lamarre, *The Anime Ecology: A Genealogy of Television, Animation, and Game Media*, (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2018), 226.

after the catastrophe, on April 10, Amateur Revolt organized an anti-nuclear demonstration in their district of Kōenji. The turnout of 15,000 people, many among them demonstrating for the first time, surpassed all expectations.

The sound-demo of April 2011 falls within that festive and carnivalesque register I noted earlier, which aspires in a broad sense to allow "urban poor to make irregular use of nominally 'public' spaces that are usually inaccessible to them."²⁰ More specifically, Matsumoto describes the need to take to the streets in terms of breaking free of the "atmosphere of restraint" that had set on after the catastrophe. For him, this call for restraint prohibited the circulation of feelings linked to the situation, starting with anger and fear: the demonstration was more a space-time of release than an address to those in power. Underlining the same importance of affects in post-catastrophe struggles, the feminist writer Matsumoto Mari, affirms: "[it is] the essential power of terror, fed by horror and rage toward the world [...] [that] allows our thinking to grasp what is truly moving, fragile and precarious."²¹

Certainly, this register of anti-nuclear struggles can't be dissociated from the kind of practices and reflections developed by freeter activist networks since the 1980s, which concentrate on the ensemble of the social, political, and psychic consequences of life in "Japanese-style" industrial society.²² To be sure, industry needs electricity, in the form of atomic energy brought to Tokyo metropolis, the "all economic" centre, from the impoverished districts in the northeast. Historically peripheral to Japan's formation, these districts had been subject to a process of internal colonization through which the two nuclear power plants in Fukushima were established.

Sabu Kohso suggests that one of the unexpected consequences of the nuclear accident was its highlighting of the importance of reproductive work, "everyday care,"²³ and of those responsible for it, disproportionately women. Matsumoto Mari, the feminist writer

I mentioned earlier, defines it as "everything we need to live: food, clothing, shelter, living spaces,

20. Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 49.

21. Mari Matsumoto, "Mon espoir... que nous restions enragés, ensemble, plus que jamais," in *Fukushima et ses invisibles : Cahiers d'enquêtes politiques*, eds. Sabu Kohso, Yoko Hayasuke et al. (Vaulx-en-Velin: Les éditions des mondes à faire, 2018), 151, 155.

22. Oguma Eiji cited in Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 1.

23. Sabu Kohso, "The Invisible Violence of Radiation. Sabu Kohso in Conversation," in *Le Merle : Cahier sur les mots et les gestes* 5, n° 2 (Fall 2018): 49.

collective spaces, the ability to look after our own bodies.”²⁴ Militant circles are thinking through this with reference to Chernobyl, the movements against industrial pollution in Japan, and the activism of Act Up. This perspective exposes what’s on the other side of the wholly productive family-company-state assemblage at the heart of the High Growth period—churning out a middle class aspiration for a successful life that was reliant in deep-seated gender divisions: “children worked hard at school, women managed childraising and the home, and men gave a lifelong commitment to jobs for which they were given a ‘family wage.’”²⁵

In post-bubble Japan, the breakdown of the sort of life that was organized around salaried work has been expressed most notably through a felt loss of a place to live—the Japanese phrase for this uprooting (*ibashō ga nai*) melds the lack of place with the absence of connection. Many precariously employed people simply don’t have homes: “Referring to a new form of homelessness in which people, mainly youth, take up temporary residence in net cafés, the term ‘net café refugees’ has come to stand for the precariousness—of home, job, and life itself.”²⁶ More than a social malaise, this experience of extreme solitude and disconnection amounts to a genuine spiritual devitalization, what Anne Allisson calls a “precarity of the soul.”²⁷ The soul, as a vital precept, refers equally to the material and immaterial conditions that generate and sustain life. The expression “life pain” (*ikizurasa*), activist Amamiya Karin’s term for this affliction, gives an idea of its severity.²⁸

“Reuse,” Matsumoto Hajime notes, “isn’t just good for the poor who can’t afford to buy new things, it’s also good for building communities”²⁹: the people who come to the shops are often from the neighborhood, and they’re sellers as well as buyers. Second-hand things are our allies, then, because they look after us and counter our atomization. I would add, finally, that second-hand things are our allies because they keep us from going to Muji.

Contrary to what one might think, Japanese consumption did not peak in the 1980s, the time of the bubble and of European castle acquisitions, but in the

24. Mari Matsumoto, “Mon espoir...” 138.

25. Anne Allisson, “Ordinary Refugees: Social Precarity and Soul in 21st Century

Japan,” *Anthropological Quarterly* 85, no 2 (Spring 2012): 351.

26. *Ibid.*, 353.

27. *Ibid.*, 349.

28. *Ibid.*, 350.

29. Cassegård, *Youth Movements, Trauma and Alternative Space in Contemporary Japan*, 109.



1970s. After that, increasingly, “what consumers wanted to buy was not more but less. The subtractivist style became a way to sell it to them”³⁰: a way of consuming contrived with our desire to consume less in mind. This idea of subtractivism seeks more than neutrality and discretion, it’s a minimalism that aspires to “ignorability.”³¹

So it wouldn’t be surprising to learn that Muji (*Mujirushi ryōhin*: no-brand quality goods), which opened its first store in Tokyo in 1983, embodies this promise of invisibility. Going to Muji is a risky way of getting some fresh air, as much from a spiritual as from a financial standpoint: with subtractivism in Japan, the question of packaging remains historically tied to the promotion of new, and typically neoliberal approaches “to work and self, organized around emotional control and low-affect living.”³²

Released from its obligation to move with the times, the anachronistic materiality of the used objects sold in *Amateur Revolt*’s stores frees our desire of the obligation to fill the emptiness of chronological time with our purchases and garbage. Their multiple lives materialize a time made of loops and repetitions, stillness and reserve. It’s here that, I believe, we find their aesthetic wager, which isn’t a question of good taste but of love: “Love is never directed toward this or that property of the loved one (being blond, being small, being tender, being lame), but neither

30. Paul Roquet, *Ambient Media: Japanese Atmospheres of Self* (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2016), 139.

31. *Ibid.*, 137.

32. *Ibid.*, 133.

does it neglect the properties in favour of an insipid generality (universal love): The lover wants the loved one with all its predicates, its being such as it is.”³³

Anachronism is a word with a bad reputation, but I for one like it—and so does Amateur Revolt, it would seem. Beyond its faith in old things, the collective situates itself in an elective genealogy of older struggles, revolts and rebellions in Japan.³⁴ For the activist networks of the past forty years, this insertion into a relatively older, seditious tradition is propelled by what’s perceived as the traumatic failure of the more recent mass social movements of the 1960s and 1970s. Reconnecting with other antiauthoritarian traditions is part of an attempt to get out from under the weighty heritage of those post-war movements, which had to grapple directly with the formidable alliance of State and capital at the time of the High Growth period.

Matsumoto Hajime doesn’t shy away from connecting the sound-demos organized by Shirōto no Ran to the *ikki*, insurrections—oftentimes peasant revolts—with egalitarian ambitions in pre-modern Japan.³⁵ He similarly links Amateur Revolt’s establishment in Kōenji, its texture, to that of the commoners in Edo—as Tokyo was called prior to modernization. “Clearly this is a traditionalism, but one that takes its foothold not in the elitist orthodox version of Japanese tradition, but in the tradition of the small people, fused with an anarchist undercurrent.”³⁶

Dalie Giroux notes that the conflation of tradition and conservatism characteristic of modern thought, which is so familiar to us for this reason, rests, “on one hand, [on] a progressivist conception of time, and, on the other, [...] [on] an identification with the past that’s predicated on the appropriation of institutions of dominance.”³⁷ Striving to loosen tradition from the muddle that modernity’s temporal order has consigned it to, Giroux refuses to adopt a view of tradition that would reduce it to a no-longer-useful epis-

temological plane. She describes it rather as a medium by which “the past is always inscribed in

33. Giorgio Agamben, *The Coming Community*, trans. Michael Hardt (Minneapolis: University of Minnesota Press, 1993), 2.

34. Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 55.

35. Carl Cassegård, *Youth Movements, Trauma and Alternative Space in Contemporary Japan*, 109.

36. *Ibid.*, 109.

37. Dalie Giroux, “Habiter les ruines : notes sur le plan existentiel de la tradition,” unpublished paper, presented as part of a workshop organized by STASIS at La flèche rouge in Montreal, March 25, 2017.

the present, is alive in the present—and this past takes the form of an affect, an image, an address to the present, a possibility”³⁸: it’s not a depot where the bygone can be stored away, it’s a world that can be activated.

Shirōto no Ran embraces its popular archaeology: *ran* means revolt, with a hint toward riot, which evokes the older insubordinations; *shirōto*’s amateurism disempowers professionalism and the indexing of life to corporate needs. In Matsumoto’s words, “Stand up! The time for insurrection is at hand! I’m going to sell something I don’t need at the recycle shop!”³⁹

Translated from the French by Pablo Rodriguez

38. *Ibid.*

39. Brown, *Anti-nuclear Protest in Post-Fukushima Tokyo*, 59.

**Passing
just the
same**

“Like a Tropical Storm”: Exfoliating the Value- Form

**Erik
Bordeleau**

The categorical future, the future proper, is determined at the coming out of the present. That is its definition position. Whoever says the closed present says the categorical future. And if one leaves the categorical future behind, one is also renouncing to close the present.

— Gustave Guillaume

I¹

At the heart of finance is a desire for control and immunity. One makes “savings” to protect oneself from misfortune, and those who manage to escape precarity can avail themselves of planning tools designed to ensure their future, for example in the form of a “retirement fund.” Having money allows one to plan ahead, to produce a more or less volatile-free bubble, a sort of portable and easily mounted shelter from which one can set up some conditions of possibility to inhabit the present and brave the unforeseeable.

Like the commodity form, financial wealth harbours several practical and metaphysical subtleties. It depends on a series of abstract vehicles to preserve itself in time (the names of derivative products are indicative in this regard: futures, forwards, swaps, options); abstract vehicles that evolve amid legal exception systems and other tax havens to grow over the long-term. Financial wealth can be represented as a temporal and meteorological (i.e. atmospheric, turbulent and subject to fluctuations) power that is itself entrusted with options to be exercised. The German word *vermögen* is, in this sense, quite

evocative. Its semantic range simultaneously includes wealth, property of financial assets, and the idea of a shared faculty or power, the capacity to know or to act (the antonym *unvermögen* signifies incapacity). The active potentiality suggested by the term *vermögen* reminds us why Karl Marx’s master work is called *Capital* and not simply money.²

In the book he wrote to explain economics to his daughter,³ the former Greek finance

1. Thanks to Françoise, Patrick, Côme, Suzanne, Patrick-Guy, Jean-Sébastien, Joel and the editors of this book for their careful re-reading of an earlier version of this text. The translation has been revised by the author and might slightly diverge from the original.
2. For an inspiring politico-artistic iteration around the notion of *vermögen*, see the project *The Future of Demonstration* by Sylvia Eckermann and Gerald Nestler: <http://thefutureofdemonstration.net/vermoegen/index.html>.
3. Yannis Varoufakis, *Talking to My Daughter About the Economy* (New York: Farrar, Strauss and Giroux, 2017).

minister Yannis Varoufakis uses vivid imagery to elucidate the mechanism behind currency issuance and its particular relationship to the future. Bankers, he says, are the only people in today’s world who are authorized to travel into the future, where they bring back units of value into the present. Similarly, in his *Schizoanalytic Cartographies*, Felix Guattari notes how:

techniques of economic semiotization, by means of credit money, for example, imply a general virtualization of capacities for human initiative and a predictive calculus bearing on the domains of innovation—*sort of writing cheques on the future*—that allow the imperium of market economies to expand indefinitely [my emphasis].⁴

Guattari describes a very particular semiotic practice, a *programmatic* and more real than life semiotization by way of its effectuation and virtualization capacities. The cursive and recursive writing of the markets determine a form of value whose materiality consists in a constant integration of the future in the present. Hence the furiously speculative nature of our economies, and the authoritarian futurization of our social relations this leads to, as our dear friend Dalie would say.

The future demands to be written, not predicted, as the ex-trader and poet-philosopher of market-oriented realism Élie Ayache somewhere suggests. This is another way for him to say that the market is the medium par excellence of contingency: at contact with a future said to be radically uncertain, it informs and determines, contingentizes and *monetizes* states of fact—it produces *forms-of-value* that integrate a series of calculations and approximations within them to modulate exposure to risk and maximize profits.⁵ All this work of semiotic slicing and splitting, of collective anticipation and performative evaluation tensed on the tip of a present that is both intuitive and algorithmic; all this ends up taking the apparently unified and intelligible, i.e. rendered legible, shape of an “economy.”

4. Félix Guattari, *Schizoanalytic Cartographies* (London: Bloomsbury, 2012), 10.

5. “Form-of-value is the practical ‘real-abstraction’ par excellence, to use the idiom of Sohn-Rethel: a semio-physical operation, whose performativity is axiomatically induced: it enacts the rule that posits it. (...) Finance capital is the meta-formalism of the form-of-value, a case and an occasion for learning and performing quantum writing.” Niklas Damiris, *Reflections on Finance, the Form-of-Value and Human Potential*, 2018 (unpublished manuscript).

This text relays an attempt to produce a knowledge that stands the test of finance, that is to say: a reflection on the question of value and its forms that isn't shying away from market contingency, all the while trying to loosen the grip of the categorical imperative of the economy. The categorical imperative of the economy is, of course, that of growth and profitability: the reign of measure and computability, of the legibility of the indexes, of statistical commensurability. These operations of formalization and categorization amount to a mode of organization—or so-called *governance*—that tend to oppose the inhabiting powers summoned in the context of this publication. How can one partake in the development of forms of life that can elude valorizing (and hence, to some extent, *immunizing*) incorporations all the while remaining available for other uses of finance? Forms of being-together that do not primarily “seek contentment in advance”⁶—since they are resolved, as Gustave Guillaume the grammarian would say, to “leave the categorical future behind” and to not “close the present”...

■ “Like a tropical storm,
I, too, may one day become ‘better organized.’” ■

II

This sentence is not extracted from a longer text. It is not an excerpt, nor a quote. It is a story in and of itself, a little literary machine that is indeed exhaustive and complete—a plot generator in its own right. It appears in the “Varieties of Disturbance” section of the *Collected Stories of Lydia Davis*.⁷ I would prefer to honour its brevity and spare the reader a commentary that may burst its poetic self-sufficiency. Let me still try to unpack some of its genetic, fabulatory and pharmakonic properties through an *in situ* speculative design collective experiment. This micro-story served as a pedagogical nudge, or rather lure for feeling, around which I structured a seminar that I taught in the fall of 2019 and winter of 2020 at the School

6. “There is a phrase by Péguy that I love, and which could function like a virus to mutate our psyches: ‘To not seek contentment in advance.’ This could be the foundation of an ethics.” Alain Damasio, interviewed by Hervé Kempf, *Reporterre* (April 28, 2020), online: <https://reporterre.net/Alain-Damasio-Pour-le-deconfinement-je-reve-d-un-carnaval-des-fous-qui-renverse-nos-rois-de-pacotille>. Translated by Bernard Schütze.

7. Lydia Davis, “Tropical Storm,” in *The Collected Stories of Lydia Davis* (New York: Picador, 2009), 520.

of Disobedience (Volksbühne, Berlin). Titled “Cryptoeconomics and Climate change: Speculative design for the Aerocene,” this seminar aimed to contribute to changing the civilizational paradigm we have committed ourselves to. In short, it was about rethinking the question of value “at the end of the economy,” to echo the suggestive title of a Brian Massumi book,⁸ by exploring new methodologies to ecologize our techno-social, organizational and financial imaginaries. The seminar took place in partnership with the *Aerocene* project, an initiative of the artist Tomas Saraceno bringing together a community of artists, scientists and transdisciplinary researchers of all kind interested in investigating the Anthropocene through the air medium. The idea was to generate a new atmospheric *aisthêsis*, another way of experiencing our aerial being-in-the-world—besides, don't we live at the bottom of an ocean of air, as the inventor of the mercury barometer Evangelista Torricelli already observed in 1644?⁹

With a remarkable economy of means, Lydia Davis' system-sentence succeeds in establishing a zone of recursive intelligibility, a refrain, a tune of its own—a *climate*. Derived from the ancient Greek κλίμα, *klima*, the word was originally applied in geography: it designated a position defined by the inclination of the sky or the stars, as well as “a terrestrial region viewed in terms of the temperature that prevails there.” It took only a small step from here to end up with today's usage of the word climate to describe an affective atmosphere, the ambiance that permeates a place (for example, a climate of insecurity), or as Auguste Comte emphatically stated in his *Positive Philosophy*, “the social influence of permanent local causes.”¹⁰

This climatic organizing of atmospheric forces offers an interesting counterpoint to the constant process of contingentization and formal integration, to the functional unification of the world under the aegis of capital. For if it is indeed about *ecologizing value*, if the idea is to counteract the world system of the economy and to deactivate it or make it inoperative, or again to *exfoliate* the modes of capture and organization that are proper to it, I believe that we will have to arm ourselves with thought images that can help us

8. Brian Massumi, *The Power at the End of the Economy* (Minneapolis: Minnesota University Press, 2014).

9. For more on this project, see www.aerocene.org, as well as my article “Love is in the Air: Airquakes for the Aerocene” in Alice Lamperti and Roxanne Mackie (dir.), *Aerocene: Movements for the Air – Munich Landing*, (Berlin: Aerocene Foundation, 2020), 150–163.

10. *The Positive Philosophy of Auguste Comte*, Vol. II (in two volumes), trans. Harriet Martineau (New York: Cosimo Classics, 2009), 443.

escape this regime which seizes everything from the outside, this mode of existence for which each abstraction results in an extractive procedure. (The fact that that which is irreducible to this economic logic is designated by the term externality is not the least of ironies).

In *The Life of Plants: A Metaphysics of Mixture*, Emanuele Coccia lays out an ontology that is in tune with the breath of life forms, a great cosmology of mixture that puts a special emphasis on the notion of climate. “The climate, he writes, is the name and the metaphysical structure of mixture.” He goes on:

Climate is the being of cosmic unity. In all climates, the relation between the container and the contained is constantly reversible: what is place becomes content, what is content becomes place. The medium becomes subject and the subject becomes medium. All climate presupposes this constant topological inversion, this oscillation that undoes the border between subject and environment, a role-reversing oscillation.¹¹

Coccia offers numerous resources for a general conjuration of the value-form and its procedures of exclusion, enclosure and formalization, its taste for the clear and distinct, its obsession for the clean and proper. This conjuration involves, among other things, a thorough criticism of the epistemological ideal of knowledge specialization, or more precisely, of specialization as a corporatist expression of the organization of knowledge. “*Universitas* is the technical term that names a corporation [...]. And the cognitive limits of the discipline are those of the self-awareness of the corporation: the identity, the reality, the unity and epistemological autonomy of the discipline in question are no more than secondary effects of the distinction, unity and power of the *collegium* [association] of the learned persons who govern it.”¹²

Such considerations—to undo institutional borders (of knowledge), invert topologies, seize atmospheres by their medium and derive new cosmogonies from them—have become urgent among a growing number of people. Emanuele Coccia, like the authors of the *The Undercommons*¹³ or the duo behind the film essay *Deep Implicancy*, helps us to visualize the decrees

11. Emanuele Coccia, *The Life of Plants: A Metaphysics of Mixture*, trans. Dylan J. Montanari, (Cambridge: Polity Press, 2019), 27.
12. Ibid., 124–125. This reflection about professionalization in academia, resonates with several points Suzanne Beth makes in “L’Université, tu l’aimes ou tu la quittes. Tentative de parler d’un entretien non conservateur.” (Forthcoming article).

of value, to expose the lethal charge carried by the abstractions inherited from metaphysics and the material and exceptionalizing determinations that are associated with them.¹⁴

These ideas inevitably contrast with the enabling constraints or constituent powers at work in the field of cryptoeconomics. Armed with its blockchains and other “distributed ledger technologies,” cryptoeconomics lives off the promise that we could turn the economy into a design question: that we could program its governing categories in another way—beginning with the operation of its value accumulators—to partially short-circuiting its state and legal foundations. It is a movement in which libertarians and cypherpunks, rallied around the slogan “Code is Law,”¹⁵ mingle with generally well-intentioned young people who may have accepted a bit too literally the possibility, evoked by Thomas Piketty, of attacking the systemic inequalities not by abolishing them, but by establishing new forms of property—social, fractal, speculative, but also temporary and, of course, “decentralized.” *Fire, walk with me: on the Sorcery of the Spectacle* Reddit thread, one encounters a representative description of the genre of abrasive realism that prompts one to redefine, from within the system, the modes of capture of capital:

Capitalism only hangs on because it is the most secure way of securing value inside a container. So whatever comes «after» capitalism would simply be more of that: *the only thing that can defeat capitalism is an even more secure way of securing value inside a container. i.e., even more capitalist [my emphasis]*.¹⁶

13. Stefano Harney and Fred Moten, *The Undercommons: Fugitive Planning and Black Studies*, (Brooklyn: Autonomedia, 2013).

14. Presented at the 2018 Berlin Biennale, the film *4 Waters: Deep Implicancy* by Denise Ferreira da Silva and Arjun Neuman is a good example of what I understand by “exfoliation of the value form.” The film evokes “a primordial moment of entanglement prior to the separation of matter evolving into the planet we know...” a time that they describe as “deep implicancy” and which upends the geometrizations of capital. See: <https://www.e-flux.com/announcements/251881/denise-ferreira-da-silva-and-arjuna-neuman4-waters-deep-implicancy/>.

What is at play here, from a crypto-financial point of view, is the process of incorporation of forms-of-value as such, i.e.: the legal or digital codification whereby an economic asset is

15. This paradigmatic expression comes from the book by Lawrence Lessig, *Code: And Other Laws of Cyberspace* (New York: Basic Books, 1999).

16. https://www.reddit.com/r/sorceryofthespectacle/comments/5p817e/what_is_cepctr/.

enclosed, securitized, monetized, that is, *contingentialized*. An economy founded on a blockchain makes it possible to issue tokens in which various governance and property rights, various pre-established circulation and transmission rules would be programmed—a new form of network-based value. These techno-social formations or legal and digital incorporations constitute what Economic Space Agency (ECSA) calls “economic spaces,” meaning spaces within which it is the very organization of our ways of “risking and speculating together” that becomes the main vector of valorization.¹⁷

III

In the experimental, or rather pharmacological context of a seminar about critical cryptoeconomics, it is this tension between the necessary operational enclosures of the value-form and the decompartmentalizations inspired by a climate-oriented approach that one must fully envisage. Every *pharmakon* is constitutively ambiguous: poison and remedy, entropic and negentropic. Its use calls for a dosing, or to speak in the language of finance, an arbitrage and recalibration of every instant—an art of modulating paradoxes in their wax and wane (fashion-inclined minds might also want to look at the umami theory of value).¹⁸ And this is where the discrete charm of Lydia Davis’ literary proposition displays its effectiveness. It suggests, for the blockchain and distributed autonomous organizations (DAO) enthusiasts as much as for the most hardened among those who have professed allegiance to critique as a mode of existence, that perhaps one day “we” also may become “better organized.”

“Like a tropical storm”: the image of the tropical storm, as *paradigm* of an organization to come, is immediately seductive. All of the Anthropocene seems to be contained here in a single and desirable momentum, an inchoative movement proportionate to the devastating powers of these quasi chaotic and self-organized systems

17. Dick Bryan, Benjamin Lee, Akseli Virtanen and Robert Woznitzer, “Economics back into Cryptoeconomics,” *Medium* (September 11, 2018), online: <https://medium.com/econaut/economics-back-into-cryptoeconomics-20471f5ceeea>.

18. The definition that Bernard Stiegler and *Ars Industrialis* give of the *pharmakon* in the context of the drama of the “neganthropocenic” presence, that is to say in the context of developing an economy of care and an ecology of attention that aim to counteract the destructive acceleration of the Anthropocene, is a particularly good fit for our proposal here. See: <http://arsindustrialis.org/pharmakon>. About the Umami theory of value, see: <https://nemesis.global/memos/umami>

called hurricanes.¹⁹ But things get more complicated as of the next line: “I, too, may one day become ‘better organized.’” The “I,” set apart by a comma, reflected and differentiated via the conjunctive adverb “too,” considers the eventuality of an improvement. This upcoming optimization, this possibility of becoming “better organized,” is introduced by quotation marks that immediately leave one perplexed, and retrospectively questioning: what modification do they convey, what mundane element do they partake in? In other words: what do they testify to and socially verify?

These commas seem to indicate a relative complicity, hinting at some double entendre: something that, however understated or undetermined it may be, is likely to be discovered and referenced, discoverable *because* referenced, and, that may, for this very reason, be shared “too.” For my part, I cannot help but see at least a tinge of ironic distancing at work here, or perhaps even, slightly verging on the side of organizational paranoia, a straight-up warning regarding “best practices”: these allegedly optimal ways of doing and behaving for the always professionalizing subject of the start-up world, self-upgrading codes of conduct at the core of the managerial mystique upheld by the standing reserve of consultants. “Better organized”: the uncanniness that these quotation marks introduce is consistent with the promise of standardization that lurks within this expression. The “I, too” is henceforth subjected to potential optimizing conformation, which is perhaps not a bad thing as such, but nowadays, it would however be prudent to keep one’s guard up when someone makes you such an offer. It is often not quite custom-made, at times even just plain random, most likely to make you lean or “agile,” thereby pursuing the levelling work of generalized governance. Stefano Harney shows how much the fallow land between a

19. A similar embracing of elementary organization forces are seemingly at work in the magazine *Hector*, a French journal focused on poetry and politics that has chosen the image of a palm tree for its cover. Filmed for several hours during the passage of hurricane Irma, which swept through Saint-Martin, Saint-Barthélemy and other Caribbean islands in the summer of 2017, *Hector* the palm tree became the symbol of a local resistance and, by extension, a material beacon of the passage toward a world where political alliances are called upon to include the

entirety of natural and life systems. “It is too late to be calm/ Far too late to be calm,” one can read in the last triplet of the first issue, almost as though they were responding to the people who may be tempted to be “content in advance”... The film can be viewed here: https://www.lexpress.fr/actualite/societe/environnement/video-hector-le-palmier-devenu-symbole-de-resistance-a-l-ouragan-irma_1941119.html. *Hector* also has a Twitter account: https://twitter.com/hector_palmtree.

life and its organizational formatting can rapidly be transformed into an opportunity for extending the realm of capital's legibility:

This immersion in the market is doubled in the figure of the consultant. The consultant is nothing more than a demonstration of access. He or she can show up in your workplace and open it up in ways you thought were protected, solid. His presence is proof that you are now newly accessible. No one needs to listen to a consultant. He is just a talking algorithm anyway. But he has made his point by showing up.²⁰

"Better organized": isolated between scare quotes, as they are delightfully called in English, the syntagma introduces a slight inter-
actional lag, an existential singularization that causes—will cause—a stir. The estrangement embodied in the idea of a life in the process of being formed, of being *in-formed*, stages something like a contingent plot-in-formation—to become or not to become "better organized."²¹ From this perspective, the brief sentence reveals itself to be both a territorializing recursion and an adventure in singularization:

What is affirmed, during this traversing of regions of being and modes of semiotization, are traits of singularization—*kinds of existential stamps—that date, eventalize, "contingentialize" states of fact*, their referential correlates and the assemblages of enunciation that correspond to them. [my emphasis].²²

Félix Guattari's *Schizoanalytic Cartographies* are fascinating for those who seek to think the value-form and the means of its pharmacological exfoliation—with or without blockchain. One indeed

cannot envisage to ecologize or deactivate value without making oneself more sensitive to the existential stamps of finance, to its contingentization power and future-bound activation, to

22. Félix Guattari, *Schizoanalytic Cartographies*, op. cit., 4. Or, further on: "Flows only subsist if supported by the modulation of an immanent 'point of view' that 'finitizes' or 'contingences' their determinability." Ibid., 124.

20. Michael Schapira and Jesse Montgomery, "Stefano Harney Part 2," *Full Stop* (August 17, 2017) online: <http://www.full-stop.net/2017/08/10/interviews/michael-schapira-and-jesse-montgomery/stefano-harney-part-2/>.

21. One discerns a similar analytical concern in the investigation carried out by Frank Leibovici about ecosystems that artistic practices partake of. The research, which was started in 2011, is carefully titled: (*forms of life*). Online: <http://desformesdevie.org/fr/page/pr-sentation>.

its value discovery process and the way in which it takes hold on the "to come" of forms of life. The machinic animism of the *Cartographies* induces this light overload of abductive hypotheses, this surplus-value of possibilities that is constitutive of an incorporeal materialism able to escape the usual critical stance and misplaced concreteness of more conventional materialisms, which are often ill-suited to account for the dimensions of speculative effervescence, libidinal contagion and charismatic recursions inherent to the operations of financialized capitalism.²³

Like a tropical storm... accepting the capture of a becoming-climate and staying with the financial trouble.



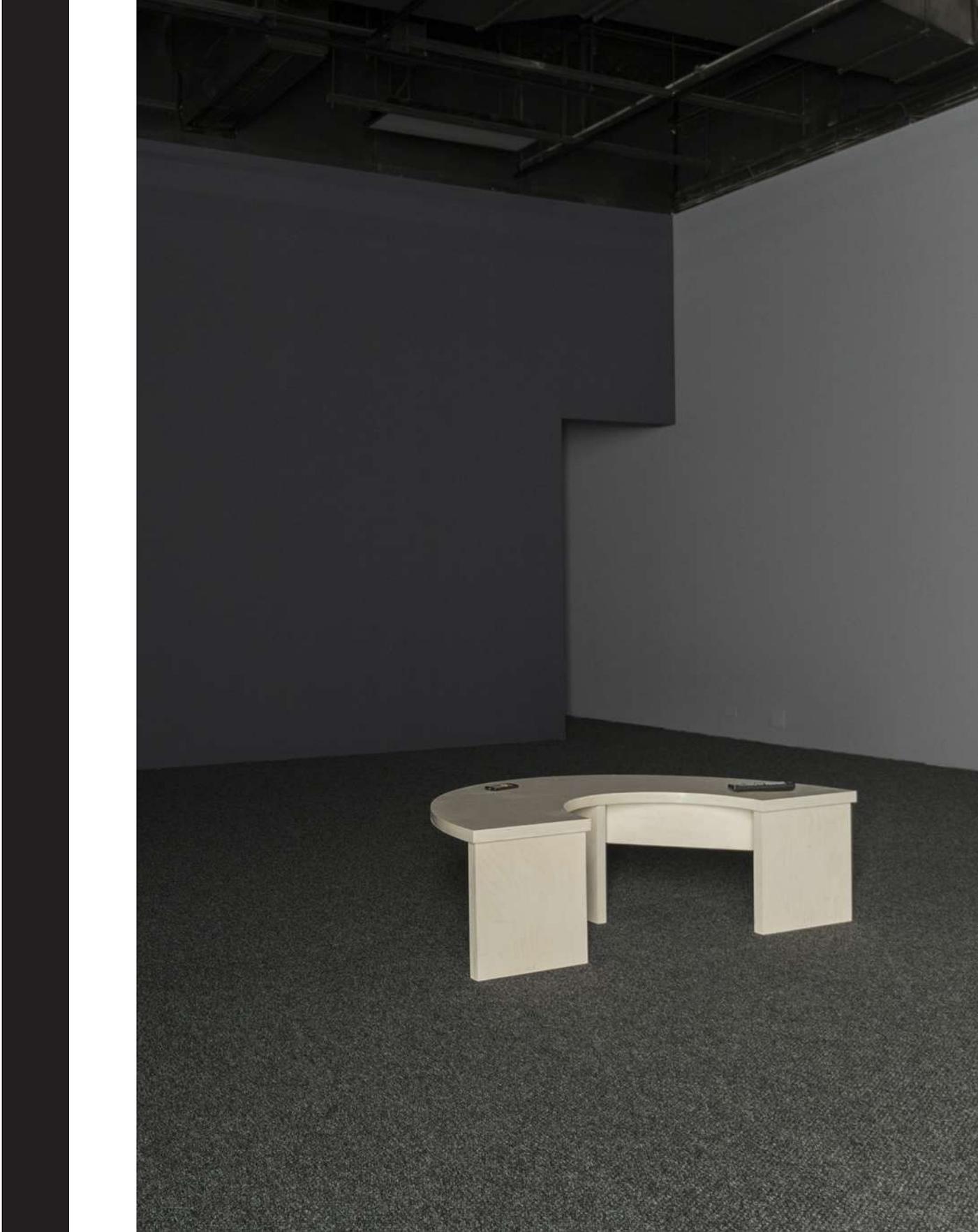
Wherever there is the sense of self-sufficient completion, there is the germ of vicious dogmatism. There is no entity which enjoys an isolated, self-sufficiency of existence. In other words, finitude is not self-supporting. (...)

We cannot understand the flux which constitutes our human experience unless we realize that it is raised above the futility of infinitude by various successive types of modes of emphasis which generate the active energy of a finite assemblage. The superstitious awe of infinitude has been the bane of philosophy. The infinite has no properties. All value is the gift of finitude which is the necessary condition for activity.²⁴

Translated from the French by Bernard Schütze

23. This would call for a more in-depth discussion about the central role that the theory of mimetic desire (inspired by René Girard's work) plays in the phenomenon of financial liquidity as analysed by the authors of the institutionalist school such as André Orléan, *L'empire de la valeur*, (Paris: Seuil, 2011) or Michel Aglietta *La monnaie, entre dettes et souverainetés* (Paris: Odile Jacob, 2016). For more on the charisma effects understood as a derivative product of the stock markets, see Arjun Appadurai, *Banking on Words: The Failure of Language in the Age of Derivative Finance* (Chicago: University of Chicago Press, 2015).

24. Alfred N. Whitehead, "Mathematics and the Good," in Paul Arthur Schilpp (ed.), *The Philosophy of Alfred North Whitehead* (New York: Tudor Publishing Company, 1951): 670, 674.





S'ARRÊTER EN CHEMIN

EDITH BRUNETTE
ET FRANÇOIS LEMIEUX

La déferlante de la COVID-19 a injecté une certaine dose d'ironie dans un projet dont le titre et l'intention parlaient de déplacements, de contraintes et de risques. Des contraintes nouvelles ont émergé, qui s'attaquent précisément à nos déplacements, au nom de risques jusqu'alors inconnus. Au moment d'écrire ces lignes, l'exposition en salle demeure inaccessible en raison des mesures sanitaires imposées par le confinement. Notre ambition de rendre sensible une phénoménologie de la séparation s'est littéralement heurtée aux murs d'une galerie close, alors même que la pandémie accomplissait en quelque sorte *partout* ce projet de révéler les violences et les inégalités des relations au territoire dans l'ordre du capital. Nous sommes donc « allé.e.s », nous avons « fait avec », mais personne ne peut encore « passer », saisir, toucher, voir ce que l'on a assemblé à partir de ces expériences.

Nous qui souhaitions donner voix aux moindres choses, avons vu une « moindre chose », ce virus venu à dos de pangolin, défaire ce monde et nos manières de l'habiter. Nous avons vu cet habiter glisser massivement du côté du virtuel, en respect de la règle, mais surtout par respect pour la vie des autres. Nous qui espérions faire de l'exposition un geste d'hospitalité, nous trouvons confronté.e.s à l'impasse apparente d'une hospitalité qui contamine – et à l'hygiénisme d'une virtualité qui suspend les promesses de tactilité, de proximité et d'être-ensemble. Nous voici devenu.e.s, à nos corps défendants, des « déchets dangereux¹ » : non pas pour l'État et la puissance du capital, mais pour nos parents, nos ami.e.s, nos voisin.e.s. Peut-on encore interroger le monde à tâtons avec sur le bout des doigts d'invisibles ennemis ?

1. Voir « Habiter ce qui se défait », p. 19.

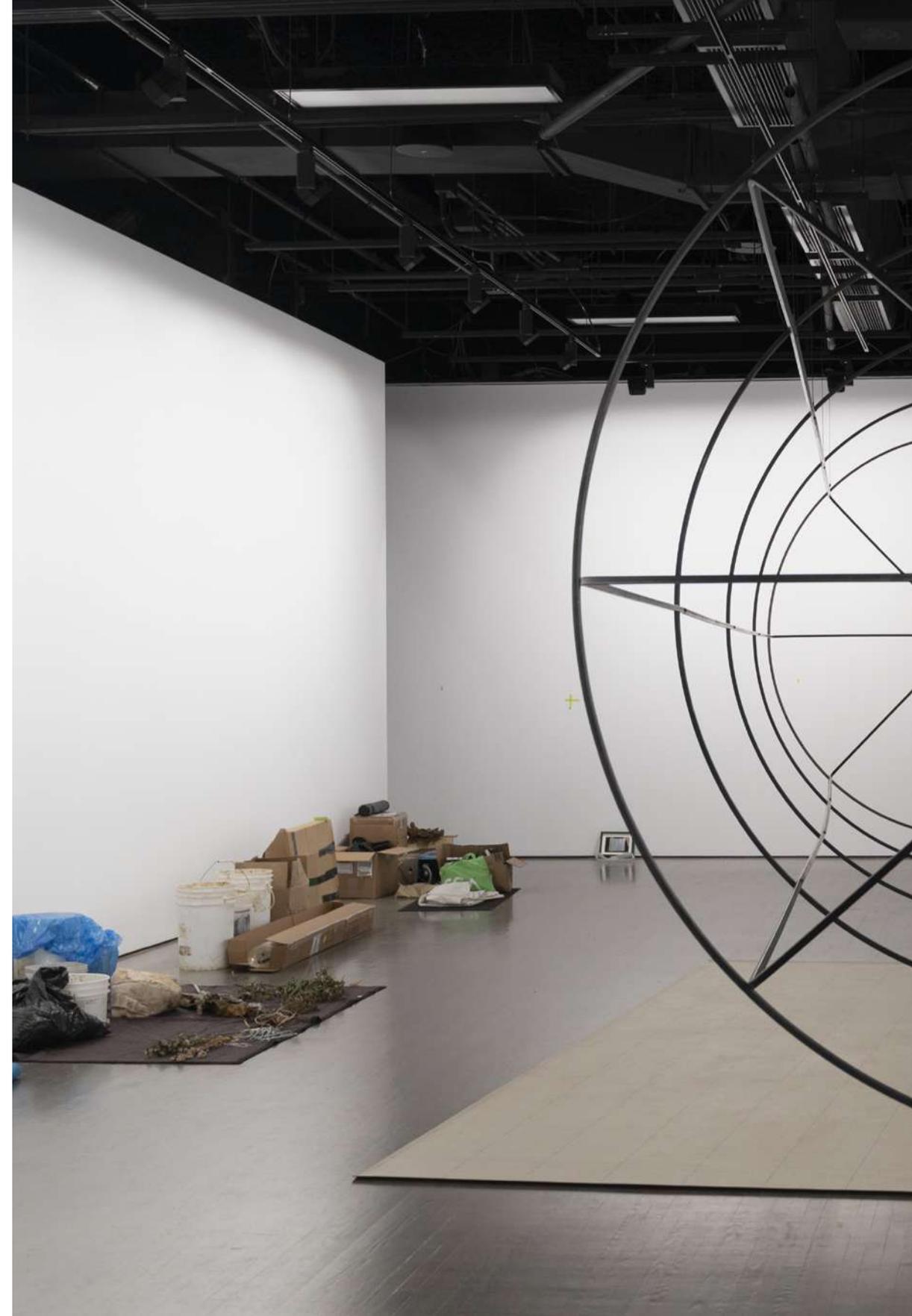
STOPPING ON THE WAY

EDITH BRUNETTE AND
FRANÇOIS LEMIEUX

For a project whose title and intent referenced displacements, risks and constraints, the surge of COVID-19 cases imparted a certain measure of irony. In the name of risks as yet unknown, a barrage of new constraints emerged that placed limits precisely on our movements. At the time of writing, the exhibition in the gallery remains closed due to confinement-related sanitary restrictions. Our desire to make a certain phenomenology of separation perceptible to the senses literally crashed into the walls of the shuttered gallery, as the pandemic succeeded pretty much everywhere in exposing the violences and inequalities of territorial relations under capital. So we “went,” we “made do,” but no one can “pass” yet, that is, no one can grasp, touch, see what we assembled from these experiences.

Having sought to give a voice to the paltriest things, we witnessed this tiny thing, this virus hitched to a pangolin, proceed to unmake the world and our ways of inhabiting it. We witnessed this inhabiting slip massively toward the digital, toward obedience of the rules, but above all toward a respect for the lives of others. Hoping to prepare an exhibition that doubled as a gesture of hospitality, we came up against a situation that made hospitality dangerous—and, looming beyond this apparent impasse, an aseptic “virtual” in which the promise of touch, proximity and conviviality is suspended. This is us now, begrudgingly becoming “hazardous waste”¹: not for the state and the forces of capital, but for our parents, our neighbours, our friends. Is it still possible to feel our way through the world when invisible enemies have alighted on our fingertips?

1. See “Residing in What Is Coming Undone,” 109.





Il s'agit également de faire avec, c'est-à-dire de faire usage de ce que nous trouvons là : de l'argile plus ou moins propre, une terre saine ou, des plantes de bords de routes, les luciers du crispaculin, des allé e.s. En somme, nous saisir de ce qui est à portée de main et qui n'a l'air de rien, jusqu'à nous compromettre dans l'agir sans savoir à l'avance si le geste est juste.

Il s'agit, enfin, de passer par là, en dépit des obstacles placés sur le chemin ou du chemin lui-même, barrières et autres interdictions qui soustraient aux sens toute une partie du territoire et de ses institutions. En dépit, également, des mots d'ordre qui obturent les possibles « parce que c'est ainsi et qu'il ne saurait en être autrement ». Surtout, refuser les injonctions à vivre en demi-teinte, à ramener l'existence dans le giron du raisonnable ou de l'efficace.

Nous explorons nos relations au territoire dans un projet collaboratif à plusieurs versants : une exposition en galerie, une chorégraphie de Catherine Lavoie-Marcus, une table ronde sur le racisme environnemental et les déplacements de populations, une publication et une discussion avec les artices et l'auteur de celle-ci.

— Edith Brunette + François Lemire

It's a question of going to, in the sense of interrogating the damaged world we somehow live in, feeling around in it together and approaching it from various angles: by way of a cargo ship in the Atlantic, the fringes of a nuclear power station under decommission, the city under lockdown, the frame of a DOT-111 tank car, a bottle made porous, the ruins of a hospital bereft of purpose.

It's also a question of making do, in the sense of working with what we've found there: clay that's more or less clean, soil without gold, the plants that line the roadsides, twilight's final glimmers, allies. In sum, to grasp what's within reach and seems trifling until we've been swept into acting without knowing beforehand if our gesture is quite adequate.

Finally, it's a matter of passing just the same, despite the obstacles in our path (or the path itself), and the barriers and other injunctions that hide large parts of this territory and its institutions from our senses. Despite, also, the watchwords that end up placing limits on possibility, "because that's how it is and there's no other way around it." Above all, though, it's a matter of ignoring calls to live halfheartedly and refusing to pass existence down to what's most reasonable and efficient.

We explore our links to territory in a multifaceted collaborative project: an in gallery exhibition, a choreography by Catherine Lavoie-Marcus, a panel discussion on environmental racism and displacements, and a publication and discussion with its authors.

PLAN DE L'EXPOSITION

EXHIBITION FLOOR PLAN



LISTE DES ŒUVRES

0. **Lits de Procuste**, 2020–2021
Installation et performance
Carton-mousse, peinture Chroma Key, argile et autres matériaux
1. **Aller à, faire avec, passer pareil**, 2019–2021
Installation et vidéos
- 1a. **Aller à, faire avec, passer pareil**
Structure d'acier, fleurs et terres de provenances diverses (Gentilly, Île Verte, Kamouraska, Lac Mégantic, Lévis, Montréal, Roxham, Saint-Vallier, Thetford Mines, Yellowknife), préart, compresseur, sac de laminage pour bois, néon, bambou et objets trouvés
- 1b. **Risque de danger**
Vidéo HD couleur, format 16:9, son stéréo, 10 min; copie du livre *Extrastatecraft: The Power of Infrastructure Space* de Keller Easterling, ruban adhésif et fleurs.
- 1c. **Navigations**
Impression numérique couleur laminée sur aluminium; cadre recouvert de tissu
- 1d. **Aller à, faire avec, passer pareil**
Vidéo HD et transfert numérique de film 16mm, couleur, format 16:9, son stéréo, 20 min
Réalisation : Edith Brunette et François Lemieux
Mixage et habillage sonore : Simon Grenier-Poirier
- Remerciements : Anne-Marie Trépanier, Antoine Caron, Éva-Loan Ponton-Pham, Marie-Claude Pastorel et La Coulée, François Simard, Paul Duchêne, Simon Grenier-Poirier, Mme Véronique Trépanier, M. Donald Olivier et Hydro-Québec, Main Film.

2. **Vases communicants**, 2019–2020
Vidéo HD, format 1:85:1, couleur, son Dolby 5.1, 17 min
- Scénario et réalisation : Edith Brunette et François Lemieux
Cinématographie : Nicolas Villegas H.
Prise de son : Pablo Villegas Hernandez
Performeur.euse.s : Marine Gourit, Stephen John Quinlan, Simon Grenier-Poirier, Edith Brunette et François Lemieux
Assistance technique : Simon Grenier-Poirier
Narration : Anne Lardeux
Colorisation : Sylvain Cossette
Mixage sonore : Bruno Bélanger
Traduction : Jessica Moore
- Réalisée dans le cadre de la Résidence de création et de dissémination LUX, en collaboration avec les centres Main Film, Oboro, Prim et Vidéographe et soutenue par le Conseil des arts et des lettres du Québec.
- Remerciements : Martine Frossard, Julie Tremble, Sami Zenderoudi et l'équipe de Vidéographe; Aaron Pollard, Stéphane Claude, Charlotte Clermont et l'équipe d'Oboro; Sophie Carrier, Sylvain Cossette, Bruno Bélanger, Charlie Boisvert et l'équipe de PRIM; Gabrielle Bergeron-Leduc, Alexis Landriault, Erin Weisgerber et l'équipe de Main Film.
3. **Sea Lanes**, 2018–2020
Installation et vidéos
- 3a. **Sea Lanes**
Vidéo HD, format 4:3, couleur, son stéréo, 27 min
Réalisation : Edith Brunette et François Lemieux
Mixage sonore : Simon Grenier-Poirier
- 3b. **Empire** (Anne, Princess Royal)
Crayons de couleur sur papier; cadre recouvert de tissu
- 3c. **Fly or Die**
Broderie sur tissu synthétique imprimé; cadre recouvert de tissu
- 3d. **Marées**
Vidéo HD, format 4:3, couleur, 22 s
- 3e. **Océanique**
Structure de bois recouverte de tissu fait de matières plastiques puisées dans les océans puis recyclées
- Remerciements : Conseil des Arts du Canada, Asen Lazarov et l'équipage de l'Atlantic Sea, Simon Grenier-Poirier, David Thomas et Simon Labbé.

LIST OF WORKS

0. **Lits de Procuste**, 2020–2021
Installation and performance
Foamcore, Chroma Key paint, clay and other materials
1. **Going to, making do, passing just the same**, 2019–2021
Installation and videos
- 1a. **Going to, Making Do, Passing Just the Same**
Steel structure, flowers and earth from various origins (Gentilly, Île Verte, Kamouraska, Lac Mégantic, Lévis, Montreal, Roxham, Saint-Vallier, Thetford Mines, Yellowknife), vinyl floor, pump, laminating bag for wood, neon, bamboo and found objects
- 1b. **Risque de danger**
HD video colour, format 16:9, stereo sound, 10 min.; a copy of Keller Easterling's book *Extrastatecraft: The Power of Infrastructure Space*, adhesive tape, and flowers
- 1c. **Navigations**
Digital colour prints laminated on aluminum; fabric-covered frame
- 1d. **Going to, Making Do, Passing Just the Same**
HD video and 16mm color film digital transfer, format 16:9, stereo sound, 20 min.
Direction: Edith Brunette and François Lemieux
Sound design: Simon Grenier-Poirier

Acknowledgements: Anne-Marie Trépanier, Antoine Caron, Èva-Loan Ponton-Pham, Marie-Claude Pastorel and La Coulée, François Simard, Paul Duchêne, Simon Grenier-Poirier, Ms. Véronique Trépanier, Mr. Donald Olivier and Hydro-Québec, Main Film.
2. **Vases communicants**, 2019–2020
HD video, format 1:85:1, colour, Dolby 5.1 sound, 17 min.

Screen play and direction: Edith Brunette and François Lemieux
Cinematography: Nicolas Villegas H.
Sound recording: Pablo Villegas Hernandez
Performers: Marine Gourit, Stephen John Quinlan, Simon Grenier-Poirier, Edith Brunette and François Lemieux
Technical assistance: Simon Grenier-Poirier
Narration: Anne Lardeux
Calibration: Sylvain Cossette
Sound mixing: Bruno Bélanger
Translation: Jessica Moore

Realized as part of LUX, Creation and Dissemination Residency jointly offered by Main Film, Oboro, Prim and Vidéographe, with the support of the Conseil des arts et des lettres du Québec.

Acknowledgements: Martine Frossard, Julie Tremble, Sami Zenderoudi and the team at Vidéographe; Aaron Pollard, Stéphane Claude, Charlotte Clermont and the team at Oboro; Sophie Carrier, Sylvain Cossette, Bruno Bélanger, Charlie Boisvert and the team at PRIM; Gabrielle Bergeron-Leduc, Alexis Landriault, Erin Weisgerber and the team at Main Film.
3. **Sea Lanes**, 2018–2020
Installation and videos
- 3a. **Sea Lanes**
HD video, format 4:3, colour, stereo sound, 27 min.
Direction: Edith Brunette and François Lemieux
Sound mixing: Simon Grenier-Poirier
- 3b. **Empire** (Anne, Princess Royal)
Coloured pencil on paper; fabric-covered frame
- 3c. **Fly or Die**
Embroidery on printed synthetic; fabric-covered frame
- 3d. **Marées**
HD video, format 4:3, colour, 22 sec.
- 3e. **Océanique**
Wooden structure covered with fabric made from recycled plastic waste

Acknowledgements: Canada Council for the Arts, Asen Lazarov and the crew of the Atlantic Sea, Simon Grenier-Poirier, David Thomas and Simon Labbé.



1.

ALLER À, FAIRE AVEC, PASSER PAREIL

L'un des chamboulements de la pandémie fut de renverser la navigation d'une exposition qui commencerait désormais (si jamais elle commençait) par une entrée d'ordinaire fermée au public, rue Bishop. De là, la visiteuse ou le visiteur traverse les espaces administratifs de la galerie, avant de déboucher sur un petit espace ressemblant à un atelier tout vert. C'est celui où doit avoir lieu *Lits de Procuste* (0), performance où une maquette de la galerie devient le dispositif central d'un découpage du visible et de l'invisible, de ce qui est accueilli et de ce qui est retranché.

Puis, il ou elle arrive dans la salle principale. Dans celle-ci, il y a : la photographie d'un carnet de notes (1c), des inscriptions au crayon graphite sur les murs, des bols d'aluminium, des tas de terre, des fleurs suspendues, une structure d'acier flottant au-dessus du sol, un compresseur, un sac sous-vide (1a). Tout au fond, deux embranchements. À sa gauche, dans une seconde salle jouxtant les vitrines, il y a : un bambou qui flotte, un néon un peu informe, une projection de la vidéo *Aller à...* (1d) À sa droite, dans un vestibule jadis ouvert sur l'agora bruyante d'une université aujourd'hui confinée, et à laquelle l'exposition tourne désormais le dos : une vidéo (*Risque de danger*) et un livre déformé par un bouquet d'herbes, rayé d'un ruban adhésif (1b).

Avec *Aller à...*, il s'agissait d'explorer les territoires sur lesquels nous vivons ou dont nous extrayons les moyens de notre vie collective, qui se sont trouvés sur notre chemin ou vers lesquels nos chemins ont choisi de dévier. Plus précisément, d'explorer les replis infrastructurels, industriels et étatiques qui y ont laissé leur marque : la centrale nucléaire en déclassement Gentilly-2 (Bécancour/territoire traditionnel abénakis ou Waban-Aki); le poste frontalier canado-étatsunien de St-Bernard-de-Lacolle et, quelques mètres plus loin, le chemin d'immigration irrégulière Roxham (territoire traditionnel du peuple Mohawk ou Kanien'kehá: ka); les haldes terribles de résidus miniers dans une ville de l'amiante (Thetford Mines/territoire traditionnel abénakis ou Waban-Aki); la raffinerie Valero et son voisin «verdoyant», le golf de l'Auberivière, pris entre les tours de brûlage à la torche et la Transcanadienne (Lévis/territoire traditionnel des Hurons-Wendat); les lacs contaminés à l'arsenic de la ville minière de Yellowknife (territoire traditionnel des Cou-teaux-jaunes ou T'atsaot'ine), où la colonisation par la ruée vers l'or des années 1930 a succédé à celle par la traite des fourrures du 19^e siècle; l'ancienne carrière

de calcaire devenue dépotoir devenu le Parc Frédéric-Back, dans le quartier Saint-Michel de Montréal (Tiohtiá:ke, territoire traditionnel du peuple Mohawk ou Kanien'kehá: ka); le centre d'une ville explosée par un convoi de 72 wagons-citernes de pétrole brut (Lac Mégantic, territoire traditionnel des Hurons-Wendat) et les lieux de villégiature de l'Île Verte (territoire traditionnel des Malécites ou Wolastoqiyik) et de Berthier-sur-Mer (territoire traditionnel des Hurons-Wendat).

Nous y avons collecté des terres marquées, parfois contaminées par des décennies ou des siècles de saccages et de partages, et collecté les plantes qui persistent à recouvrir ces sols dérangés. Nous avons répété le geste de prendre, cette fois pour rendre visible, sensible, une destruction qui d'ordinaire se déploie loin, à la périphérie de ce que l'on considère dans l'imaginaire blanc comme « nos maisons » (l'habiter réduit à une construction couverte d'un toit et entourée d'un petit bout de cour clôturé).

Nous avons ramassé, patiemment, les milliers de canettes d'aluminium dont la collecte consignée avait été interrompue, écrasées par les roues des chars et perdues au bord des rues, sous des couches de feuilles d'arbre compostées. Nous les avons fondues pour en faire des bols. Des bols? Ursula K. Le Guin écrit que, contre une anthropologie qui hypostasie tout ce qui lacère, fend et tue, il nous faut une histoire de la vie et... du récipient : « On a entendu tout ce qu'il y avait à dire sur les bâtons et les épées, les choses avec lesquelles on fracasse, transperce ou frappe, les choses longues et dures, mais on n'a rien entendu de celle dans laquelle on dépose, le contenant de toutes les choses contenues. » Et ailleurs : « Si vous n'avez pas un objet quelconque pour l'y déposer, la nourriture vous échappera – même un aliment aussi peu combatif et sans ressource qu'un épi d'avoine.² » Nous avons donc façonné le résidu en bols : en déchet qui conserve, qui partage et qui tient notre nourriture, notre eau.

2. Ursula K. Le Guin, « The Carrier Bag Theory of Fiction », dans Cheryl Glotfelty et Harold Fromm (dir.) *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athènes et Londres, University of Georgia Press, p.150-151. Notre traduction.

1. GOING TO, MAKING DO, PASSING JUST THE SAME

One of the pandemic's disruptions was the reversal of what had until then been the planned pathway through the exhibition, which now begins (if it ever begins) via an entrance usually shut to the public, on Bishop Street. From here, the gallery visitor passes through the gallery's administrative offices before coming out into a small space resembling a studio that has been painted entirely green. This is where *Lits de Procuste* (Procrustean beds) (0) is meant to take place, a performance in which a maquette of the gallery plays a central role in figuring a scission between the visible and the invisible, between what is held back and what is allowed in.

Moving on, the visitor then comes into the main gallery, where there is: a photograph of a notebook (1c), graphite pencil markings on the walls, aluminum bowls, piles of earth, various suspended flowers, a steel structure hovering above the floor, a compressor and a vacuum pressing bag (1a). At the other end of the room is a bifurcation. To the left there is a second gallery that flanks the vitrines and contains: a floating bamboo stalk, a somewhat misshapen neon light and a projection of the video *Going to ...* (1d). To the right, a vestibule that once opened onto the bustling agora of the university—a university today under confinement, and to which the exhibition now turns its back. Here are presented a video *Risque de danger* (risk of danger) and a book deformed by a bouquet of weeds, strapped shut with adhesive tape (1b).

Going to ... set out to explore the lands we live in or from which the means of our collective existence is extracted. Many of these lands we encountered along the way; other times, it was our path that diverged toward them. More specifically we wished to explore the areas where the furrowing of infrastructure, industries and the state had left its mark: Gentilly-2, a nuclear power station under decommission (Bécancour/traditional Abenaki or Waban-Aki territory); the U.S.–Canada border crossing at Saint-Bernard-de-Lacolle, and, a few metres away, the Roxham irregular migration crossing (traditional Mohawk or Kanien'kehá: ka territory); an asbestos town's horrible mine tailing heaps (Thetford Mines/traditional Abenaki or Waban-Aki territory); the Valero refinery and its "green" neighbour, the Auberivière golf course, nestled between the flare stacks and the Trans-Canada Highway (Lévis/traditional Huron-Wendat territory); the arsenic-tainted lakes of the mining town of Yellowknife (traditional Yellowknives Dene or

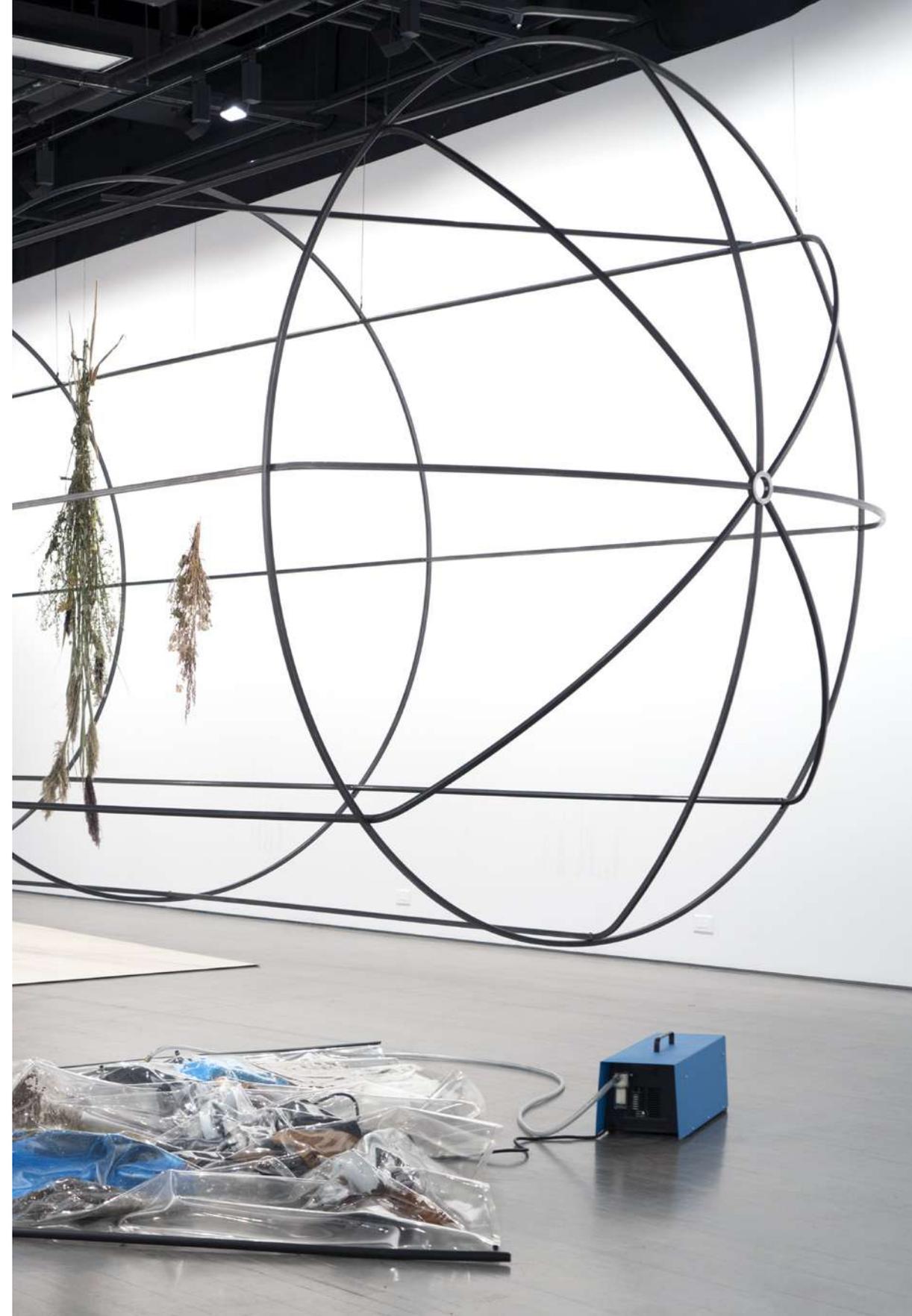
T'atsaot'ine territory), in which the nineteenth-century fur trade was followed by a wave of gold-rush-fuelled colonization in the 1930s; the old limestone quarry that became a dump site, which then became parc Frédéric-Back in Montreal's Saint-Michel neighborhood (Tiohtiá: ke, traditional Mohawk or Kanien'kehá: ka territory); the centre of a city that was devastated when a convoy of 72 tank cars filled with crude oil derailed and exploded (Lac Mégantic, traditional Huron-Wendat territory); and the holiday destinations of Île Verte (traditional Maliseet or Wolastoqiyik territory) and Berthier-sur-Mer (traditional Huron-Wendat territory).

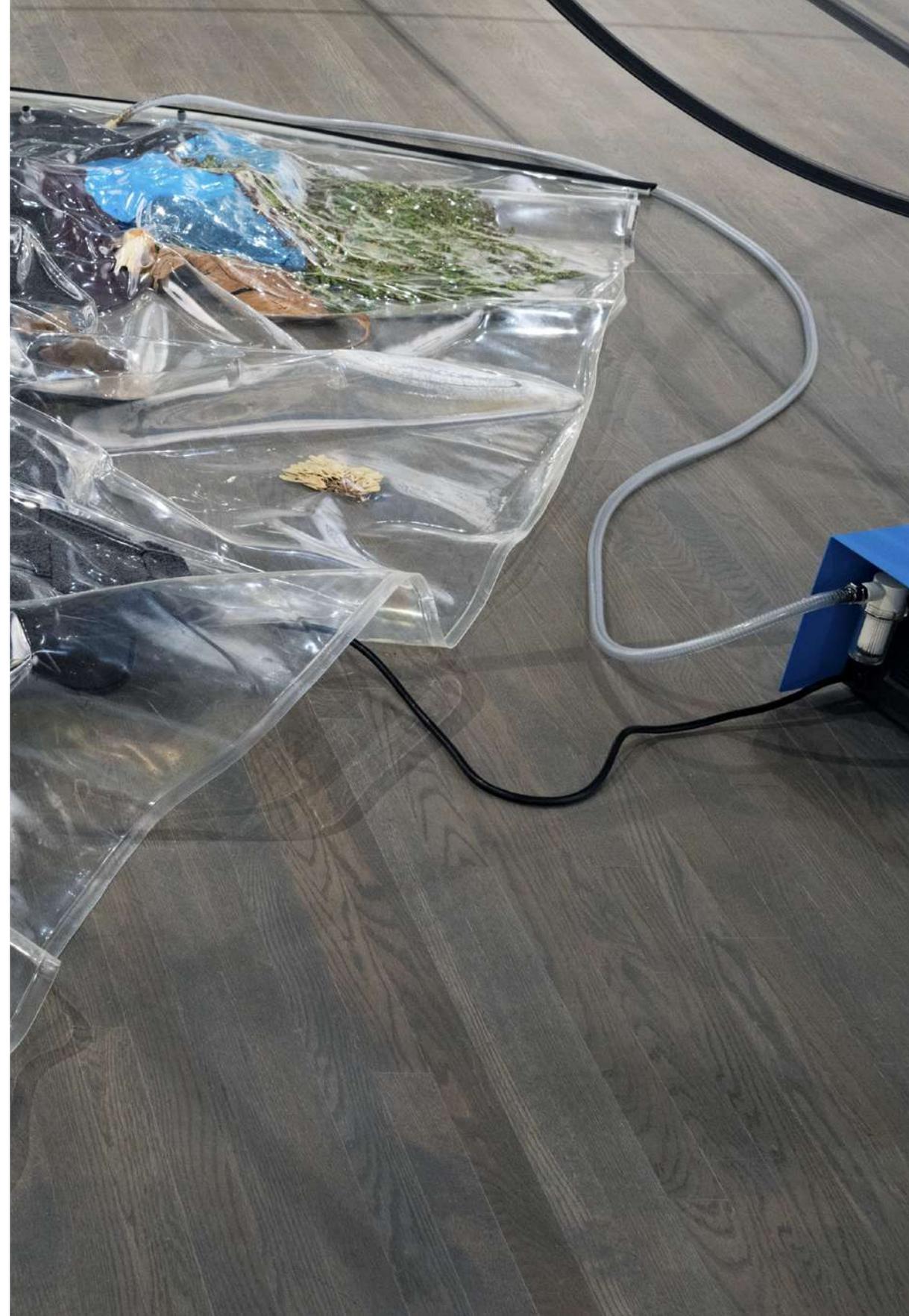
From these lands, we brought back soil that has been marked and in certain cases contaminated by decades if not centuries of plunder and exchange; and we brought back the plants that still insist on growing there. We repeated the act of taking, this time in order to render visible and sensible a destruction that usually occurs far away, on the edges of what, from the perspective of a white imaginary, we consider to be "our homes" (an inhabiting reduced to a structure with a roof and a bit of yard with a fence around it).

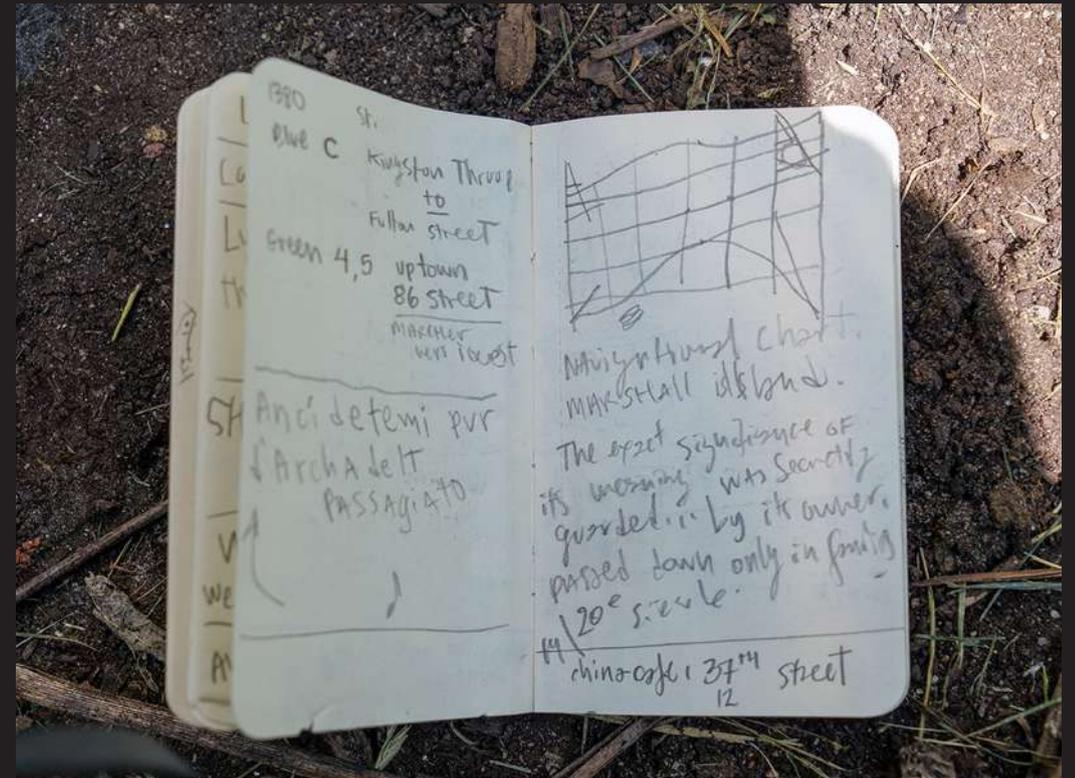
We patiently collected thousands of aluminum cans that had been flattened under car tires and lost along the roadside beneath layers of decomposing leaves after their consignment was put on hold. We melted them down and turned them into bowls. Why bowls? Ursula K. Le Guin writes that an anthropology that hypostatizes everything that cuts, cracks and kills, needs to be countered with a history of life—and of the container: "[W]e've all heard all about all the sticks and spears and swords, the things to bash and poke and hit with, the long, hard things, but we have not heard about the thing to put things in, the container for the thing contained." And elsewhere: "If you haven't got something to put it in, food will escape you—even something as uncombative and unresourceful as an oat."² So we turned the vestiges into bowls: into garbage that contains, with which we keep and share our water and our food.

2. Ursula K. Le Guin, "The Carrier Bag Theory of Fiction," in *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, eds. Cheryll Glotfelty and Harold Fromm (Athens and London: University of Georgia Press, 1996), 150–151.













Cloncha vulgare
 Peppars, pils-l'ave, pipanols, pipacary / Bull or common Mustle
 La courbe des tiges et les parties se mangent en bœuf. Les feuilles s'introduit de l'œ. La racine, pilée, se consume avec bouillie en rôtie.
 Utilisé pour combattre les vers.

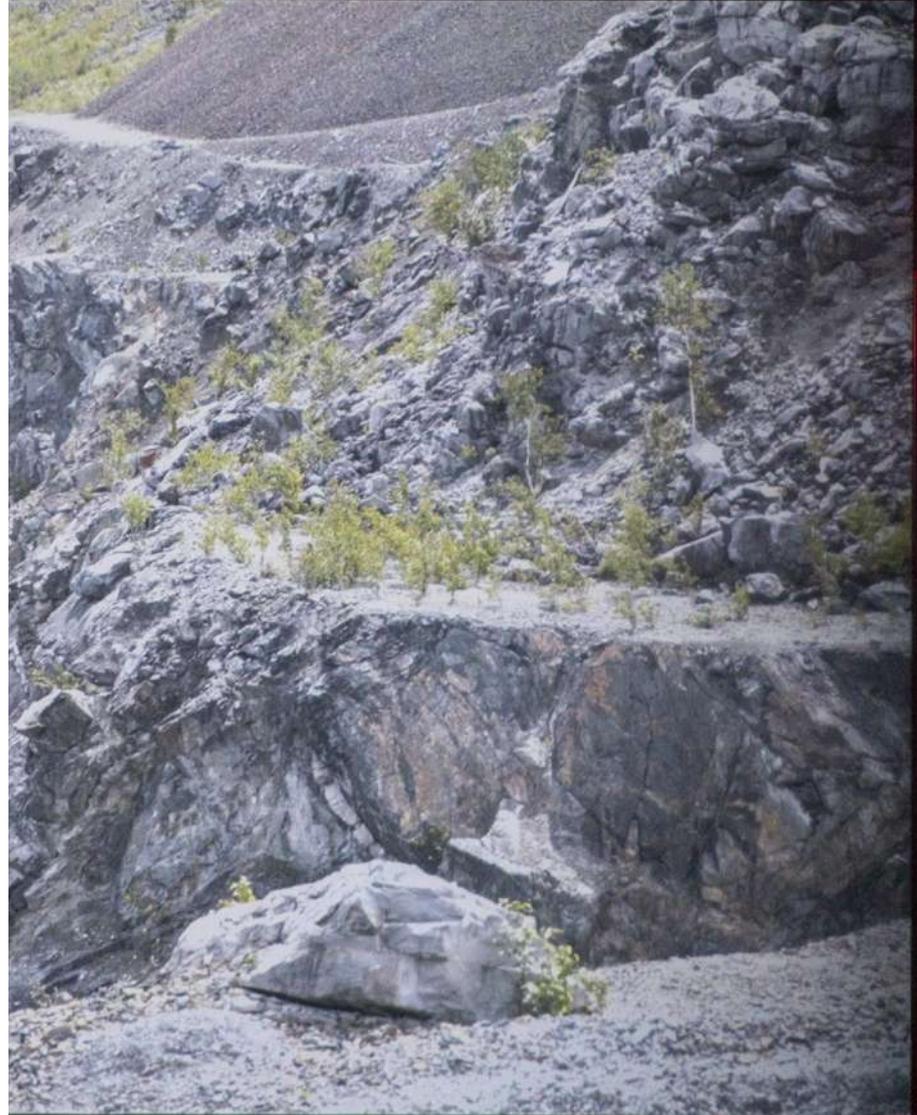
Onagra biennelle
 Enfilère, mollière, herbe aux œufs / Common evening primrose
 De grans et grans comestibles. Racine comestible la première année. Les jeunes feuilles printaniers se mangent crues dans deux cas.
 Médicame adouçissant. Propriétés astringentes. Employée pour soigner les irritations de l'estomac et de la vessie, la toux, l'esthème et la diarrhée, et les maladies de peau.

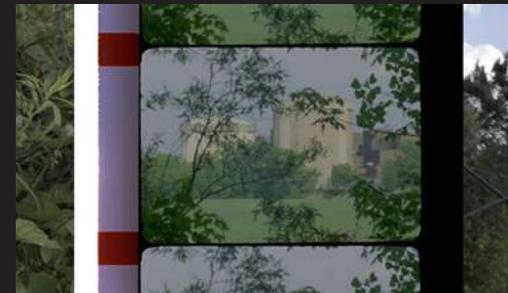
Quercuilla à feuilles étroites
 Asperre coraque; masselle / Narrow-leaved oakleaf
 Tige et racine comestibles crues en bœuf. Les inflorescences mâles se mangent crues de vœuf.
 Feuilles et tige utilisées en vannerie.
 Sève aux propriétés coagulante, antiseptique et analgésique. Racine en traitement des diarrhées.

Valeriana officinale
 Herbe aux chats / Common valerian
 Propriétés anesthésique, stimulante, sédative, antispasmodique et analgésique. Racine employée pour stimuler la digestion et la circulation sanguine, pour calmer l'anxiété et comme sédatif.

Singe souche
 Common woolly bulrush
 Utile pour stabiliser les sols et filtrer l'eau des champs

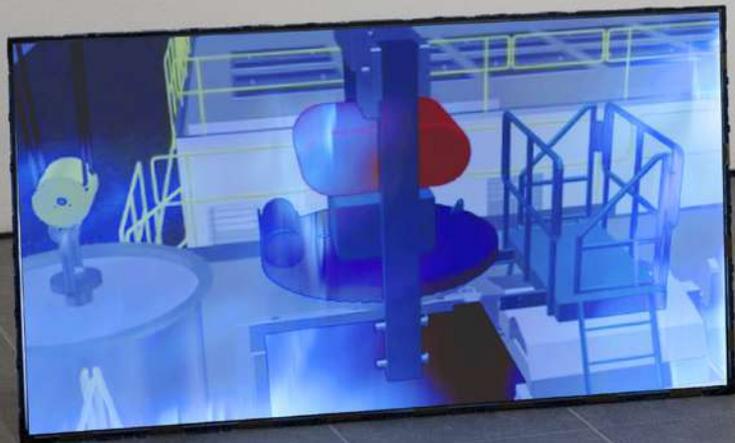


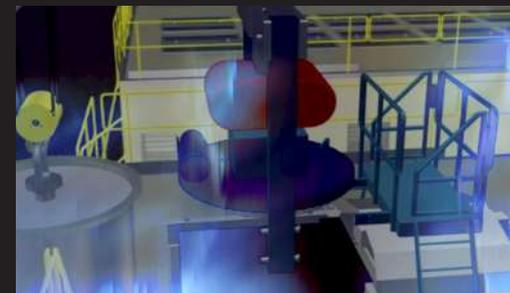




0
1
2
3











2.

VASES COMMUNICANTS

Derrière l'écran de la projection *Aller à...*, guidé.e par la branche d'un néon rose, le visiteur ou la visiteuse arrive dans le cul-de-sac d'une salle sombre, caisse de résonance d'un monde en lutte, un champ de bataille. Dans cette salle, il y a : une projection vidéo (2).

Si *Aller à...* se voulait au plus près des choses qui nous entourent, *Vases communicants* ouvre vers une sorte de portrait macro de ce monde quadrillé et disposé. Par des gestes simples et des objets bricolés, nous voulions faire émerger un paysage où s'affrontent les dispositifs qui cadrent et qui enferment, et les mouvements qui libèrent. Tracer la ligne longue d'une histoire des murs gravis et des digues rompues, l'histoire circulaire des luttes et des trêves qui gardent ce monde en vie.

Ton corps chemine de points lumineux en trous noirs, dans une constellation de mains offieuses et preneuses, fil d'Ariane de celles et ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas se retourner.

On t'endigüe, te contient. L'État gère le swarm, tandis que l'industrie circulante retient sa couille usée pour canaliser sa précieuse semence, abimant ta jouissance dans ses coffres de tôle³.

3. Texte extrait de la vidéo *Vases communicants*.

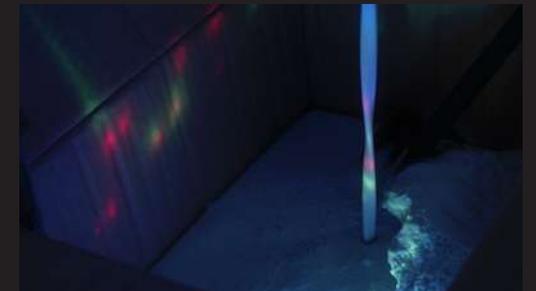
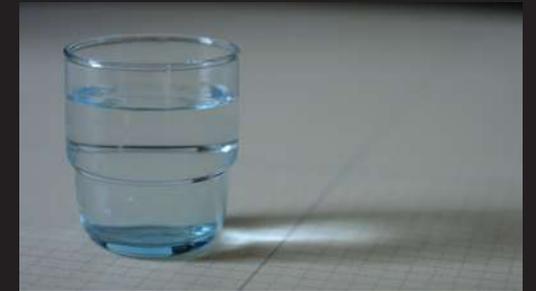
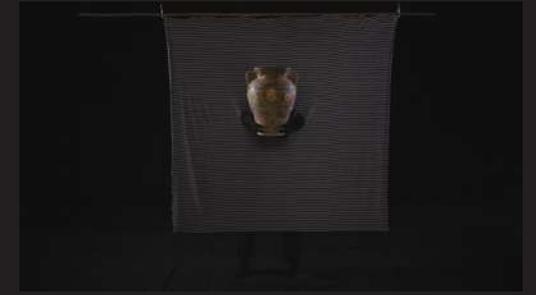
2. VASES COMMUNICANTS

Walking behind the screen where *Going to...* is projected, guided by the branch of a pink neon light, the visitor arrives at a darkened gallery, a cul-de-sac turned into an echo chamber for a world of struggles, a battle ground. A single video projection is presented in this gallery (2).

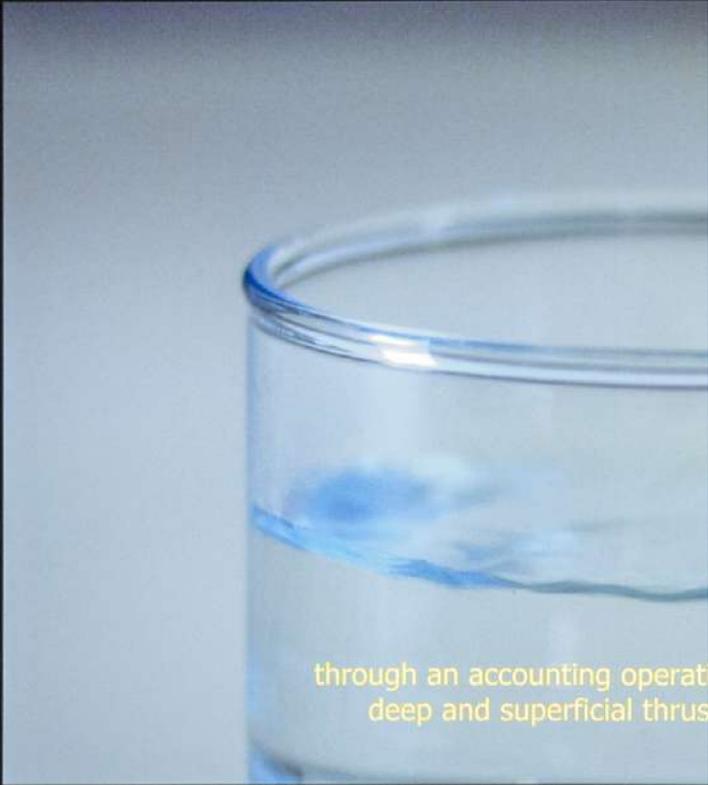
If *Going to...* intended to get as close as possible to the things around us, *Vases communicants* (communicating vessels) develops a more macro picture of this gridded and usable world. Working with simple gestures and objects cobbled together, we sought to give form to a landscape in which systems meant to frame, parcel out and enclose are confronted by liberatory movements. The video traces the long history of scaled walls and burst dykes, a circular history of the struggles and truces that keep this world alive.

Your body wends from points of light to black holes, in a constellation of hands that give and hands that take, Ariadne's thread of those who cannot or will not turn back.

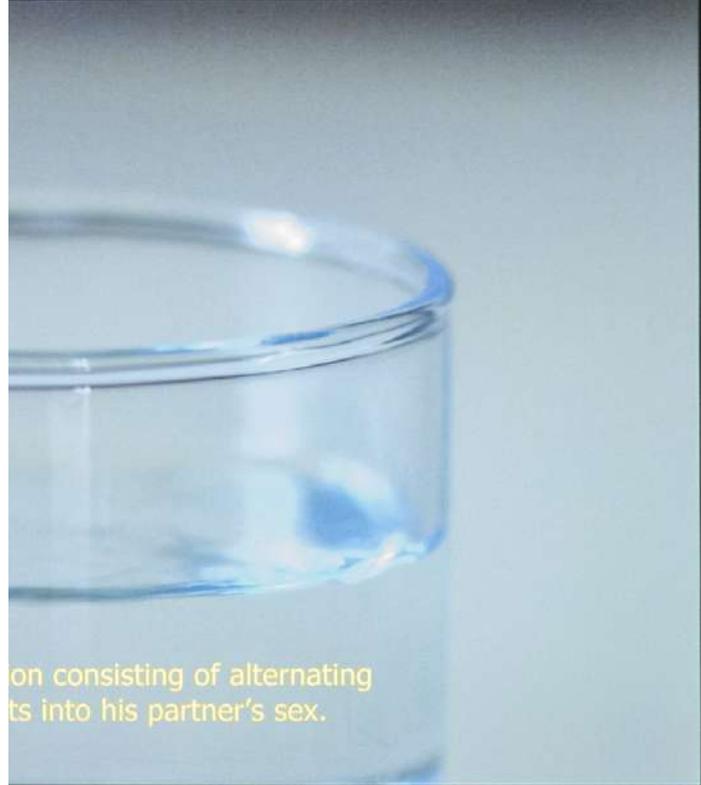
They restrain you, they contain you. The State handles the swarm, while the circulating industry holds back its spent balls to channel the precious semen, ruining your pleasure in its coffers of sheet metal.³



3. Excerpt from the video *Vases communicants*. Translated by Jessica Moore.



through an accounting operat
deep and superficial thrus



on consisting of alternating
ts into his partner's sex.

Revenant sur ses pas, le visiteur ou la visiteuse trouvera le dernier corpus de l'exposition, dans une salle refermée à sa droite par un mur de tissu, et se poursuivant dans la pénombre d'une salle de projection. Dans celle-ci, il y a : un portrait dessiné de la Princesse Royale Anne (3b), faisant face à une projection de la vidéo *Sea Lanes* (3a). Dans l'autre, il y a : une cloison de tissu fabriqué à partir de déchets plastiques puisés dans les océans (3e), une vidéo de synthèse en boucle – suite de 1 et de 0 simulant les forces marémotrices (3d) – et un texte brodé au dos d'une image jetée (3c).

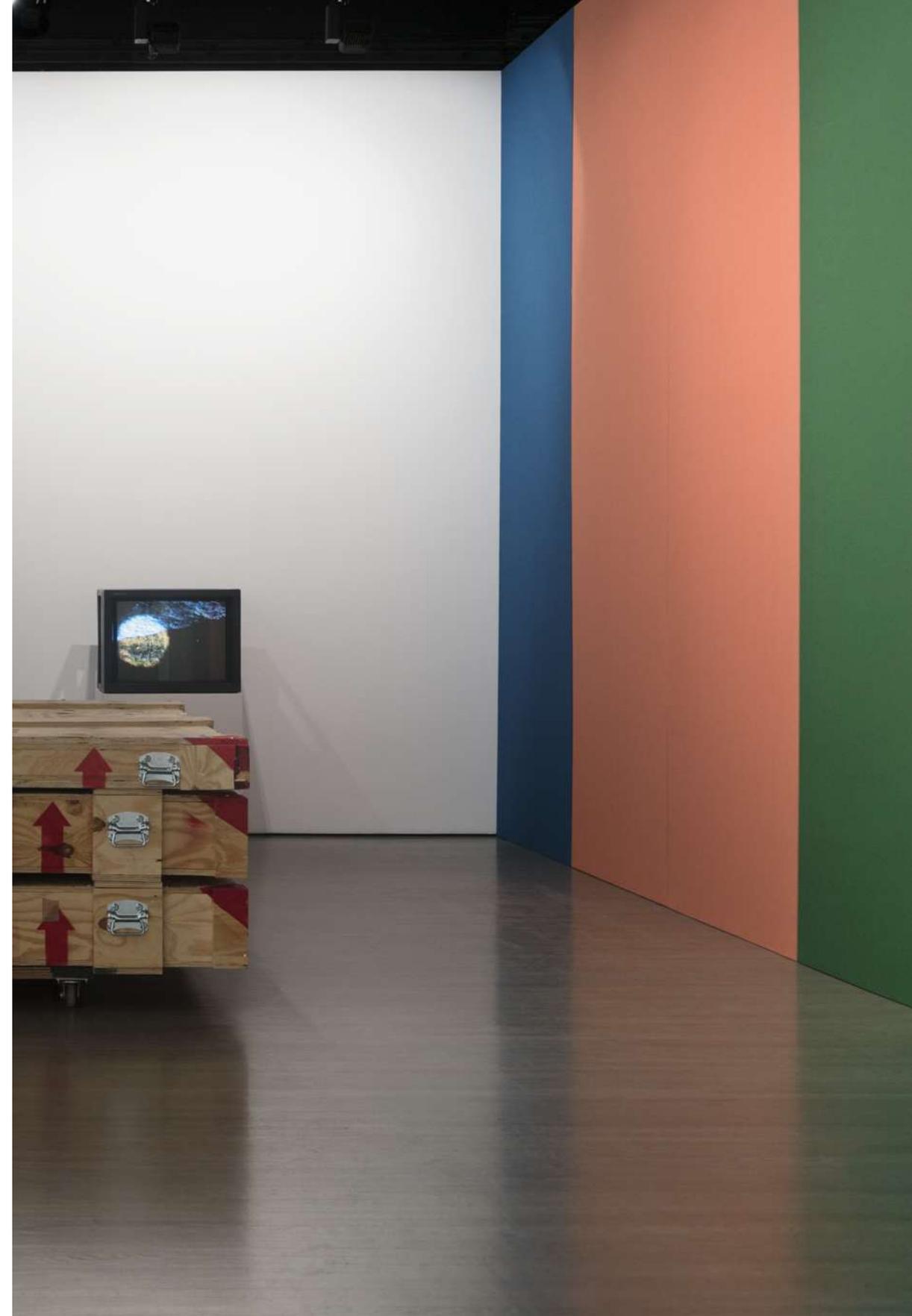
Sea Lanes, ce fut d'abord l'expérience de traverser l'Atlantique en suivant le temps long du cargo : nous expérimenter nous-mêmes comme marchandise, travailleuse et travailleur précaires dans une économie de la présence qui nous demande d'être partout à la fois – et donc nulle part. Qui, cette fois-là, nous envoyait de Montréal à Glasgow pour une conférence de vingt minutes : nous déraciner, encore une fois, tisser des liens de surface entre déraciné.e.s, pour nous accélérer mieux et plus loin encore une fois future.

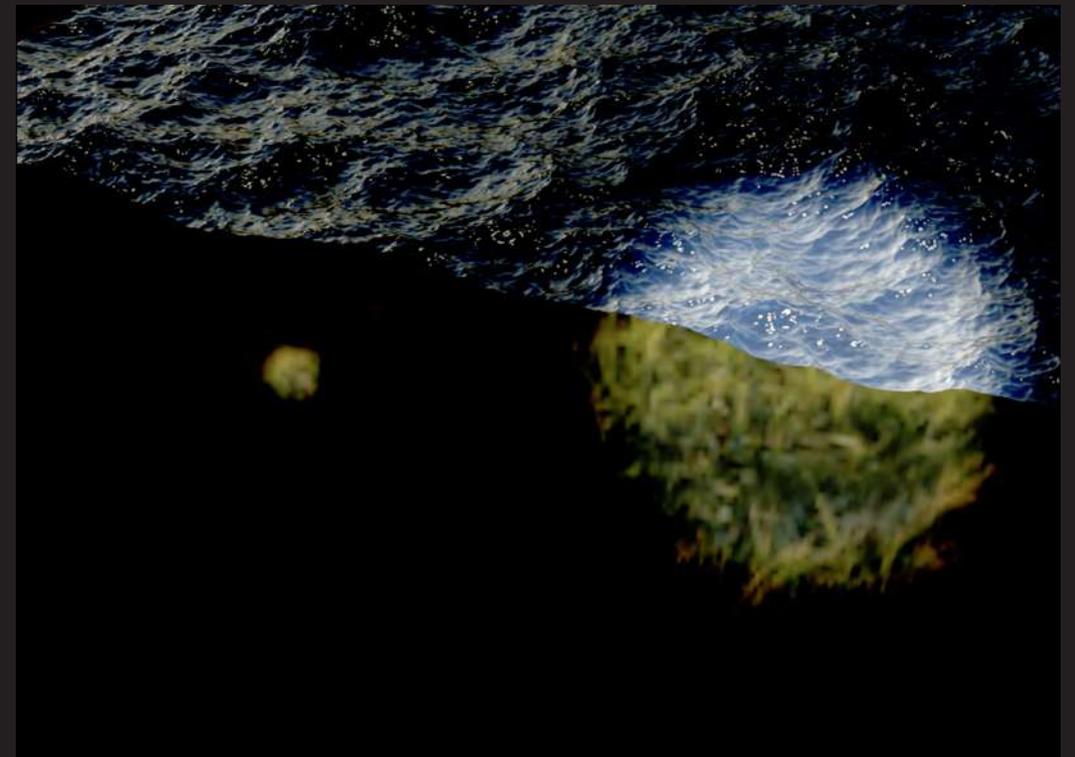
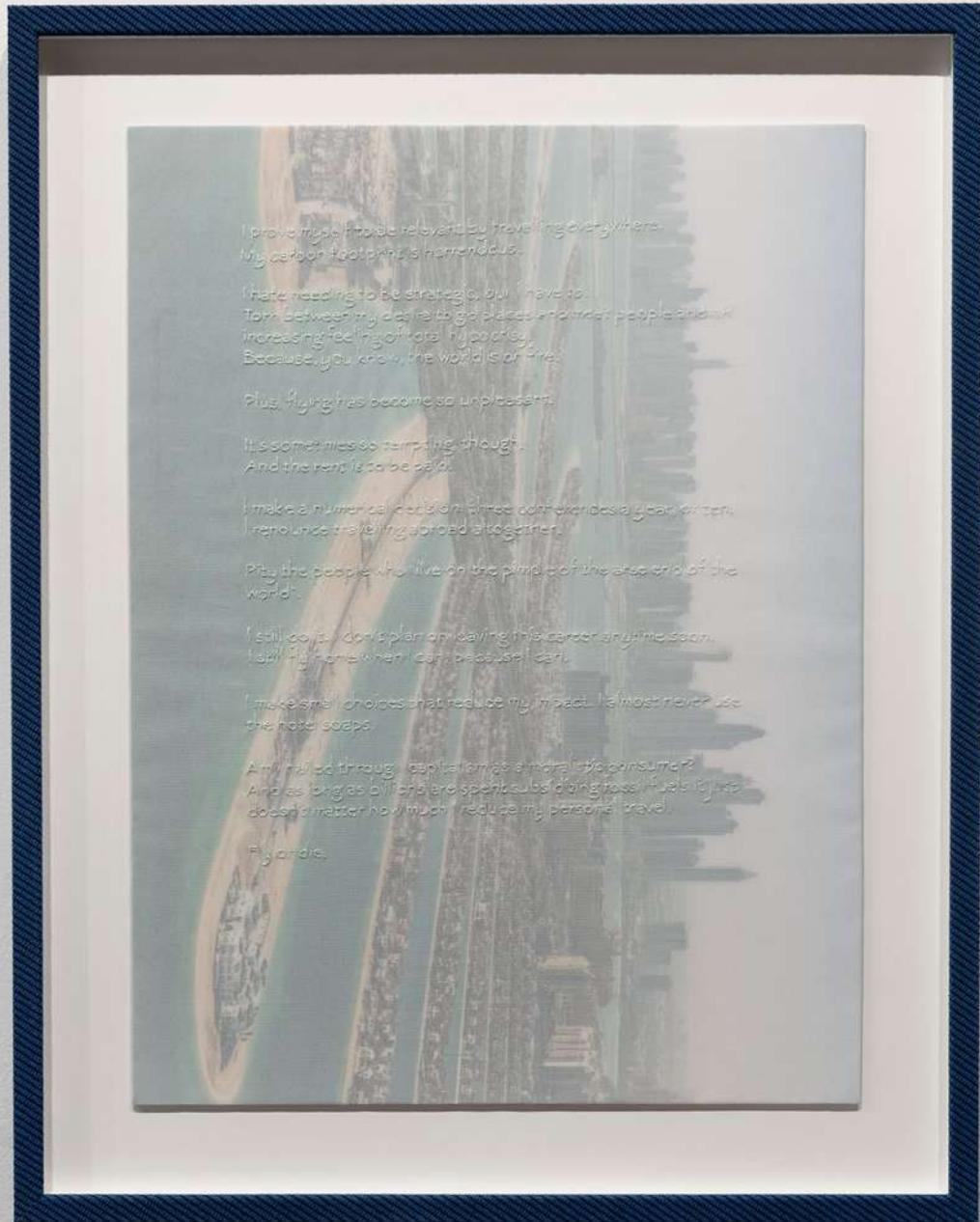
Contre l'imaginaire cosmopolite du voyage fugitif, comment s'éprouve-t-on lorsqu'on se colle à la lenteur et à la friction des vagues, jouxtant sans y être mêlé.e les corps des ouvriers philippins, et les milliers de conteneurs emplis des menues récompenses de nos vies vendues à l'heure ? Comment éprouve-t-on l'odeur d'huile et les murs qui grondent, la ligne d'un horizon toujours en bascule, et le vertige d'attendre patiemment la terre ferme, à vingt mètres au-dessus des eaux et à quatre kilomètres des fonds ?

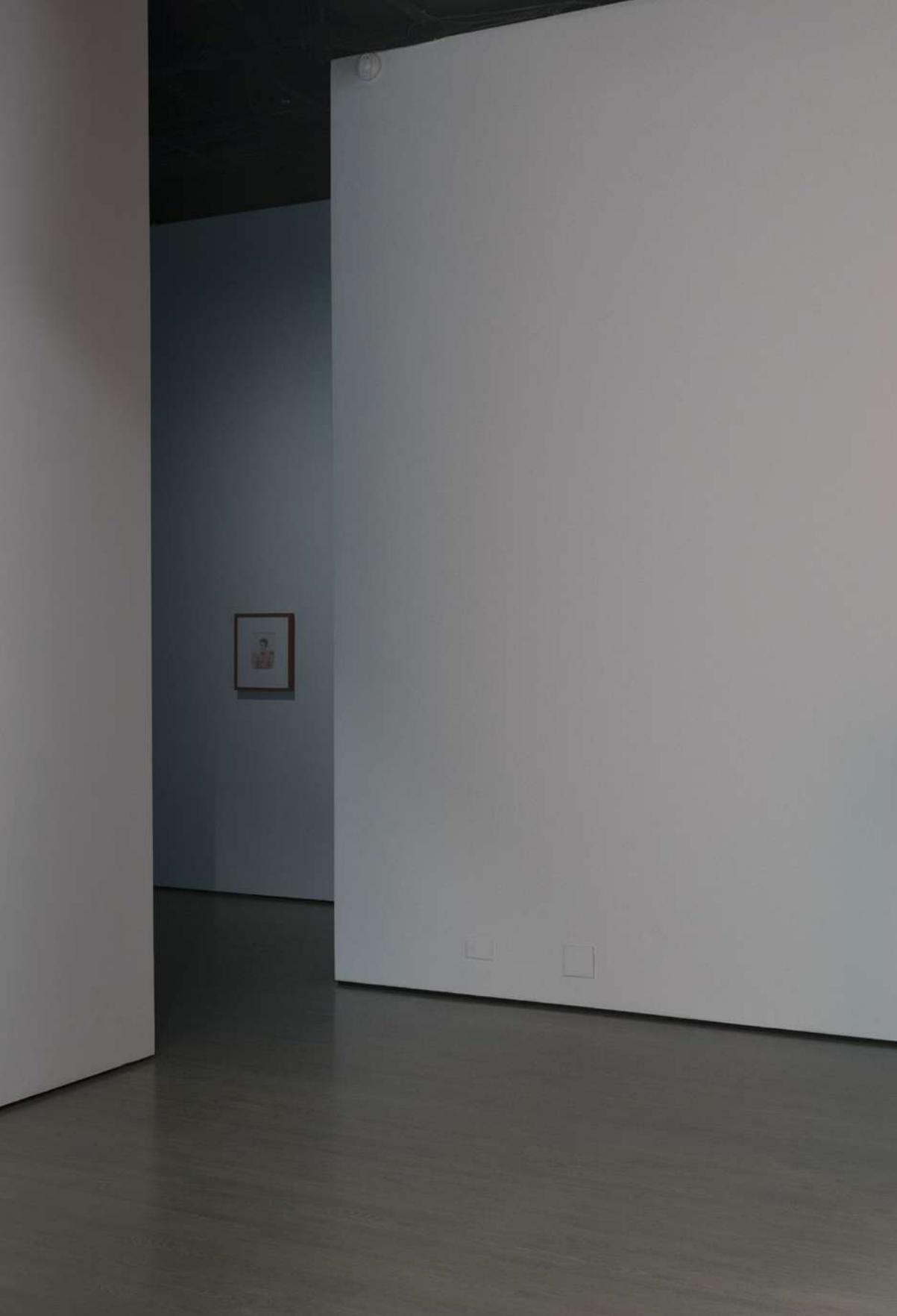
Retracing their steps, visitors will find the final work of the exhibition in a gallery to their right, closed off by a fabric wall and extending into the darkness of a projection room. Here there is a portrait of Anne, the Princess Royal (3b), across from which is a projection of the video *Sea Lanes* (3a). The adjoining room contains a fabric partition made of plastic detritus collected from the ocean (3e), a computer-generated video—sequences of ones and zeros simulating tidal forces on a loop (3d)—and a text embroidered onto the back of a discarded image (3c).

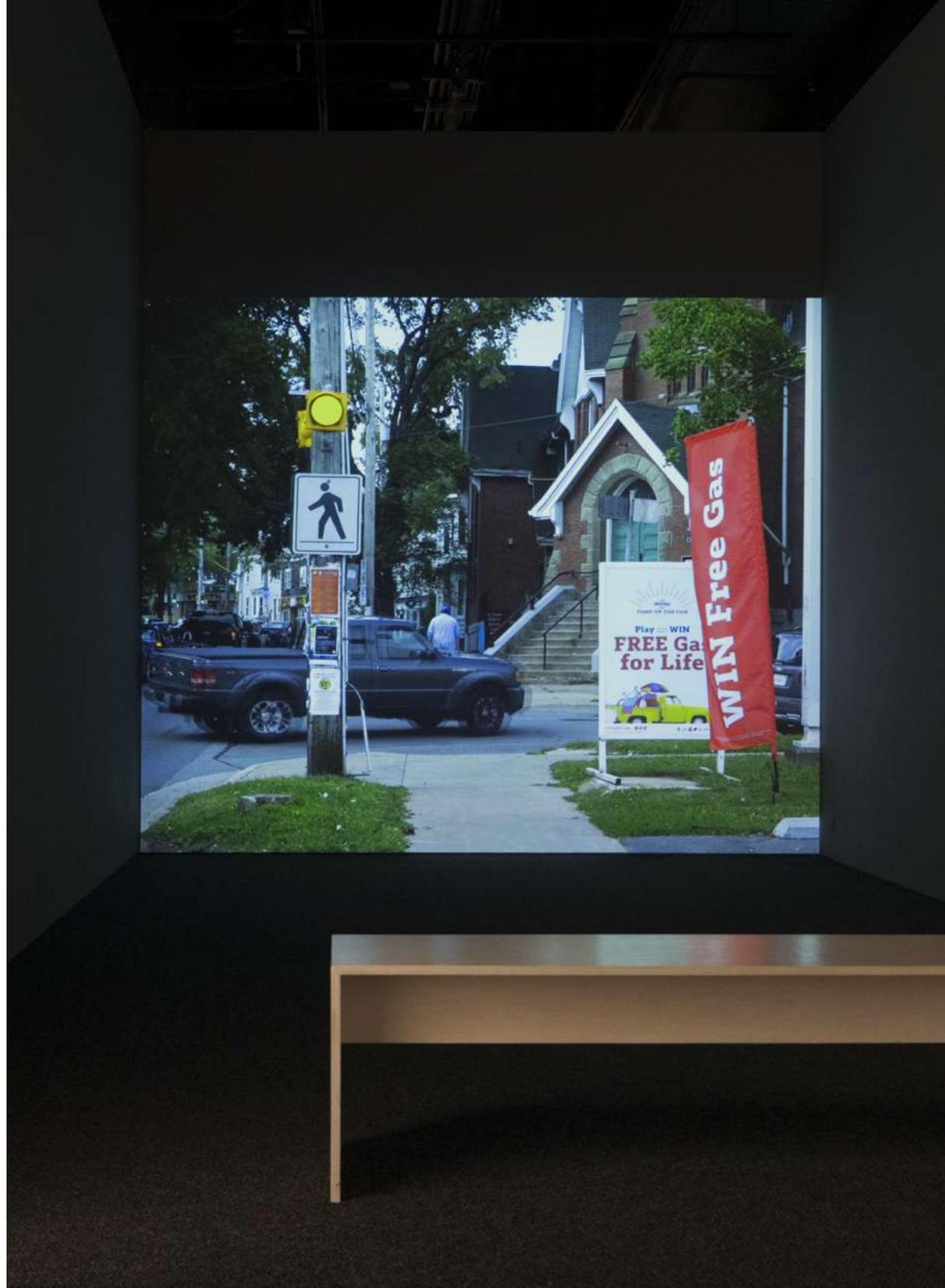
Sea Lanes was, at its most basic, the experience of crossing the Atlantic in the hold of cargo's distended time. An experience of ourselves as merchandise—precarious workers in a presence economy that requires us to be everywhere, and hence nowhere, at once. The trip on that occasion was from Montreal to Glasgow for a 20-minute conference presentation. Once again, we were uprooting ourselves to make superficial contact with other uprooted people, to build momentum and advance, maybe get even further next time around.

Counter to the cosmopolitan imaginary of getaway travel, what does it feel like to be attached to the slowness and friction of the waves, to rub shoulders, without mingling, with the Filipino workers amid the thousands of containers carrying the rewards of our hourly-rate living? What does it feel like to smell the oil and feel the rumbling walls, the tireless seesawing of the horizon and the vertigo of waiting for solid ground 20 meters above the water and four kilometers above the ocean floor?













DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA CLÔTURE

Hors de la galerie, sur une interface virtuelle qui nous rassemble un moment, l'exploration se poursuit lors de l'événement en ligne *De l'autre côté de la clôture*⁴.

Dans nos gestes de cueillettes, nous avons reconnu la violence répétée d'une extraction, et l'agrément d'une relation parfois touristique au territoire – privilèges et superficialité d'un être-au-monde fondamentalement blanc. Nous l'avons écrit : la notion de territoire porte en elle la marque d'une fracture, celle du capitalisme qui sépare l'humain du sol et de l'État qui enclot ce dernier⁵. Pour les peuples autochtones comme pour les personnes racisées, cette expérience fracturée est cependant encore renforcée par les migrations forcées, les enfermements ciblés et une destruction accentuée des milieux de vie. Ces arrachements sans privilèges ont généré leurs résistances propres, ouvrant des voies de traverse vers une réappropriation de nos terrains de vie – en-deçà de la propriété, de l'État et de l'extraction qu'il promet et cautionne.

Ce constat fut le point de départ d'une demi-journée de réflexion collective et publique, initiée par des présentations de Suzy Basile, spécialiste du rôle des femmes autochtones dans la préservation du territoire, de Rémy-Paulin Twahirwa, dont les recherches portent sur l'incarcération des personnes migrantes, et de Nayla Naoufal, qui nous a entretenu.e.s de racisme et de justice environnementale.

4. L'événement a eu lieu en ligne le 8 novembre 2020.

5. Voir « *Habiter ce qui se défait* », p. 7.

«À l'est de Montréal, l'espérance de vie est en moyenne 10 ans plus basse qu'à l'ouest de l'île.»

"In the east of Montreal, life expectancy is on average 10 years less than in the western part of the island."

— Nayla Naoufal

«Il y a des principes chez les Atikamekw comme ailleurs, des principes d'invitation par exemple, qui sont la moindre des choses, qui sont une manière de vivre et d'être sur le territoire, qui [avec la colonisation] se retrouvaient complètement bafoués.»

"There are principles in the Atikamekw community as elsewhere. Principles concerning invitation for example, the very least of things. It is a way of living and being on the land, which (with colonization) was completely ignored."

— Suzy Basile

«Entre 2012 et 2018, le Canada a détenu à peu près 44 000 personnes dans l'un de ses trois centres de détention [des migrant.e.s]*, aussi appelés centre de prévention de l'immigration ou centre de surveillance de l'immigration.»

"Between 2012 and 2018 in Canada, 44 000 individuals have been detained in one of the country's three detention centers [for migrants]* also called Centre for the prevention of immigration (CPI) or Immigration Holding Centre (IHC)."

— Rémy-Paulin Twahirwa

* Il s'agit des Centres de surveillance de l'immigration (CSI) de Laval, de la région du Grand Toronto (Toronto) et de la Colombie-Britannique (Surrey).

They are the Centre for the prevention of immigration (CPI) in Laval, of greater Toronto (Toronto) and in British-Columbia (Surrey)

THE OTHER SIDE OF THE FENCE

Outside the gallery, on a virtual interface that brings us together momentarily, the exhibition continues in the form of the online event *The Other Side of the Fence*.⁴

Our acts of collecting brought us to recognize the repeated violence of extraction and the charm of entering at times into a touristic relation with the land—the privileges and shallowness of a fundamentally white being-in-the-world. As we stated: the notion of territory is marked by a fracture intrinsic to capitalism, a fracture that separates the human from the land as well as from the state enclosing it.⁵ For Indigenous and racialized people alike, this separation has been further entrenched by the experience of forced migrations, targeted detentions and the intensified destruction of living environments. These dispossessions without privileges have generated their own resistances, uncovering paths that lead to the reappropriation of the terrains we live in—beyond property, extraction and the state.

This observation was the basis for a half-day of joint, public reflection set in motion by presentations from Suzy Basile, a specialist on the role Atikamekw women play in land protection; Rémy-Paulin Twahirwa, whose research addresses the incarceration of migrants; and Nayla Naoufal, who spoke about racism and environmental justice.

4. This event took place online November 8, 2020.

5. See "Residing in What Is Coming Undone," 97.



0.

LITS DE PROCUSTE

Reste cette salle verte, croisée en début de parcours. Un espace destiné à une performance – encore en développement au moment d'écrire ces lignes – initiée par cette question : où va-t-on lorsqu'on ne peut plus aller nulle part ? Lorsque l'espace se referme sur soi par tous les bouts – ceux d'une pandémie ou ceux d'un quotidien toujours déjà façonné par la contrainte douce des dispositifs pour les un.e.s, par la violence, physique et brutale, de l'État armé pour d'autres ? On se plie, on se contorsionne, on déborde, on s'échappe.

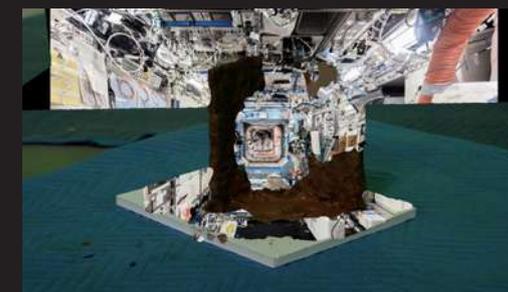
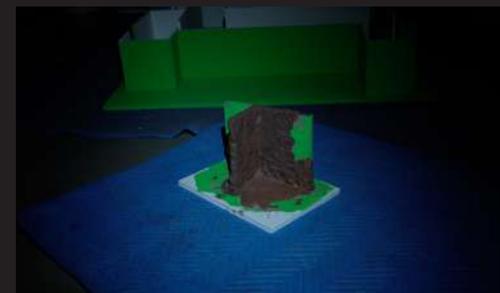
Dans une salle transformée en studio d'incrustation vidéo par chroma key, l'écran vert devient le réceptacle d'un corps à corps entre nous et tous les petits et grands couperets qui creusent tranquillement notre chair : ces *lits de Procuste*, d'après le nom d'un brigand de l'Antiquité qui ajustait ses hôtes à la mesure de son lit – par écartèlement pour les corps trop petits, par amputation pour les corps trop grands. L'écran vert devient aussi le réceptacle de nos désirs de déplacements, sur lequel les procédés d'incrustation permettent d'insérer n'importe quelle image ou n'importe quel espace alternatifs. Dans cette salle, il y a : un fond peinturé ouvert à toutes les substitutions virtuelles, et une maquette de la galerie où insérer par morceaux les corps qui peuvent moins que jamais l'habiter (0). Pour l'instant.

0. LITS DE PROCUSTE

There remains this green gallery, which one passes coming into the exhibition. This space is reserved for a performance—still under development as of this writing—sparked by the following question: where do we go when we can no longer go anywhere? What is left when space closes in upon itself from all sides: when it is reduced by a pandemic; or in the everyday, when it is shaped by gratifying mechanisms of control for some, and by physical and brutal state violence for others? We stretch, we bend, we overflow, we slip away.

In a room that has been turned into a chroma key video-compositing studio, the green screen becomes the container for a struggle between us and all the blades, big and small, cutting unrelentingly into our flesh: these Procrustean beds are named after the robber from Greek mythology, Procrustes, who forced all his guests to fit the measure of his bed—stretching those who were too small, and amputating those whose bodies exceeded the edges of the bed. The green screen also becomes the container of our desire to get away, since compositing allows any image to be inserted into an alternative space. In this room, there are: a painted background receptive to all kinds of virtual substitutions, and a maquette of the gallery awaiting morsels of those bodies that are less than ever able to inhabit it (0). For now.

Translated from the French by Pablo Rodriguez







Printemps 2020. Prohiber tout rassemblement, sans égard pour la variété de ses formes, de ses expressions, de ses nécessités, freinait la possibilité d'apprentissage sur les manières de nous protéger *entre nous*. Nous étions désormais tenu.e.s de nous protéger *les un.e.s des autres*. Or, il fallait contourner cette alternative infernale à laquelle nous semblions rivé.e.s : l'atomisation ou la contagion. Peut-être y avait-il des manières de s'assembler sans se rassembler, de se réapproprier la fameuse « chaîne de transmission », devenue synonyme de danger? J'ai tendu l'oreille vers la danse pour sonder ses ruses, mais aussi par manque de la présence joueuse de mes collègues et ami.e.s.

C'est dans cet esprit qu'est né *Le Fil des jours*, un relais gestuel dans la distance. Il se rapportait, pour moi, à une autre réappropriation, celle du sémaphore. Née au 18^e siècle, cette pratique de communication visuelle servait d'abord à faciliter les opérations militaires : des codes, dessinés par des bras en bois mobiles s'agitant au sommet de tours distantes, étaient répétés en relais pour propager rapidement des orientations stratégiques. Reprendre ce jeu à notre compte en le faisant basculer dans le registre du soin, de la méditation et de l'écoute, signifiait qu'une autre stratégie de survivance devait s'activer : solidaire, déchiffrable par toutes et tous et siégeant dans une sensorialité partagée.

La partition du *Fil des jours* est d'une simplicité désarmante et c'est ce qui la rend invitante : une personne entame des mouvements, qui sont répétés simultanément par une seconde interprète située à plusieurs dizaines de mètres derrière, au point le plus lointain de son champ de vision. Une troisième personne, placée tout aussi loin de la deuxième, répète les gestes de cette dernière et ainsi de suite. Un unisson gestuel improvisé dessine ainsi un lacet sur plus d'un kilomètre. La partition du *Fil* prévoit que chaque participant.e.s puisse occuper le « poste » de meneur ou meneuse à son tour. Le jour tombant, le défi de lisibilité des mouvements demande une « écoute » accrue.

Le choix de déployer ce *Fil* dans les environs de l'Hôpital Royal Victoria s'est rapidement imposé. Alors que j'explore les environs avec mon amie urbaniste Charlotte Horny, spécialiste du dossier de sa réhabilitation, je m'inquiète avec elle des nouveaux usages du lieu désormais vastement abandonné. Nous nous interrogeons ensemble : comment soigner les lieux de soins? En attente d'un rachat par la Société québécoise

des infrastructures, certains bâtiments ont été convertis en lieux de transition pour des communautés vulnérables : ici, une clinique pour personnes itinérantes, là, un centre d'hébergement pour demandeur.euse.s d'asile. Alors que les transitions architecturales et les déplacements humains se télescopent, *Le Fil des jours*, crépusculaire et liminaire, veille à entourer et absorber les surtensions. Dans ce contexte du destin fragile de l'Hôpital, il invite le public à une déambulation spéculative : que peuvent nos corps au contact de ces lieux grandioses? Que peut notre voix citoyenne dans la réhabilitation d'une entité aussi colossale?

En nous mettant au travail, nous espérons aussi relâcher un peu de cette énergie empêchée et frustrée par le confinement. Et aussi guérir l'injustice de la société scindée : arrêt net de plusieurs secteurs d'activités jugés inessentiels, auquel s'oppose la surchauffe du secteur du soin, souffrant des carences accumulées au cours des dernières décennies. Avec *Le Fil*, nous formulons un encouragement discret et bienveillant autant qu'un souhait : que le Royal Vic, dans sa réhabilitation, prolonge et amplifie sa fonction sociale d'accueil, de soin et de résilience.



Automne 2020. La gestion pandémique fait pleuvoir ses décrets sur le milieu culturel. Soudain, même en respectant une distance de plus de deux mètres entre les individus, tout rassemblement est strictement interdit. L'espace se referme. Notre événement au Royal Victoria doit être annulé, malgré les précautions extrêmes dont nous faisons preuve. Espérant une danse brave, qui ne se laisse intimider ni par l'absurde, ni par la police, j'organise une rencontre au parc Jarry. Dans la pénombre, *Le Fil* se déroule une ultime fois, avec la vigueur furtive d'une plante opportuniste qui pousse dans les craques des décrets. Brièvement, nous « passons pareil » et, les doigts gelés, nous oublions que le sens a été sacrifié sur l'autel du règlement.

Spring 2020. The prohibition of all public gatherings, without any regard for how very different their expressions, forms and needs might be, made the task of learning how to protect ourselves, *among ourselves*, practically impossible. Our obligation now was to protect ourselves *from each other*. Atomization or contagion. We had gotten stuck in this excruciating alternative, and we needed to find a way around it. Maybe there were ways of gathering without gathering, of reappropriating the touted “chain of infection” which had become synonymous with danger. I turned to dance for its potential ruses, but also out of missing the playful presence of my friends and colleagues.

This is the atmosphere *Le Fil des jours* (the days' thread) emerged in. A distanced, gestural relay. In my mind I connected it to another reappropriation, this time of the semaphore. Invented in the eighteenth century, the semaphore is a form of visual communication that first served to assist military operations: codes—spelled out by moving wooden arms placed atop distant towers—were repeated in relay, permitting the rapid transmission of strategic directives. Taking up this game, elaborating it with thoughtfulness, receptiveness and care, implied that an altogether different strategy for getting by had to be put in play: a strategy beholden to and decipherable by everyone, axed on a shared sensoriality.

The score for *Le Fil des jours* is disarmingly simple, and inviting for that very reason: one person initiates the movements, which are in turn repeated, simultaneously, by a second performer positioned tens of metres away, at the furthest possible point in the emitter's visual field. A third performer, standing just as far from the second, repeats their gestures, and so on. Like this, the improvised, synchronous gestures draw a sinuous line more than a kilometre long across the landscape. *Le Fil's* score allows all participants to play the “role” of lead. As night falls, it becomes harder to decipher the movements and a heightened “receptiveness” sets in.

The idea of running this “thread” along the area surrounding the Royal Victoria Hospital set in rather quickly. Exploring the area with my friend Charlotte Horny, an urban planner familiar with the details of the site's planned redevelopment, we talked about the uses this now largely abandoned complex might be put to, and worried. We asked ourselves: how do we go about healing our sites of care? Pending their purchase by the Société québécoise des infrastructures, some of the buildings

have been converted into transitional sites that serve vulnerable communities: a clinic for homeless people here, short-term housing for asylum seekers there. As architectural transitions and human displacements collide, *Le Fil des jours*—liminal and crepuscular—is there to surround and absorb the surges. In the shadow of the hospital's fragile fate, it leads the public on a walkabout laced with questions: what are our bodies capable of when in contact with these grandiose spaces? What power does our civic voice carry in the redevelopment of such a massive site?

In getting down to it, we also hoped to release some of the pent-up energy we had accumulated during confinement. And we hoped, in our own way, to address the injustice of a riven society, where the shutdown of various, supposedly inessential activities has been set against the needs of a health sector that is itself overextended and hobbled by decades of neglect. *Le Fil* was an attempt to transmit, kindly and discretely, an encouragement and a wish: that the Royal Vic's redevelopment extend and enlarge its social function of hospitality, resilience and care.



Fall 2020. Pandemic management's decrees rain down on the cultural milieu. Suddenly, all gatherings are strictly prohibited, even those where a physical distance of at least two metres between people can be maintained. What space there was closes in. Our event at the Royal Victoria Hospital has to be cancelled despite all our prior due diligence. Because the dance-in-waiting is brave, though, and refuses to be intimidated, neither by the absurd nor the police, I call a meeting at Parc Jarry. *Le Fil* takes place one final time in the twilight, sprouting like an opportunistic plant through the cracks of the decrees, healthy and unannounced. For a moment we are "passing just the same," and as our fingers freeze we forget that sense has been sacrificed on the altar of the ruling.

Translated from the French by Pablo Rodriguez



BIOGRAPHIES

Marisa Berry Méndez

Marisa Berry Méndez has been working as a migrant rights advocate for over a decade. After obtaining a master's degree in migration and ethnic studies she worked at the Canadian Council for Refugees where she was responsible for developing that organization's campaign for migrant worker rights. Now with Amnistie internationale Canada franco-ophone, she is coordinating a campaign on migrant essential workers focused on the intersections of precarious immigration status and precarious work in Quebec.

Depuis plus de dix ans, Marisa Berry Méndez travaille comme défenseure des droits des migrant.e.s. Après avoir obtenu une maîtrise en études ethniques et migratoires, elle a œuvré au sein du Conseil canadien pour les réfugiés en tant que responsable du développement de la campagne pour les droits des travailleur.euse.s migrant.e.s. Elle fait maintenant partie d'Amnistie internationale Canada franco-ophone où elle est chargée de la campagne pour les droits des travailleur.euse.s essentiel.le.s migrant.e.s qui porte sur l'intersection du statut d'immigration précaire et du travail précaire au Québec.

Suzanne Beth

La pratique de Suzanne Beth se déploie entre recherche, écriture et images. Après un doctorat consacré aux films du cinéaste japonais Ozu Yasujirō, elle se dédie à des projets développés en lisière des terres académiques. Avec le Japon en tête et le souci de la durée, elle s'intéresse aux pratiques d'entretien du monde matériel comme immatériel, qui enrayent sa dévastation.

Suzanne Beth's practice spans research, writing and working with images. Following a Ph. D. dedicated to the films of Japanese director Ozu Yasujirō, her projects now take place in the hinterlands of the university. With Japan in

mind and duration as an abiding interest, her current work focuses on the upkeep of material and immaterial worlds that can stem their devastation.

Erik Bordeleau

Erik Bordeleau est chercheur affilié à l'INRS (Montréal) et à la Stockholm School of Economics. Il a publié de nombreux livres et articles à l'intersection de la philosophie politique, de l'art contemporain, du cinéma, de la finance et de la théorie des médias. Il enseigne des séminaires en cryptoéconomie critique à la *School of Disobedience* au théâtre Volksbühne (Berlin) et avec Saloranta & De Vylder, il développe *La Sphère*, une plateforme p2p pour les arts vivants.

Erik Bordeleau is affiliated researcher at the Stockholm School of Economics and at INRS (Montreal). He has published several books and articles at the intersection of political philosophy, contemporary art, world cinema, finance and media theory. He teaches seminars in critical cryptoeconomics at the *School of Disobedience* at the Volksbühne theater (Berlin) and with Saloranta & De Vylder, he is developing *The Sphere*, a p2p community platform for the performing arts

Edith Brunette

Artiste, autrice et chercheuse, Edith Brunette s'intéresse aux discours qui forgent et défont les pouvoirs, ainsi qu'à l'éventail des modes d'engagement politique – en particulier dans le champ de l'art. Elle-même cultive dans son travail des formes collectives de pratiques et de réflexion. Depuis 2017, elle mène une recherche doctorale en études politiques à l'Université d'Ottawa, qui lui vaut d'être récipiendaire des bourses de la Fondation Pierre-Elliott Trudeau (2019) et J.-A. Bombardier du CRSH (2018). www.edithbrunette.net

Artist, writer and researcher, Edith Brunette is interested in the discourses that shape and undo power,

as well as political engagement across the spectrum—in particular within the field of art—and cultivating in her own work collective forms of practice and reflection. She has, since 2017, pursued doctoral research in political science at the University of Ottawa and is the recipient of funding from the Pierre Elliott Trudeau Foundation (2019) and the SSHRC's Joseph-Armand Bombardier Scholarship (2018). www.edithbrunette.net

Dalie Giroux

Dalie Giroux est professeure et autrice, elle enseigne la théorie politique à l'Institut d'études féministes et de genre et à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa depuis 2003. Elle a publié récemment *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois* (Mémoire d'encrier, 2020), *Le Québec brûle en enfer. Essais politiques* (M, 2017), *La généalogie du déracinement. Enquête sur l'habitation postcoloniale* (PUM, 2019), et *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire* (Mémoire d'encrier, 2019, prix Spirale-Eva-Le-Grand 2018-2019). Elle dirige également la collection Terrains vagues aux Presses de l'Université de Montréal.

Professor and writer, Dalie Giroux has taught political theory at the Institute of Feminist and Gender Studies and the School of Political Studies at the University of Ottawa since 2003. Recent publications include: *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois* (Mémoire d'encrier, 2020), *Le Québec brûle en enfer. Essais politiques* (M, 2017), *La généalogie du déracinement. Enquête sur l'habitation postcoloniale* (PUM, 2019), and *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire* (Mémoire d'encrier, 2019, Spirale-Eva-Le-Grand Prize 2018-2019). She is also the editor of the series Terrains vagues at the Presses de l'Université de Montréal.

Catherine Lavoie-Marcus

Catherine Lavoie-Marcus s'intéresse au potentiel émancipateur de la chorégraphie. Ses partitions ouvrent des espaces de jeu dans lesquels les interprètes expriment leur singularité tout en demeurant radicalement interdépendant.e.s. Elles interrogent l'appropriation collective de l'histoire (*Les Anarchives de la danse*, Fonderie Darling et Musée d'art contemporain de Montréal, 2016-2019), l'effort collectif comme forme (*La Canopée*, Musée d'art contemporain de Montréal, 2019), ou la désidentification de l'autrice (*Las Danzas por Venir*, Musée Universitaire d'art contemporain de Mexico, 2019). Catherine détient un doctorat en études et pratiques des arts de l'Université du Québec à Montréal. Depuis 2019, elle est chercheuse associée à la Amsterdam School for Cultural Analysis (ASCA).

Catherine Lavoie-Marcus is interested in choreography's emancipatory potential. Her scores open up spaces of play where performers can express their singularity while remaining radically interdependent. These works interrogate the collective appropriation of history (*Les Anarchives de la danse*, Fonderie Darling and the Montreal Museum of Contemporary Art, 2016-2019), collective effort as form (*La Canopée*, Montreal Museum of Contemporary Art, 2019), and the disidentification of the author (*Las Danzas por Venir*, The University Museum of Contemporary Art in Mexico, 2019). Catherine holds a doctorate in artistic study and practice from the Université du Québec à Montréal. Since 2019, she is an associate researcher at the Amsterdam School for Cultural Analysis (ASCA).

François Lemieux

François Lemieux réalise des expositions, fait des livres, fabrique des objets et des images de façon collective et anti-disciplinaire. Sa pratique porte attention aux manières de prendre soin de ce qui nous relie. Il édite depuis 2011 une série de publications mêlant arts,

écritures et idées politiques : *Le Merle – Cahiers sur les mots et les gestes* (www.lemerle.xyz). Ses collaborations artistiques incluent : *Sur les soins* (2020); *On ne répond pas à la question – Contre toute attente, on procède*; *Un soleil difficile* (2017) et *Cuts Make the Country Better* (2015). Il est co-fondateur du collectif *Journée sans culture* et enseigne les arts visuels sur une base ponctuelle.

Working in a collective and anti-disciplinary manner, François Lemieux makes exhibitions, books, objects and images. His practice pays close attention to the ways of caring for what connects us. Since 2011 he has edited *Le Merle – Cahiers sur les mots et les gestes* (www.lemerle.xyz), a publication series combining art, writing and political thought. His artistic collaborations include: *Sur les soins* (2020); *On ne répond pas à la question – Contre toute attente, on procède*; *Un soleil difficile* (2017) and *Cuts Make the Country Better* (2015). He is co-founder of the *Journée sans culture* collective and teaches visual arts on an occasional basis.

Amélie-Anne Mailhot

Amélie-Anne Mailhot est chercheuse postdoctorale à l'UQAM. Elle est l'autrice d'une thèse de doctorat intitulée *L'« art pour manger » : explorations du complexe de l'autonomie alimentaire innue comme mémoire de liberté politique dans les lieux de friction des habitations politiques du Nitassinan*. Ses recherches portent sur les pratiques de subsistance et de soin qui agissent à rebours des utilisations extractives et coloniales des territoires et de leurs habitant.e.s.

Amélie-Anne Mailhot is a post-doctoral researcher at UQAM. She is the author of a doctoral thesis titled *L'« art pour manger » : explorations du complexe de l'autonomie alimentaire innue comme mémoire de liberté politique dans les lieux de friction des habitations politiques du Nitassinan* ["Art for Eating":

Explorations of the Innu Food Autonomy Complex as Memory of Political Freedom within Sites of Friction of the Political Dwellings of Nitassinan]. Her research focuses on practices of subsistence and care that counteract extractive and colonial uses of territories and their inhabitants.

Diane Roberts

Diane Roberts est doctorante en Études interdisciplinaires à l'Université Concordia de Montréal, boursière Pierre Elliott Trudeau (2019) et détentrice d'une bourse d'études supérieures du Canada Joseph-Armand-Bombardier (2020). Elle est l'initiatrice du Arrivals Legacy Project (www.arrivalslegacy.com) et en est la principale animatrice d'ateliers depuis seize ans. Les racines de l'art du conte et des formes multidisciplinaires (un mélange de chant rituel, de danse, de conte, d'art vivant et de théâtre) motivent sa pratique des arts en tant que metteuse en scène, dramaturge et animatrice culturelle. Sa méthode de travail suscite et développe un vocabulaire commun entre les artistes autochtones et ceux d'autres origines, partageant nos façons de faire et notre perception de nous-mêmes en tant qu'artistes dans une société mondialisée.

Diane Roberts is a PhD candidate in Interdisciplinary Studies at Concordia University in Montreal, a 2019 Pierre Elliott Trudeau Scholar and a 2020 Joseph-Armand Bombardier Canada Graduate Scholarship award holder. She is the Founder of the Arrivals Legacy Project (www.arrivalslegacy.com) and has been the lead workshop facilitator for the past 16 years. The roots of storytelling and multi-disciplinary art forms drive her arts practice as a director dramaturg and cultural animator. Her working methodology draws out and establishes a common vocabulary among Indigenous and diverse artists—our ways of working and our sense of ourselves as artists in a global society.

REMERCIEMENTS

Aller à, faire avec, passer pareil a été produit grâce à l'appui du Programme de soutien à la production artistique Leonard & Bina Ellen et du Conseil des arts du Canada. La vidéo *Vases communicants* a été réalisée dans le cadre de la Résidence de création et de dissémination LUX, en collaboration avec les centres Main Film, Oboro, Prim, et Vidéo-graphe et soutenue par le Conseil des arts et des lettres du Québec. Les œuvres *Sea Lanes* et *Aller à, faire avec, passer pareil* ont reçu l'appui financier du Conseil des Arts du Canada.

Les artistes tiennent à remercier les collaboratrices et collaborateurs du projet, ainsi que leurs autres allié.e.s : Suzy Basile, Bruno Bélanger, Gabrielle Bergeron-Leduc, Marisa Berry Méndez, Suzanne Beth, Charlie Boisvert, Erik Bordeleau, Simon Brown, Claude Brunette, Sophie Carrier, Katrie Chagnon, Stéphane Claude, Charlotte Clermont, Sylvain Cossette, Karine Cossette, Martine Frossard, Dalie Giroux, Marine Gourit, Simon Grenier-Poirier, Bronwyn Haslam, Edwin Janzen, Simon Labbé, Alexis Landriault, Anne Lardeux, Catherine Lavoie-Marcus et l'équipe du Fil des jours, Asen Lazarov, Gaétan Lemieux, Louis Lemieux, Louise Létourneau, Amélie-Anne Mailhot, Jessica Moore, Nayla Naoufal, Aaron Pollard, Stephen John Quinlan, Diane Roberts, Pablo Rodriguez, Bernard Schütze, François Simard, Rémy-Paulin Twahirwa, David Thomas, Julie Tremble, Anne-Marie Trépanier, Pablo Villegas Hernandez, Nicolas Villegas H., Erin Weisgerber et Sami Zenderoudi ainsi que Diana, Mohamed et Chester.

Les artistes remercient également Michèle Thériault, Robin Simpson, Yasmine Tremblay, Hugues Dugas, Philip Kitt, Julia Eilers Smith, Larissa Dutil et Steven Smith-Simard de la Galerie Leonard & Bina Ellen.

Merci à David Tomas pour son accompagnement généreux au fil des ans et pour avoir su faire apparaître un milieu.

ACKNO WLEDGEMENTS

Going to, Making Do, Passing Just the Same was produced with the assistance of the Leonard & Bina Ellen Program in Support of Artistic Production and the Canada Council for the Arts. The video *Vases communicants* was realized as part of LUX, Creation and Dissemination Residency jointly offered by Main Film, Oboro, Prim and Vidéo-graphe, with the support of the Conseil des arts et des lettres du Québec. The works *Sea Lanes* and *Going to, Making Do, Passing Just the Same* received the support of the Canada Council for the Arts.

The artists wish to thank their collaborators and other allies to the project: Suzy Basile, Bruno Bélanger, Gabrielle Bergeron-Leduc, Marisa Berry Méndez, Suzanne Beth, Charlie Boisvert, Erik Bordeleau, Simon Brown, Claude Brunette, Sophie Carrier, Katrie Chagnon, Stéphane Claude, Charlotte Clermont, Sylvain Cossette, Karine Cossette, Martine Frossard, Dalie Giroux, Marine Gourit, Simon Grenier-Poirier, Bronwyn Haslam, Edwin Janzen, Simon Labbé, Alexis Landriault, Anne Lardeux, Catherine Lavoie-Marcus and the crew of Le Fil des jours, Asen Lazarov, Gaétan Lemieux, Louis Lemieux, Louise Létourneau, Amélie-Anne Mailhot, Jessica Moore, Nayla Naoufal, Aaron Pollard, Stephen John Quinlan, Diane Roberts, Pablo Rodriguez, Bernard Schütze, François Simard, Rémy-Paulin Twahirwa, David Thomas, Julie Tremble, Anne-Marie Trépanier, Pablo Villegas Hernandez, Nicolas Villegas H., Erin Weisgerber and Sami Zenderoudi as well as Diana, Mohamed and Chester.

Thanks also to Michèle Thériault, Robin Simpson, Yasmine Tremblay, Hugues Dugas, Philip Kitt, Julia Eilers Smith, Larissa Dutil, and Steven Smith-Simard of the Leonard & Bina Ellen Art Gallery.

Thanks to David Tomas for his generous support throughout the years and for having seen to the emergence of a milieu.

Ouvrage produit par la Galerie Leonard & Bina Ellen, Université Concordia, avec l'appui du Conseil des Arts du Canada dans le cadre du projet collaboratif à plusieurs versants *Aller à, faire avec, passer pareil* présenté à l'automne 2020 et à l'hiver 2021.

Publication produced by the Leonard & Bina Ellen Art Gallery, Concordia University with the support of the Canada Council for the Arts in the context of the exhibition *Going to, Making Do, Passing Just the Same* presented at the Gallery in the fall 2020 and winter 2021.

Direction des publications / Publications
Editor : Michèle Thériault

Direction de l'ouvrage / Editors :
Edith Brunette + François Lemieux

Textes / Texts : Marisa Berry Méndez,
Suzanne Beth, Erik Bordeleau,
Edith Brunette + François Lemieux,
Dalie Giroux + Amélie-Anne Mailhot,
Catherine Lavoie-Marcus,
Diane Roberts

Traduction / Translation :
français / French : Simon Brown,
Edith Brunette, Katrie Chagnon;
anglais / English : Bronwyn Haslam,
Bernard Schütze, Pablo Rodriguez

Révision et correction d'épreuves /
Editing and proofreading:
Edith Brunette, Katrie Chagnon,
Edwin Janzen, François Lemieux,
Michèle Thériault

Design : Karine Cossette

Impression : Graphiscan, Montréal

Photographie / Photography :
François Lemieux : 91-93, 188,
193, 199, 212-214, 216, 218, 224,
227-229, 231, 234-235, 238,
242, 248, 253;

François Lemieux et Edith
Brunette : 208-211, 215, 217, 221,
231, 236-237, 245-247;

Paul Litherland : 94-95, 177-178,
181-182, 194-198, 200-207, 230,
232-233, 261-262;

Dalie Giroux : 29, 33, 43, 44, 119,
123, 222-223;

Amélie-Anne Mailhot : 29, 33-34,
37-40, 119, 123-124, 127-130;

Cédric Pearson : 30, 120;

Robert Smithson : 31, 121;

Gérard Laflamme : 44, 133;

Suzanne Beth : 66, 69, 74;

Images tirées d'internet / images
from the internet : 65;

Pages de garde au début et
à la fin / images front and back :
Paul Litherland.

ISBN : 978-2-924316-24-5

Tous droits réservés. Imprimé au
Canada / All Rights Reserved.
Printed in Canada

© Marisa Berry Méndez, Suzanne Beth,
Erik Bordeleau, Edith Brunette +
François Lemieux, Dalie Giroux +
Amélie-Anne Mailhot, Catherine
Lavoie-Marcus, Diane Roberts, Galerie
Leonard & Bina Ellen Art Gallery

Dépôt légal / Legal Deposit
Bibliothèque nationale et
Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives
du Canada, 2021
Bibliothèque nationale et
Archives nationales du Québec
Library and Archives Canada, 2021

Distribution

Canada : Diffusion Dimedia Inc.
Europe : Les presses du réel
www.lespressesdureel.com

Cedric Pearson, *Camionneur, mine Normandie, Vimy Ridge*, de la série «Disraeli, une expérience humaine en photographie», 1972, épreuve à la gélatine argentique, 16,3 x 10,8 cm. Collection du Musée national des beaux-arts du Québec. Achat (1999.116). © Cedric Pearson

Cedric Pearson, *Camionneur, mine Normandie, Vimy Ridge*, from the series «Disraeli, une expérience humaine en photographie», 1972, gelatin silver print, 16.3 x 10.8 cm. Collection of the Musée national des beaux-arts du Québec. Purchase (1999.116). © Cedric Pearson

Robert Smithson, *A Heap of Language*, 1966, Crayon sur papier, 16,5 x 55,9 cm. Don de Jan Christiaan Braun en l'honneur d'Agnes Gund et de Marie-Josée Kravis en reconnaissance de leur extraordinaire leadership et dévouement au Musée d'art moderne. Collection du Museum of Modern Art, New York © Holt-Smithson Foundation/SOCAN, Montreal/VAGA at ARS, NY (2020). Image numérique © The Museum of Modern Art/Licensed by Scala/Art Resource, NY

Robert Smithson, *A Heap of Language*, 1966, pencil on graph paper, 16.5 x 55.9 cm. Gift of Jan Christiaan Braun in honour of Agnes Gund and Marie-Josée Kravis in appreciation of their extraordinary leadership and dedication to The Museum of Modern Art. Collection of The Museum of Modern Art, New York © Holt-Smithson Foundation/SOCAN, Montreal/VAGA at ARS, NY (2020). Digital Image © The Museum of Modern Art/Licensed by Scala/Art Resource, NY

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Titre: Aller à, faire avec, passer pareil / [sous la direction de] Edith Brunette et François Lemieux = Going to, making do, passing just the same / [edited by] Edith Brunette et François Lemieux.

Autres titres: Going to, making do, passing just the same.

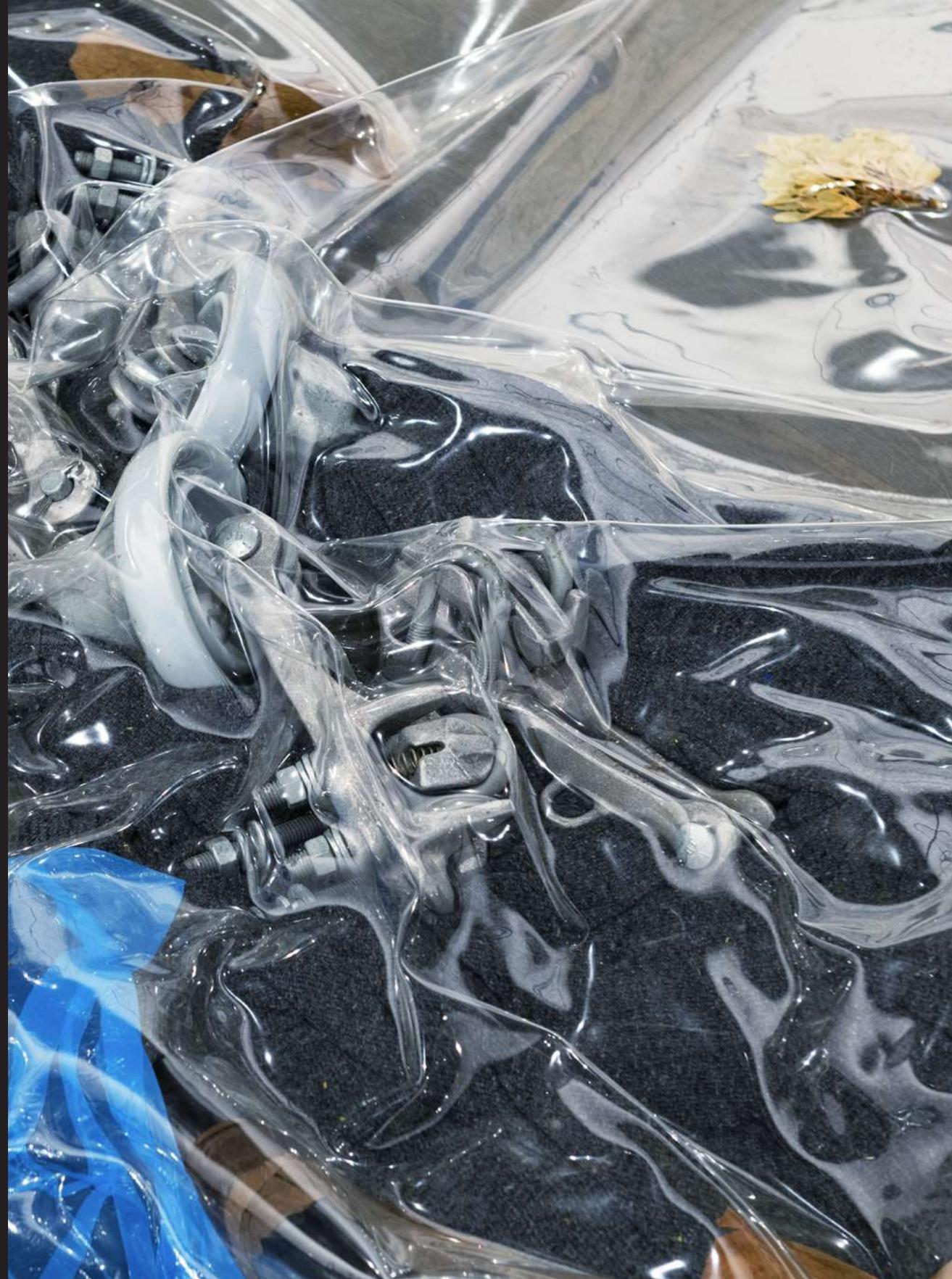
Noms: Brunette, Edith, 1979- éditeur intellectuel. | Lemieux, François, 1979- éditeur intellectuel. | Galerie Leonard et Bina Ellen, organisme de publication.
Description: Texte en français et en anglais.
Identifiants: Canadiana 2020092790F | ISBN 9782924316245 (couverture souple)
Vedettes-matière: RVM: Brunette, Edith, 1979—Expositions. | RVM: Lemieux, François, 1979—Expositions. | RVM: Installations multimédias (Art)—Québec (Province)—Expositions. | RVM: Colonies dans l'art. | RVM: Territorialité humaine dans l'art. | RVM: Capitalisme dans l'art.
Classification: LCC N6494.I56 A45 2020 | CDD 709.2—dc23

Bibliothèque et Archives nationales du Québec and Library and Archives Canada cataloguing in publication

Title: Aller à, faire avec, passer pareil / [sous la direction de] Edith Brunette et François Lemieux = Going to, making do, passing just the same / [edited by] Edith Brunette et François Lemieux.

Other titles: Going to, making do, passing just the same. Names: Brunette, Edith, 1979- editor. | Lemieux, François, 1979- editor. | Leonard and Bina Ellen Art Gallery, issuing body.

Description: Text in French and English.
Identifiers: Canadiana 2020092790E | ISBN 9782924316245 (softcover)
Subjects: LCSH: Brunette, Edith, 1979ww—Exhibitions. | LCSH: Lemieux, François, 1979—Exhibitions. | LCSH: Multimedia installations (Art)—Québec (Province)—Exhibitions. | LCSH: Colonies in art. | LCSH: Human territoriality in art. | LCSH: Capitalism in art.
Classification: LCC N6494.I56 A45 2020 | DDC 709.2—dc23





**ALLER À, FAIRE AVEC,
PASSER PAREIL**

Sous la direction de
**Edith Brunette
et François Lemieux**

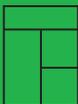
Contre le risque que la catastrophe en cours ne plombe l'imaginaire politique, il importe de s'en saisir pour réinventer nos manières de vivre. Mais par quel bout (re)prendre un monde en état de déliquescence? Les artistes Edith Brunette et François Lemieux nous proposent de nous tourner vers ce qui se trouve sous nos pieds et entre nos doigts, une poignée de terre et un pas à la fois, pour poser la question : comment habiter un monde rendu inhospitalier? Les autrices et auteur Diane Roberts, Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot, Marisa Berry Méndez, Suzanne Beth, Erik Bordeleau et Catherine Lavoie-Marcus explorent avec eux la notion de l'habiter sur ces territoires fragiles, dans les sillons des résidus d'amiante, des objets rescapés du déchet, des empoignes administratives de personnes migrantes en terre « canadienne », des rivages d'une mémoire brisée, d'un futur capturé par les écritures financières et des ruines d'un hôpital. *Aller à, faire avec, passer pareil* est un projet collaboratif incluant une exposition, une chorégraphie, une table ronde sur le racisme environnemental et les déplacements de population, ainsi que ce livre.

**GOING TO, MAKING DO,
PASSING JUST THE SAME**

Edited by
**Edith Brunette
and François Lemieux**

To counter the threat of this catastrophe depleting our political imaginary, we can take hold of it to reinvent how we live. But where—by what—does one begin grasping a deliquescent world? The artists Edith Brunette and François Lemieux propose directing our attention to what's below our feet and between our fingers, one step and one handful of earth at a time to ask the question: how do we inhabit a world made inhospitable? The authors Diane Roberts, Dalie Giroux and Amélie-Anne Mailhot, Marisa Berry Méndez, Suzanne Beth, Erik Bordeleau and Catherine Lavoie-Marcus explore with them the notion of inhabiting those fragile territories by way of asbestos tailings, objects rescued from the trash, the administrative tangles of migrants entering "Canadian" territory, the shorelines of a broken memory, the future captured by financial entries, and the ruins of a hospital. *Going to, Making Do, Passing Just the Same* is a collaborative project that includes an exhibition, a choreography, a round table on environmental racism and population displacements, as well as this book.

GALERIE
LEONARD & BINA ELLEN
ART GALLERY



UNIVERSITE
Concordia
UNIVERSITY

